

PSYCHOPATHOLOGIE

Questions de psychopathologie
La psychopathologie en question
Claude Kessler
cj.kessler@orange.fr

SOMMAIRE

Le normal et le pathologique

Symptômes d'apparence psychotique dans l'hystérie

La réification du sujet dans la schizophrénie

Adaptation sociale et principe de réalité

Psychanalyse et suivi éducatif

La forclusion du signifiant

Agathe : une histoire d'enfant

Un enfant entre psychose et réalité

L'humanisation en psychiatrie

Parce que langage

Le normal et le pathologique

Le normal et le pathologique

Avec l'expérience de la théorie et de la pratique psychanalytique, alliée à un décentrement narcissique, il n'est plus possible de concevoir que d'un côté il y a les sains d'esprit et de l'autre les malades mentaux, ni reprendre l'idée que le champ des névroses constitue la normalité et celui des psychoses la folie.

Il est plus vraisemblable de considérer que chaque individu a sa psychopathologie, son grain de folie. En tout cas il ne m'a jamais été donné de rencontrer un être humain sans symptôme ni trait psychopathologique. A cela rien d'étonnant si l'on adhère à l'idée qu'il existe chez chaque individu une pensée inconsciente fonctionnant selon les principes des processus primaires et qui fait retour à la conscience sous la forme du retour du refoulé ou de l'invasion psychotique de la conscience avec des défenses secondaires, ou encore du clivage pervers avec ses passages à l'acte.

En tout cas chaque individu est assujéti à un certain mode de fonctionnement psychique, pris dans une certaine structure psychique. Ces structures on peut les regrouper en catégories pour lesquelles il est légitime de conserver les qualificatifs psychiatriques consacrés puisque les manifestations sous la forme de pathologies psychiatriques n'en sont qu'une modalité extrême. On peut dire que toute structure psychique est une structure psychopathologique puisqu'elle produit des symptômes comme manifestations de l'inconscient et défenses contre ces manifestations. Ces structures que l'on peut définir de psychosomatiques sont sans doute immuables pour un même individu, qui n'en sort pas de sa naissance à sa mort. Quelqu'un qui a une structure hystérique par exemple l'aura toute sa vie, et la psychanalyse n'y changera rien, ni les autres formes de thérapies : psychologiques, médicamenteuses ou psychochirurgicales. Par contre un individu peut évoluer dans les limites de sa structure : une psychanalyse peut atténuer la gravité des symptômes hystériques ou la souffrance qui leur est liée, voir peut-être faire l'économie de certains d'entre eux.

De même qu'il y a des degrés dans les névroses il y en a dans les psychoses. Si l'on se réfère aux manifestations de la structure psychotique, il n'y a pas de commune mesure entre une schizophrénie simple et une schizophrénie paranoïde, la première est souvent compatible avec une vie plus ou moins normale alors que la seconde incarne une des formes extrêmes de folie. Il semble bien que dans les limites d'une structure donnée le passage du normal au pathologique ne soit qu'une question de degrés. C'est d'ailleurs pour ça que l'on tombe malade et que l'on peut s'en sortir à un moment donné.

A partir de quel moment le lavage des mains ou la peur des microbes ou n'importe quel autre symptôme obsessionnel devient-il symptôme au sens médical du terme ? C'est-à-dire à partir de quand un symptôme cesse d'être une manifestation de l'inconscient pour devenir la manifestation d'une maladie ? D'une manière générale quand la souffrance qui lui est liée devient trop importante, ou quand le trouble devient invalidant ou qu'il n'est plus supporté par le patient ou son entourage, c'est-à-dire à partir du moment où il y a plainte et demande de soins. Alors évidemment un individu peut ne pas se sentir malade alors que son entourage le considère comme tel et veut qu'il soit soigné. Le paradoxe de la psychiatrie c'est qu'elle n'arrive pas à guérir ceux qui le demandent et qu'elle se veut soigner de force ceux qui refusent les soins qui leur sont proposés.

Se laver les mains deux fois par heure n'est pas vraiment un problème, dix fois dans le même laps de temps est déjà plus gênant, se laver les mains jusqu'au sang est infiniment plus grave. Pareillement un petit délire localisé n'est pas un obstacle à une vie sociale et professionnelle et n'empêche pas d'être heureux et

de s'épanouir, par contre il y a des délires envahissants qui affectent grandement la relation à soi et aux autres et qui sont un réel handicap et parfois aussi une grande cause de souffrance. De grands hommes ont vécu avec des hallucinations, à commencer par Socrate.

Le passage du normal au pathologique se réduirait donc à la seule question de l'intensité des symptômes. Et c'est là qu'à défaut d'une guérison, un soin est possible.

L'hypothèse qu'il n'y a pas d'être humain sans symptôme psychologique ou trait psychopathologique mériterait d'être confirmée, en tout cas elle traduit mon expérience personnelle. Il en va de même de l'hypothèse qu'il n'y a de structure psychique que psychopathologique.

C'est à la théorie de proposer des modèles explicatifs pour rendre compte des structures psychiques dans leur diversité. Elles sont sans doute le produit de la rencontre de beaucoup de facteurs : le terrain génétique, l'histoire personnelle et transgénérationnelle, les facteurs sociologiques et économiques, et pourquoi pas le hasard, etc. L'intensité des symptômes et des manifestations psychologiques au sein d'une même structure semble dépendre des mêmes facteurs, avec en plus un rôle important du vécu dans le présent. Dans l'intensité des manifestations pathologiques tout ne se réduit pas au passé, à la sexualité infantile, à la personnalité : la qualité de la vie quotidienne que mène un individu est un élément important dans la production de ses symptômes. Mais étrangement le discours officiel oublie souvent cet élément : un travailleur se suicide sur son lieu de travail et un spécialiste viendra dire qu'il était déprimé, même s'il est prouvé qu'il était l'objet d'une maltraitance professionnelle bien réelle, un individu présentant une schizophrénie commet un acte de violence et les médias vont l'imputer à sa folie sans se préoccuper des circonstances qui l'on amené à cet acte.

Reste en suspend la question philosophique de la liberté de chacun par rapport à sa structure. On aimerait pour des raisons éthiques garder l'espoir qu'elle ne soit pas complètement nulle, supposer un minimum de liberté à la conscience. Mais sans doute cette liberté même n'en serait pas une puisqu'elle ne serait pas libre d'elle-même.

S'il n'y a pas de regard psychopathologique purement objectif, s'il dépend inévitablement d'un modèle explicite ou implicite, il y a cependant des faits psychologiques irréfutables. Qui va nier que l'être humain pense ? Et qu'à côté de la pensée consciente il y a une pensée inconsciente ? Chacun peut expérimenter ces états intermédiaires entre veille et sommeil au moment de l'endormissement où une " autre " pensée s'impose à ce qui reste de conscience, une pensée régie par les processus primaires (Freud) substituant l'identité de perception à l'identité de pensée (le "saupoudré" sera un "sot poudré"), la métaphore et la métonymie à la logique rationnelle, le principe de plaisir au principe de réalité. L'hypothèse est que cette pensée inconsciente ou primaire coexiste en permanence avec la pensée consciente ou secondaire, la doublant en quelque sorte, mais quelle peut aussi faire retour dans le champ de la conscience comme symptôme (ce à quoi correspondent les concepts freudiens de retour du refoulé et de manifestations de l'inconscient), voire qu'elle peut envahir la conscience et se substituer à elle.

Ce n'est pas la structure psychopathologique d'un individu qui le rend malade ni qui détermine la gravité de sa maladie. Une névrose obsessionnelle sévère (Monk de la série télévisée américaine créée par Andy Breckman) est source de beaucoup plus de souffrance qu'une légère schizophrénie simple (le Professeur Tournesol dans Tintin de Hergé), et bien plus invalidante. Et pourtant c'est la schizophrénie qui a le statut officiel de folie dangereuse, alors qu'à l'inverse la médecine revient à la psychochirurgie pour soigner les troubles obsessionnels compulsifs, mais sans succès probant (1).

Le discours nosographique des psychiatres et des psychologues est une dérive de la réflexion sur les structures psychiques/psychopathologiques et aboutit à la construction de catégories de maladies mentales

qui trouvent leur justification en elles-mêmes sur le mode tautologique de la classification : un hystérique est un hystérique comme une rose est une rose.

La dérive typologique va un peu plus loin puisqu'elle dresse des profils psychologiques qui vont éventuellement servir pour trier et sélectionner des individus, comme cela se fait parfois dans le monde du travail.

Le glissement du thérapeutique à la prévention pose d'autres questions autour de l'idée de santé mentale qui a succédé à celle d'hygiène mentale, et qui reste avant tout ce qu'une société définit comme étant la santé pour elle.

La quatrième dérive est celle de la prédiction qui par exemple repose sur l'idée d'une correspondance entre tel profil psychologique d'un enfant et ce qu'il deviendra à l'adolescence ou à l'âge adulte. Dans le genre on a le rapport de l'Inserm de 2005 sur les "Troubles des conduites chez l'enfant et l'adolescent" qui lance l'idée de dépister les enfants en bas âge qui ont des troubles des conduites parce qu'ils sont supposés devenir des délinquants plus tard. Ces prédictions n'ont évidemment aucune réalité, aucune valeur scientifique, mais ils ont une forte valeur idéologique et risquent d'être un alibi facile pour certains choix politiques.

1) Traitement psychochirurgical des TOC malins : à propos de trois cas. M. POLOSAN, B. MILLET, T. BOUGEROL, J.-P. OLIÉ, B.DEVAUX. L'Encéphale, 2003 ; XXIX : 545-52, cahier 1

Les symptômes d'apparence psychotique dans l'hystérie

L'hystérie sous le masque de la psychose ou une certaine manière de passer à côté de l'hystérie

Claude Kessler

Cet article reprend pour une part le texte d'une thèse présentée en 1976 pour le doctorat en psychologie. Il s'agit d'un questionnement faisant suite à mon étonnement face à la grande diversité des diagnostics pouvant être portés sur certains patients hospitalisés en psychiatrie, diagnostics relevant des psychoses pour être finalement repris comme diagnostics d'hystérie. Reprendre ces idées n'a pas pour moi un intérêt simplement historique ou anecdotique. Le diagnostic de psychose pouvait être à l'époque un moyen de nier l'hystérie comme l'est à l'heure actuelle celui d'état limite. La question est celle des diagnostics portés sur l'hystérie. Et elle reste d'actualité. Mon texte témoigne aussi de ce qu'a pu être l'hôpital psychiatrique à une certaine époque, à un moment où la plupart des hôpitaux psychiatriques gardaient ce que Oury dénonçait comme étant une «structure concentrationnaire»(1). Plus que dans les soins, c'est dans la considération des malades que les plus grands progrès ont été faits dans le dernier quart du 20ème siècle, dans la reconnaissance d'un droit à la bienveillance. L'hôpital psychiatrique a cessé d'être un lieu où tout est permis et le patient souffrant de troubles psychiques d'être l'équivalent d'un déchet.

Le diagnostic psychologique est déterminé par la rencontre de deux subjectivités, il est le produit de cette rencontre. S'il y a la réalité du tableau clinique il y a aussi le désir inconscient et la stratégie consciente

du sujet pas si patient qu'on veut bien se l'imaginer. Lui fait face le diagnostiqueur avec sa subjectivité, les stratégies personnelles, sociales ou institutionnelles auxquelles obéit le diagnostic, l'idéologie que sert le psychiatre ou le psychologue. Si plusieurs observateurs peuvent se mettre d'accord sur l'essentiel du tableau clinique, des divergences vont apparaître quant à ce qui est essentiel dans cette description et quant à son interprétation. Il serait facile de dire qu'un tel voit des hystériques partout, tel autre des paranoïaques et un troisième des schizophrènes etc. Et cela correspond bien à la réalité pour autant que le patient peut n'être qu'un miroir dans lequel l'observateur se projette. Ce qui est somme toute assez banal. Alors, à défaut de détenir la vérité, qui a raison ? La psychiatrie et la psychanalyse sont des démarches différentes qui ne mènent pas au même diagnostic. Le diagnostic psychiatrique reste symptomatique alors que l'approche psychanalytique veut dégager une structure au-delà du symptôme.

Le diagnostic psychiatrique symptomatique abstrait l'individu de la structure qui participe à sa pathologie, il qualifie la personne et rarement le contexte familial, social, professionnel, voire économique qui non seulement participe à l'écllosion des symptômes, mais en fait partie intégrante. De même qu'il est individualisant, le diagnostic symptomatique est anhistorique, il ne tient pas compte de l'histoire individuelle ou transgénérationnelle qui pourrait donner sens au symptôme. On est loin de la démarche psychanalytique qui, une fois débarrassée de ses restes psychiatriques, se propose de rencontrer le sujet derrière ses symptômes, l'humain derrière le malade.

Un diagnostic est inévitablement déterminé par sa raison d'être, les fonctions qu'il est supposé remplir. Le but du diagnostic psychiatrique est de reconnaître quelqu'un comme malade, de définir cette maladie et de là, de prescrire un traitement et éventuellement une hospitalisation, celle-ci pouvant être sous contrainte de même que l'administration des médicaments ou d'autres soins. Le diagnostic psychologique remplit d'autres fonctions, il a pour but de mieux comprendre le consultant afin de s'adapter aux particularités de sa personnalité et de son éventuelle pathologie. Une démarche psychothérapique quant à elle ne peut se concevoir que par l'abandon ou la mise entre parenthèse de toute dimension diagnostique pour une écoute authentique de la parole de l'autre sans la juger ou la considérer comme la parole d'un malade, le psychothérapeute considère essentiellement la parole de l'autre comme l'expression d'un vécu, une parole en quête d'un sens, lieu d'une vérité qui cherche à se révéler.

Un diagnostic psychopathologique est forcément réducteur et déshumanisant, et le recours aux tests psychologiques en rajoute une couche. Si j'ai eu recours au Rorschach c'était pour étayer un diagnostic différentiel. Le test est supposé montrer ce qu'il en est du fonctionnement mental et psychopathologique d'un individu donné, non seulement au moment de la passation du test, mais avec une certaine continuité dans le temps. Après, ce mode de fonctionnement psychique est relié à la grille de lecture psychiatrique sur une base statistique. L'enjeu de ce cette tentative pour établir un diagnostic différentiel n'était pas simplement intellectuel, mais naïvement humain : redonner au malade enfermé et souvent maltraité sa subjectivité. Dire qu'un tel était hystérique et non psychotique, c'était aussi dire : mais il n'est pas si fou que ça, il n'est peut-être pas nécessaire de le garder enfermé pendant tant d'années. A cette époque « réhystériser » un patient, le « dépsychotiser », c'était aussi le réhumaniser, lui redonner un peu de dignité. Le regard de l'autre a tellement d'importance pour quelqu'un qui est en état de souffrance psychique. Il est d'autant moins possible de faire la part entre ce qui relève de la subjectivité, de la démarche psychiatrique, des moqueries et humiliations, dans la mise en forme des symptômes.

L'observation de manifestations délirantes et hallucinatoires dans la crise d'hystérie est classique. Charcot les décrit et Freud y voit une formation analogue au rêve, comme retour symbolique de représentations refoulées. Cette émergence possible de symptômes psychotiques dans une névrose a donné naissance au concept de psychose hystérique. La question qui reste ouverte est celle de la nature de ces manifestations psychotiques ou d'apparence psychotique, et leurs conditions d'apparition.

L'hypothèse sur laquelle je me base est que le sujet de l'hystérie peut convertir dans des symptômes d'apparence psychotique comme il convertit dans les symptômes d'apparence somatique et que le regard psychiatrique a une tendance certaine à porter le diagnostic de psychose quand les manifestations hystériques dépassent un certain seuil et ne prennent pas les formes attendues...

Dans les « Considérations théoriques » sur l'hystérie (2), Breuer écrit: « C'est dans l'accès hystérique et dans l'état qualifié d'hystérie aiguë et qui, semble-t-il, joue dans la formation de la grande hystérie un rôle si important, que l'hypnoïdie apparaît la plus évidente. Il s'agit là d'états de longue durée nettement psychotiques, persistant souvent plusieurs mois et que l'on qualifie de 'confusions hallucinatoires'. Même quand le trouble n'est pas aussi accentué, cet état comporte des phénomènes hystériques variés dont quelques uns persistent. (...) Ces états constituent très souvent de véritables psychoses bien qu'ils proviennent directement et exclusivement de l'hystérie (...) » (3). A l'époque les concepts de psychose et de névrose n'étaient aussi élaborés qu'à l'heure actuelle, il y a même une certaine confusion entre hystérie et psychose, comme si la différence était essentiellement dans l'intensité des symptômes. Pourtant l'idée est là d'une maladie qui serait de l'hystérie et qui produirait des états psychotiques.

Freud quant à lui va se référer au concept de psychose hystérique qui désigne couramment des affections mentales sans substrat organique se manifestant par des symptômes de type psychotique (délire, hallucinations, catatonie, etc.), et ne se laissant ranger ni dans les schizophrénies, ni dans la paranoïa. Il écrit, dans « Psychothérapie de l'hystérie » : « Quand on a affaire à une hystérie aiguë, à un cas où les symptômes hystériques sont en pleine période d'effervescence et où, par conséquent, le moi se trouve submergé par les productions morbides (psychose hystérique), la méthode cathartique ne pourra que faiblement modifier le cours de la maladie » (4). La psychose hystérique se confond alors avec la crise aiguë d'hystérie dans laquelle le moi est submergé par les représentations refoulées.

Porot (5) parle de « manifestations d'apparence psychotique » dans l'hystérie : délire hystérique avec hallucinations, mimique d'inertie, stupeur, négativisme, pseudo-catatonie, puérilisme mental, pseudo-confusion mentale, etc.

Follin, Chazaud et Pilon (6) écrivent à propos des psychoses hystériques : « Nos malades existent et leur personne s'affirme mais sans autre identité que celle du rôle fantasmatique où ils se constituent comme personnage de théâtre, fascinés par l'image construite ou miroir de la scène délirante, seul le schizophrène vit le drame de l'existence de sa personne ; le psychotique hystérique vit, lui, le drame de son personnage. (...) En somme, il ne s'agit dans nos cas ni de névroses hystériques, ni de psychoses paranoïdes, mais de psychoses délirantes où, dans le moment théâtral d'une double fascination spéculaire et extatique, se joue la comédie dramatique d'un sujet à la recherche de son personnage dans son identité sexuée et sa filiation oedipienne ». Mon expérience confirme la description que donnent ces auteurs de la problématique psychique des malades qualifiés de psychose hystérique, mais pourquoi vouloir introduire la notion de psychose pour une problématique névrotique centrée autour de l'identité ? Evidemment parce que le sujet arbore des symptômes qui sont devenus synonymes de psychose. A partir de là il serait possible de distinguer plusieurs hystéries en fonction de leurs symptômes dominants. Mais cela n'explique rien quant au choix du symptôme.

Gisela Pankow (7) définit la psychose hystérique comme un délire non schizophrénique impliquant des troubles de la deuxième fonction de l'image du corps. Cet auteur distingue deux fonctions de l'image du corps : la première concerne sa structure en tant que forme, c'est-à-dire en tant que cette structure exprime un lien dynamique entre les parties et la totalité, la seconde fonction de l'image du corps ne concerne plus la structure comme forme, mais comme contenu et sens. Pour Pankow cette distinction entre les deux fonctions de l'image du corps est superposable à la distinction névrose / schizophrénie, les schizophrénies étant caractérisées par une atteinte de la première fonction, les névroses par une altération de la seconde fonction. La référence à la fonction de l'image du corps permet de souligner la problématique résolument névrotique qui caractérise les psychoses hystériques.

Pour étayer mon propos je vais me limiter à la présentation de cinq femmes hospitalisées dans un service de psychiatrie, et présentant des symptômes de type psychotique : délire, hallucinations, confusion mentale, etc., mais ne se laissant ranger ni dans les schizophrénies ou la paranoïa, ni dans les psychoses aiguës de type bouffées délirantes. Ce que l'on peut d'emblée constater à propos de chacune de ces malades, c'est la grande variabilité du diagnostic qui est porté sur leur pathologie. Ainsi, par exemple, Mme J. qui a été hospitalisée pour la première fois à 18 ans présente un syndrome qualifié d'« hébéphréno-catatonie ». Elle se dit ensorcelée par sa sœur et ses compagnes de travail, elle a peur qu'on l'empoisonne, et donc ne s'alimente plus, le tout avec des épisodes de prostration semi-stuporeuse alternant avec des accès d'agitation psychomotrice. Au cours des hospitalisations ultérieures le diagnostic de schizophrénie ne fait que s'affirmer avec l'apparition d'hallucinations : Mme J. voit un crucifix chauffé au rouge et un homme avec un couteau dans le flacon de sérum, elle ressent des piqûres dans la tête et on lui envoie du gaz dans sa chambre. Les diagnostics parlent de « bouffée délirante », de « confusion mentale avec thématique délirante à dominante persécutive », puis d'« hystérie ». Lors d'une douzième admission un certificat médical note : « ... Est atteinte de troubles mentaux. Ceux-ci sont caractérisés par : délirante chronique sur fond cyclothymique - réactivation des idées de persécution et des thèmes d'empoisonnement par le gaz - ébauche de syndrome d'influence - débile et caractérielle - hallucinations cénesthésiques - interprétations délirantes - dépressive avec idées suicidaires. Quelques manifestations hystérisées surajoutées (...) ». Le certificat de vingt-quatre heures, fait le même jour par un autre psychiatre mentionne : « Manifestations caractérielles et névropathiques passagères chez une hystérique d'intelligence assez médiocre, suggestible et plus ou moins mythomane. »

Mme S., 40 ans, est hospitalisée avec un diagnostic d'« état psychotique avec ébauche d'idées délirantes, état confusionnel, hallucinations : audiovisuelles, gustatives, et olfactives ». Cette malade se plaint de ce que sa maison est envahie par des odeurs excrémentielles. D'autre part, on lui veut du mal, on veut l'empoisonner, et elle entend des voix qui l'appellent par son prénom ou qui l'insultent (« putain »). Mme S. porte constamment des lunettes de soleil pour « fortifier son cerveau car un nerf est attaqué ». Les diagnostics ultérieurs parleront de « délire chronique de persécution » puis d'« hystérie ».

Mme A. est hospitalisée à l'âge de 38 ans. Depuis plusieurs jours elle se plaignait qu'on parle d'elle, puis, brusquement, un soir, elle interpelle son mari : « Tu es le docteur X..., tu vas me guérir ». Ensuite elle s'approche du berceau de son plus jeune enfant et s'appête à lui crever les yeux. Son deuxième enfant entrant dans la pièce, elle se précipite vers lui et tente de l'étrangler. Pour expliquer son comportement, elle accuse son mari de l'avoir ensorcelée. Elle parle aussi d'empoisonnement. Lors de fréquentes hospitalisations le diagnostic de Mme A. variera entre « structure hystéro-paranoïde », « psychose hallucinatoire chronique », « schizophrénie », et « hystérie avec délire de persécution ».

Mme K., est hospitalisée pour la première fois à l'âge de 21 ans pour des « idées délirantes de la série mélancolique ». Elle a un comportement jugé anormal: elle reste assise la nuit sur les escaliers ou pénètre chez ses voisins par la fenêtre. D'autre part elle est dépressive avec des sentiments d'inquiétude, d'insécurité et d'incertitude quant à l'avenir. Se succèdent les sorties et les hospitalisations. Vingt-trois ans après sa première hospitalisation le tableau clinique a nettement évolué: « ...(je cite) est comme un gros baigneur, à plat ventre dans son lit, dans un état de narcissisme complet, souriant et parlant à voix très basse, donne l'impression de clapoter dans l'eau ». S'adressant à une infirmière qui la lave, elle lui dit: « maman, lave moi, essuie moi, remets moi au lit et couvre moi bien ». Succèdent des « accès d'agitation catatonique avec rétention d'urines, refus d'aliments, répétition stéréotypée ». A cette époque le diagnostic parle de schizophrénie. Dix ans plus tard Mme K. est qualifiée d'hystérique, alors que le tableau clinique n'a guère évolué.

La dernière de ces malades, Mme I., 26 ans, présente un tableau clinique dépouillé : un délire mystique s'accompagnant des symptômes classiques de la personnalité hystérique (suggestibilité, théâtralisme,

séduction, variabilité de l'humeur, revendications contre la gente masculine, etc.). L'hystérie est reconnue par le diagnostic psychiatrique, ce qui n'empêche pas Mme I., d'être qualifiée lors de sa dernière admission de psychotique. Elle fait trop folle, pour être acceptée parmi les hystériques.

Même sous sa forme psychotique l'hystérique fait désordre en mettant en échec le diagnostic psychopathologique et la logique qui le sous-tend. En principe quand un diagnostic de psychose chronique est posé le patient le conserve tout au long de son parcours psychiatrique, c'est-à-dire toute sa vie, puisqu'il s'agit là de pathologies considérées comme incurables et immuables. L'hystérique subvertit un savoir fondé, non sur une connaissance scientifique, mais qui est une des formes que peut prendre le discours du maître.

Si nous nous référons aux Rorschach (8) de ces cinq malades nous n'y trouvons aucun signe de psychose. Les résultats sont ceux d'une névrose à dominante hystérique. La productivité au Rorschach (R) est moyenne, elle varie entre 18 et 41 réponses. Les tests de niveau confirment chez ces sujets une intelligence normale, alors qu'ils sont facilement qualifiés de débiles. Le temps par réponse (T/R) est variable (entre 19 et 76 secondes). Son abaissement chez Mme I. correspond, à une humeur euphorique lors de la passation du test, son augmentation chez Mmes A. et J. à une attitude défensive et une inhibition névrotique. Les temps de latence (TL) varient dans le même sens (de 6 à 58 secondes). Le nombre moyen des réponses globales (G) est de 6. On ne note ni de G contaminées, ni de G confabulées, mais quelques G- (mauvaise forme) liées à des difficultés à maîtriser certains stimuli particulièrement chargés affectivement. Le nombre de réponses de détail (D) est, dans deux cas, abaissé par rapport au nombre de G (10 D pour 10 G et 8P pour 6 G), dans deux cas, il est nettement supérieur à la proportion normale de 2 D pour 1 G (31 D pour 2 G et 23 D pour 3 G). La diminution du nombre de D correspond à un manque de persévérance dans la tâche, à une labilité de l'attention, son augmentation à une fuite dans les détails. Chez Mme K., cette fuite est confirmée par le grand nombre de réponses de petit détail (Dd=12). On ne note que peu de réponses de détail dans le blanc (Dbl et Ddbl) : 3 Dbl pour Mme I., 1 Ddbl pour Mme S., 1 Ddbl pour Mme K. Les réponses Dbl de Mme I. sont à interpréter dans le même sens que ses réponses Gbl (blanc intégré dans la tâche) au nombre de 4. Elles sont l'indice d'un processus d'intégration intellectuelle de stimuli à forte charge émotionnelle (sexualité, angoisse, dépendance, agressivité).

La fréquence des déterminants formels (F) est supérieure ou égale à 80, sauf pour Mme K. où il est de 66. Cette intellectualisation de l'approche des stimuli démontre une maîtrise intellectuelle des affects. Mais cette maîtrise est assez fréquemment mise échec et aboutit à des opérations intellectuelles inadéquates. En effet, la fréquence des formes correctement perçues (F +) est abaissée, elle varie entre 62 et 69 %. Rappelons que chez un sujet dit normal, le F + est de 80 à 90 %. Le seuil critique des F + % est de 60, en dessous il y a présomption de psychose. Dans l'hystérie, il est de 60 à 70. Les réponses « mauvaise forme » (F -) sont des réponses émotionnellement très marquées. Nos sujets, dans des situations affectives bien précises, perdent le contrôle rationnel de leurs affects au point d'être submergés par leurs fantasmes.

La pauvreté des protocoles en réponses kinesthésiques (K =0 ou 1) traduit un refus d'identification aux formes humaines vues dans le Rorschach en ce qu'elles sont perçues, non comme morcelantes au sens du corps morcelé du schizophrène, mais comme paradigme de la castration. Par rapport à l'idéal hystérique, aucune forme humaine n'est assez belle, assez parfaite, pour susciter l'identification. Les kinesthésies mineures (k) sont tout autant rares. Les deux kinesthésies animales de Mme S. expriment une sexualité infantile, il en va de même pour l'unique kinesthésie animale de Mme I..

Les réponses incluant la couleur sont supérieures en nombre aux réponses kinesthésiques. Leur somme (Total C) varie entre 1 et 4,5. Dans leur majorité les perceptions sont bonnes (FC+ et CF+), ce qui montre que quand les affects peuvent s'exprimer librement, leur maîtrise est conservée. Là encore, dans la majorité des cas, l'organisation affective tend vers l'hystérie (CF + C supérieures à FC). Remarquons que

chez Mme S. les nominations de couleur (Cn) correspondent à une épilepsie confirmée par électroencéphalogramme, et que la réponse C- (mauvaise perception uniquement déterminée par la couleur de la tache) de Mme A. résulte d'une réaction phobique liée à sa problématique personnelle (« la gale »). Que les affects inhibés amènent une perturbation dans les opérations intellectuelles, va dans le sens d'une pathologie névrotique. A l'exception d'un protocole, les réponses incluant l'estompage sont rares, ce qui est en rapport avec une attitude générale où domine la superficialité, une non implication d'origine défensive. Les deux réponses de Mme K. où le stimulus « estompage » prédomine (EF) expriment, l'une une relation régressive, l'autre une préoccupation somatique. Ses réponses « estompage » à dominante formelle (FE = 7) expriment une tension anxieuse liée à la castration, ou à la dévoration, ou encore à des problèmes identificatoires de type hystérique. On ne note qu'une seule réponse « clair-obscur » à forme prédominante (F Clob) dans les cinq protocoles. D'une manière générale, l'angoisse s'y exprime davantage par une augmentation du temps de latence que par une réponse élaborée symboliquement (inhibition de l'angoisse).

Le type de résonance intime (TRI=K/total.C.) est de forme extratensive (total C supérieur à K), ce qui dénote d'une vie affective tournée vers le monde extérieur. Le pourcentage des réponses humaines varie entre 5 et 19 %, avec une moyenne de 13 %. Les difficultés identificatoires n'ont donc pas inhibé la capacité à établir des relations humaines (globalement les réponses « humain vu en entier » sont supérieures aux réponses partielles Hd). Le pourcentage des réponses animales est normal (de 33 à 53 %). Le nombre de réponses banales varie entre 4 et 7. Tous ces éléments dénotent de la présence d'un conformisme social étranger à l'expression schizophrénique.

Le contenu des réponses nous livre de nombreux éléments hystériques (masques, personnages déguisés ou cachés, etc.) et oraux (oiseaux qui mangent les hommes ou s'embrassent, négresses qui cuisent les blancs, ogre, etc.). De même, les problématiques identificatoires et sexuelles sont manifestes.

Aux Rorschach de ces cinq patientes n'apparaît donc aucun signe de psychose si l'on entend par là une perturbation non névrotique du rapport à la réalité. Non névrotique, car les névroses elles aussi perturbent le rapport à la réalité par les fantasmes et les fixations infantiles. Mais, à la différence des psychotiques, les névrosés restent inscrits dans un monde de différences structurées par les lois du langage. Les Rorschach nous montrent que dans la psychose hystérique il n'y a pas de perturbation psychotique du rapport à la réalité. Il s'agit d'une structure psychopathologique névrotique. Le problème est comparable à celui des symptômes corporels des hystériques, lesquels symptômes sont démentis par les investigations somatiques. Aux symptômes de conversion somatique qui ne sont étayés par aucune affection organique correspondent les symptômes psychotiques qui ne sont étayés par aucune structure mentale de type psychotique. Il est donc possible de dire que la psychose hystérique comme entité psychopathologique autonome n'existe pas, ce n'est qu'une des formes que peut prendre l'hystérie.

Si nous faisons la distinction entre structure psychique et symptomatologie, l'hystérie à symptômes psychotiques se donne comme une névrose à conversion psychotique, une structure hystérique produisant des symptômes d'apparence psychotique dont il faut tenter de préciser le mode d'élaboration.. Dans « L'interprétation des rêves » (1900) Freud cite le cas d'un enfant de douze ans, qualifié d'hystérique, et qui ne peut s'endormir, terrifié par « des visages verts avec des yeux rouges ». « La source de ce phénomène, écrit Freud, est le souvenir réprimé, mais autrefois conscient, d'un enfant qu'il voyait souvent il y a quatre ans, et qui lui offrait l'image repoussante de nombreuses mauvaises habitudes d'enfant, entre autres de l'onanisme, qu'il se reproche à lui-même maintenant de façon rétrospective. La maman avait remarqué à cette époque que cet enfant mal élevé avait le teint verdâtre et les yeux rouges (8) ». L'hallucination hystérique s'analyse comme retour du refoulé, projection à l'extérieur, à des fins défensives, de la représentation refoulée.

Dans l'hystérie l'objet hallucinatoire garde son statut de signifiant. Prenons l'hallucination verbale de Mme S. : on la traite de « putain ». Le signifiant « putain » ne présente chez elle aucune altération dans le registre du langage. Il s'agit là d'un auto-reproche projeté au dehors, et l'hallucination disparaît avec l'intégration dans la conscience de la culpabilité. A l'inverse, dans les psychoses, l'objet hallucinatoire perd son statut de signifiant. Tel patient présentant une schizophrénie paranoïde a des hallucinations visuelles et olfactives de « rose » : il a fréquemment une apparition de couleur rose et sent un parfum de roses. De cette hallucination, une première chaîne d'associations va nous mener aux pulsions anales dont l'hallucination est la satisfaction, par le passage dans le réel, de l'expression métaphorique « ça (ne)sent (pas)la rose » pour parler de l'odeur des excréments. Mais le rose, c'est aussi, pour ce patient, la couleur de la viande et celle des enfants que l'ogre dévore. Tous les objets ayant comme propriété la couleur rose sont indifférenciés : le cochon rose, la fleur « rose », le sexe rose, la langue rose, le Parti Socialiste, la robe rose de la mère, la jeune fille du nom de Rose, les dragées roses du baptême, etc. Tous ces objets ont perdu leurs traits distinctifs pour être regroupés sous le signifiant flottant « rose ». Toutes les zones érogènes : lèvres, anus, verge etc. sont in-différenciées. De même le cochon rose est in-différencié de l'évêque Cauchon qui a fait brûler Jeanne d'Arc.

L'hallucination psychotique, comme satisfaction des pulsions, est fondée par la forclusion des traits différentiels, alors que l'hallucination hystérique reste inscrite dans l'ordre mis en place par le langage, il y a liaison symbolique entre le refoulé et l'objet hallucinatoire, et non in-différence comme dans la schizophrénie. Katan (9) introduit une autre distinction entre hallucination hystérique et hallucination psychotique. L'hallucination hystérique, au service de la réalité, est un mécanisme de défense du moi contre le ça, l'hallucination psychotique, au contraire, élabore une néo-réalité délirante et procède d'une régression au stade où le ça et le moi sont indifférenciés et l'opposition moi - non-moi réduite à l'état d'ébauche. Cette distinction va dans le sens d'une conception de l'hallucination hystérique comme retour du signifiant refoulé et de l'hallucination psychotique comme passage dans le réel d'un signifiant qui a perdu ses fonctions différentielles et différenciatrices.

Le délire hystérique diffère du délire psychotique, le sujet n'y occupe pas la même position. Prenons Mme I., elle dit qu'elle est une sainte et qu'elle va, dès sa sortie de l'hôpital, entrer dans la police pour séparer le bien du mal ; elle dit porter un survêtement et des bottes parce que son uniforme n'est pas encore prêt. Mes entretiens avec cette dame permettent de préciser ce qu'elle entend par « sainte » : « c'est une personne qui ne fait que du bien, dit-elle, la fille préférée de Dieu ». Puis elle me parle de son enfance, qu'elle a été la préférée de son père, ce qui avait rendu sa mère jalouse. Donc une problématique oedipienne et une fixation à des rêves d'enfant. Il n'y a pas entre Mme I. et son identité délirante cette absence de distance qu'il y a dans les délires psychotiques, l'identification reste inscrite dans l'ordre du symbolique. A l'inverse, dans la schizophrénie, les différences mises en place par le langage sont inopérantes et rien ne sépare le sujet de l'énonciation du sujet de l'énoncé, le créateur de sa créature. Le sujet de la schizophrénie n'est pas identifié par un signifiant, il est identifié au référent tombé dans le champ du réel. Pareillement, il n'y a pas dans la paranoïa, entre le persécuteur et le persécuté, de liaison symbolique, le persécuteur est l'image du persécuté, sans médiation symbolique. Donc du côté de l'hystérie on a une identification à un signifiant inséré dans le réseau des signifiants et du côté de la psychose on a une image qui a perdu son statut de signifiant et qui est le reflet d'un objet auquel le sujet de la psychose est identifié.

Les délires et hallucinations que l'on peut rencontrer dans l'hystérie se donnent clairement comme des symptômes névrotiques, mais pourquoi convertir dans des symptômes d'apparence psychotique plutôt que dans des symptômes d'apparence corporelle ? Le symptôme hystérique se constitue en deux temps : le refoulement de la représentation intolérable pour le moi, puis le retour du refoulé, constitutif du symptôme proprement dit comme satisfaction substitutive du désir inconscient. Freud ne cesse d'insister sur la fonction de l'identification dans la mise en forme du symptôme hystérique. Dans "L'interprétation des rêves" il écrit : « L'identification est un facteur très important dans le mécanisme de l'hystérie. C'est grâce

à ce moyen que les malades peuvent exprimer par leurs manifestations morbides les états intérieurs d'un grand nombre de personnes (...) (10) ». C'est par l'identification à l'autre, à ses symptômes et à ses fantasmes, que s'exprime la parole inconsciente, le désir de l'hystérique. L'analyse de Dora (11) (1905) illustre bien la fonction de l'identification dans la mise en forme du symptôme hystérique. Ainsi, la patiente de Freud a souffert au cours de son histoire d'une pseudo appendicite par identification à l'image clinique de cette maladie telle qu'elle était décrite dans un dictionnaire consulté après l'annonce de l'appendicite d'un de ses cousins. « Dora, écrit Freud, s'était ainsi fabriquée une maladie dont elle avait lu la description dans le dictionnaire (12) ». Sauf que ce n'est pas une maladie que Dora s'est fabriquée, mais des semblants de symptômes, dont on peut dire qu'elle les imite inconsciemment au sens d'une interprétation inconsciente d'un rôle au théâtre, dans ce cas précis, celui d'un malade atteint d'appendicite. Mais dans quel but ? Les symptômes d'apparence somatique sont l'expression symbolique d'une parole refoulée. Ca parle à travers le corps et ce qui ne peut pas se dire à travers le verbal se dit à travers des dysfonctionnements corporels sous une forme voilée.

L'ambiguïté du symptôme hystérique apparaît bien dans un symptôme comme la paralysie hystérique. Un membre perd sa mobilité, et il ne s'agit pas d'un faire semblant conscient, d'une simulation consciente, le patient vit sa paralysie comme réelle. De la même manière dans la cécité hystérique le patient ne voit pas. Mais dans les 2 cas il n'y a ni lésion ni dysfonctionnement somatique qui en soient la cause. On pourrait dire qu'il y a un symptôme à expression corporelle sans maladie organique. Dire que la cause est psychique, c'est alors se référer à un traumatisme ou une parole inconsciente qui s'exprime à travers le symptôme. Mais ce symptôme est aussi satisfaction de désirs. Et il est produit par identification. Il n'est pas faux de dire que l'hystérique inconsciemment joue un rôle comme au théâtre, mais tout se passe comme si elle avait oublié (refoulé) que c'était un jeu ou un jeu théâtral, un peu comme les petits enfants qui à un moment donné peuvent oublier qu'ils jouent. Cette dimension de jeu, d'interprétation d'un rôle, d'identification se retrouve dans la production des symptômes d'apparence psychotique. D'où l'impression de facticité qui va faire penser à une simulation.

Le sujet de l'hystérie va se déguiser en fou du roi pour énoncer sa parole de vérité. Cette parole maquillée en folie s'adresse à un Autre et a un sens, en tant que retour du refoulé elle appelle une interprétation. A une autre époque l'hystérique qui interprétait le rôle d'une possédée avait de fortes chances de finir sur un bûcher, actuellement il est probable qu'elle soit diagnostiquée comme psychotique. Ce n'est pas le sujet de l'hystérie qui est fou mais le rôle qu'il interprète, et bien sûr fou en fonction de nos critères. Prenons les voix que Jeanne d'Arc dit avoir entendues et qui pour elle prouvent qu'elle a été choisie par Dieu pour sauver la France. A son époque cela pouvait être considéré comme vraisemblable et les événements qui suivirent ont pu être considérés comme pouvant la vérité de ses dires. L'époque moderne qui a élaboré d'autres savoirs parlera d'hallucinations et de délire mystique. Une autre hypothèse me semble plus probable. Celle d'une stratégie inconsciente pour se faire entendre à une époque où la voix d'une bergère comptait peu, mieux valait endosser un autre rôle, celui d'une élue de dieu que la psychiatrie transformera en rôle d'hallucinée, mais en bonne compagnie avec Socrate, Mohammed, Luther, Pascal, Napoléon, Goethe...(13).

Quelle est la part du discours et de l'institution psychiatriques dans cette élaboration par l'hystérique de symptômes d'apparence psychotique ? On sait que Bleuler a bâti son concept de schizophrénie sur ceux de l'hystérie et de la démence précoce. Il parle de schizoïdie pour qualifier ce que Freud et Breuer appellent dissociation hystérique de la conscience. Pour lui la schizophrénie ne diffère de l'hystérie que par un degré plus important de Spaltung (14). Et cette tendance à psychotiser les manifestations hystériques est très présente dans le diagnostic. Dans l'idéologie et le savoir psychiatriques folie rime avec psychose, le névrosé lui est plus ou moins considéré comme symbolisant une certaine normalité. Mais le fou c'est l'Autre qui fait peur, et quand les manifestations névrotiques dépassent une certaine intensité il est plus facilement supportable de le qualifier de psychotique.

A travers ses symptômes l'hystérique attire le regard mais en même temps il se cache derrière eux ; double fonction du masque. Face à l'institution médicale l'hystérique ne trouve d'entendeur qu'à parler le langage des malades organiques, face à l'institution psychiatrique sa parole ne peut se dire que derrière une symptomatologie ayant valeur dans une institution psychiatrique qui n'était pas conçue pour soigner l'hystérie (je rappelle qu'on était dans les années 70), qui bien évidemment s'emploie à mettre en échec le désir du thérapeute puisqu'il s'agit de lui faire avouer sa castration.

De nombreux auteurs ont souligné l'influence socio-culturelle dans la mise en forme du symptôme hystérique. Ilza Veith écrit à ce propos : « Avec le développement des connaissances sur les réactions de conversion et de popularisation de la littérature psychiatrique, les expressions somatiques à l'ancienne mode de l'hystérie sont devenues suspectes dans les classes plus cultivées ; aussi la plupart des médecins observent-ils que les symptômes de conversion manifestes sont devenus aujourd'hui très rares et que, si l'on en rencontre parfois, c'est dans les classes non instruites de la société. Ainsi, l'hystérie n'est plus profitable au sujet, elle n'atteint plus son but (15) ». Comme le développement des techniques d'investigation somatique a largement contribué à démasquer l'hystérique derrière ses symptômes corporels, il lui a fallu trouver de nouvelles voies de conversion. Pierre Deniker fait le même constat : « Il existe, semble-t-il, une véritable transformation moderne de l'hystérie dont la symptomatologie tend à s'appauvrir et à devenir moins typique alors même que l'évolution devient traînante et peut aboutir à des invalidités sociales de longue durée (16) ».

L'élément moteur du mimétisme hystérique est la demande de l'autre auquel l'hystérique s'identifie. Et dans la conversion dans des symptômes d'apparence psychotique c'est à l'institution psychiatrique toute entière que s'identifie l'hystérique, une institution qui était alors entièrement construite autour de la psychose. L'hystérie amène le sujet à devenir, du moins en apparence, ce qu'on voit en lui. Par ailleurs l'enfermement des hystériques dans un service hospitalier pour psychotiques favorise l'identification aux symptômes des psychoses. On se souvient de l'expérience de Charcot qui, comme certains bâtiments de la Salpêtrière tombaient en ruines, transféra les épileptiques et les hystériques dans les mêmes sections. Les hystériques se mirent alors à imiter toutes les phases des crises d'épilepsie, et Charcot, ne reconnaissant pas immédiatement cette imitation, crut se trouver en face d'une nouvelle entité clinique qu'il appela « hystéro-épilepsie ». C'est sur le même modèle, me semble-t-il qu'a été élaboré le concept psychose hystérique.

Dans « Asiles » (17), Goffman, étudie longuement les processus de dépossession imaginaire et symbolique auxquels sont soumis les malades mentaux lors de leur hospitalisation. A cette perte d'identité succède une restructuration imaginaire et symbolique des malades conformément aux exigences institutionnelles. Michel Foucault (18) a étudié la relation thérapeutique dans la psychiatrie du XIX^{ème} siècle comme relation de pouvoir. Mais en 1970/80 rien n'avait vraiment changé, c'est de plus tard que date l'humanisation des hôpitaux psychiatriques. Le but du soin reste avant tout d'inhiber les symptômes, et non d'écouter la parole et d'essayer de lui donner un sens par rapport à l'histoire et au désir d'un sujet en souffrance.

L'analyse des entretiens psychiatriques des patients souffrant d'une névrose hystérique diagnostiquée comme psychose permet de relever quelques glissements significatifs. Ainsi le « on ne m'aime pas » de l'hystérique peut être entendu comme le « on me persécute » du paranoïaque. La crise hystérique est parfois qualifiée de catatonie, la psychasthénie (Janet) de schizophrénie, et la dépression de mélancolie atypique. De même, la limite entre la mythomanie et le délire pouvant ne pas être évidente, le diagnostic différentiel semble procéder de la seule intuition du praticien. Il y a au sein de l'institution psychiatrique suspicion de psychose. Et à cette quête de symptômes psychotiques, quête qui a pour l'hystérique fonction de demande, répond l'offre de symptômes d'apparence psychotique. Que le regard du psychiatre crée les symptômes de l'hystérique apparaît à propos de nos cinq observations, autant dans le fait que la

symptomatologie de l'hystérique varie en fonction de l'interlocuteur que dans la variation du diagnostic à propos d'une même symptomatologie.

Si l'hystérique jouit de ses symptômes, à travers eux elle se donne à la jouissance de L'Autre, jouissance à laquelle elle se dérobe pourtant, finissant martyr dans les arènes de Rome ou sorcière sur les bûchers de l'inquisition.

D'un côté nous avons l'institution psychiatrique qui a pour modèle de la folie la psychose sous ses différentes formes. Cette folie psychotique, l'institution psychiatrique a pour mission de la soigner, même sous la contrainte. Dans un premier temps il fait diagnostiquer le fou. Pour cela il y a l'interrogatoire psychiatrique qui à travers de multiples questions recueille les signes de la folie. Un individu d'intelligence tout à fait moyenne interné en psychiatrie comprend vite que s'il répond « oui » aux questions « est-ce qu'il y a quelqu'un qui vous veut du mal ? » ou « entendez-vous des voix », il risque l'hospitalisation et le traitement sous contrainte. Alors pourquoi l'hystérique répond-t-il « oui » à ces questions alors même qu'une personne atteinte d'une grave schizophrénie finit par arriver à les déjouer et à dissimuler ses symptômes ?

Ce que demandaient tous ces patients hospitalisés, c'était leur sortie, leur liberté. Et ils étaient là enfermés, certains depuis de longues années. Demander leur liberté et faire tout pour être enfermés, jusqu'à simuler inconsciemment la folie ? C'est difficile à croire. Difficile à comprendre comme les crises faites à la demande de Charcot. Une des caractéristique de l'hystérique c'est de faire sien le désir de l'autre, l'identification hystérique c'est d'abord l'appropriation du désir de l'Autre, en l'occurrence de l'institution psychiatrique : tu veux de la folie, en voilà.

L'institution psychiatrique n'est plus ce qu'elle était. A mesure qu'elle s'est humanisée, qu'elle est devenue moins désubjectivante et moins hostile au malade, qu'elle a voulu aider plutôt que d'enfermer, les hystéries à symptomatologie psychotique ont apparemment disparu. Un regard plus humain rend manifestement moins fou. Est-ce que le théâtre de la folie était le dernier refuge de la subjectivité de l'hystérie dans la logique de l'enfermement asilaire d'une époque révolue ? Quant à moi, j'avais appris dans cette recherche que l'environnement, la réalité vécue, le présent jouent, en plus de l'histoire individuelle et de la structure psychique, un rôle important dans la production ou la mise en forme des symptômes, leur aggravation ou leur atténuation. Et que les institutions qui se proposent de soigner les troubles psychiques gagneraient à s'interroger d'abord sur leur propre fonctionnement, sur les conditions à remplir pour ne pas être pathogènes.

(1) Jean Oury, La psychothérapie, de Saint-Alban-sur-Limagnole à La Borde, conférence faite à Poitiers le 15 mars 1970.

- (2) Breuer J. et Freud S., Etudes sur l'hystérie, 1895, PUF 1956.
- (3) Breuer J., ibid p 202
- (4) Freud S., ibid p 211
- (5) Porot A., Manuel Alphabétique de Psychiatrie, PUF 1975, p 329
- (6) Follin S., Chazaud J., Pilon L., Cas cliniques de psychoses hystériques, Evolution Psychiatrique, XXVI avril-juin 1961, pp 257-86, citation pp 285-6.
- (7) Pankow G., L'image du corps dans la psychose hystérique, RFP 1973, 37, 3, pp 415-38.
- (8) Freud, L'interprétation des rêves, PUF, 1967, p 463.
- (9) Katan M., Rêve et psychose : leur rapport avec les processus hallucinatoires, RFP, 1961, 4-5-6, pp 681-700.
- (10) Freud, L'interprétation des rêves, p 136.
- (11) Freud, Fragment d'une analyse d'hystérie, (Dora), Cinq psychanalyses, PUF 1967.
- (12) ibid. p 76.
- (13) Medicott RW (1958) An inquiry into the significance of hallucinations with special reference to their occurrence in the sane. International record of Medicine 171 : 664-677.
- (14) Allen D., Macary P. (2003) : Eléments pour une histoire du syndrome de Ganser : comment l'hystérique devint schizophrène, Information psychiatrique, 79, 4, 325-334.
- (15) Veith I, Histoire de l'hystérie, Seghers 1973, citation p 265.
- (16) Deniker P., Les formes paucisymptomatiques de l'hystérie, Confrontations Psychiatriques, 4, 1969.
- (17) Goffman E., Asiles, Ed. de Minuit 1968.
- (18) Michel Foucault Le Pouvoir psychiatrique. Cours au Collège de France (1973-1974), Gallimard Seuil, 2003.

La réification du sujet dans la schizophrénie

Claude Kessler

(Texte tiré de la thèse de Doctorat ès Lettres : « Du corps dans la schizophrénie au sujet de la psychose ». Strasbourg 1, 1981)

Etre dans la schizophrénie c'est d'abord ne pas pouvoir concevoir d'autre sens à sa vie que celui d'un objet matériel chu du corps de l'Autre : morceau de viande tombé du ventre de la mère, déchet fécal du père... Aucune subjectivité n'est posée au-delà de la réalité matérielle de son être, « il » ou « elle » ne serait né d'aucun désir, mais simple production issue du corps d'un Autre, livre de chair arrachée au corps de l'Autre.

Ainsi Yves, se référant à une parole du père qui aurait reproché à la mère d'avoir été enceinte de ne pas s'être lavée après leurs rapports sexuels, s'imagine issu de la négligence et de la saleté de sa mère, saleté déposée en elle par le père. Il ne conçoit la paternité que sur le modèle de la maternité, mais là où la mère accouche d'un enfant, le père ne saurait accoucher que d'excréments, la mère étant réduite à être la cuvette des W.C... Cette identité entre sperme, excréments et enfant se retrouve dans un rêve qu'il me raconte : « Deux vieux sautaient dans un lit, il y avait du sperme sur la couverture. J'assistais, j'étais dégoûté de voir un petit vieux et une petite vieille faire ça à cent, à trois mille ans, Abraham et Sarah, je suis peut-être Isaac », un Isaac sacrifié pour effacer la tache de son père, la saleté déposée par le père et à laquelle Yves ne cesse de s'identifier. Son être prend sens comme une matérialisation de la défaillance du père comme saleté, ce qui ouvre aussi la possibilité d'un effacement de la tache, de la saleté, comme devenir éventuel et anéantissement.

Dans un souvenir qu'il date à quelques mois de sa naissance, Yves s'imagine, bébé couché dans un lit, une ampoule allumée au-dessus de sa tête, entendant un homme dire à une femme habillée en noir, après avoir eu des rapports sexuels avec elle : « ta gueule ». Il s'interroge sur l'identité de ces deux personnages qu'il considère comme étant ses parents, et se demande à qui s'adresse la parole du père : à la mère, à l'ampoule ou à lui ? « Il a dû traiter sa femme d' « ampoule ta gueule », conclut Yves. Il me l'a peut-être dit à moi parce que je pleurais ». Si Yves s'imagine être l'ampoule douloureuse qui doit disparaître du corps de son père (il se dit être une plaie pour) son père, l'ampoule allumée au-dessus de sa tête dans le fantasme de scène primitive, et qui vient en quart entre père, mère et fils, annonce déjà l'à-venir d'une autre filiation, celle par Dieu qu'il appelle l' « Ampoule Céleste », la « Lumière », et dont il se dit le Fils in-différencié du Père. Quitte à être une ampoule, le délire le fait « Ampoule Sainte ». Ce signifiant est le pivot qui va permettre l'élaboration d'une métaphore paternelle.

Dans la schizophrénie le délire narcissique se donne comme une issue pour sortir de cette première réponse qui est donnée au manque imaginé à l'Autre, et où le sujet desubjectivisé ne conçoit de sens à son existence qu'à effacer ce manque en s'effaçant lui-même. C'est l'échec de la créature à annuler le manque que sa création implique qui amorce la dialectique des objets imaginés au désir de l'Autre, et la poussée du sujet à effacer la séparation de l'Autre d'avec son objet de complétude. Il y a un déplacement du manque par rapport à la névrose, il n'est pas manque du sujet à être l'objet de la jouissance de l'Autre mais manque à réaliser cette jouissance. Ainsi s'il y a un désir dans la schizophrénie, un manque à faire jouir l'Autre, celui-ci ne s'origine pas de la castration mais de la séparation, séparation qui a aussi une fonction défensive car elle retient le sujet identifié à l'objet sur la pente de son anéantissement dans la jouissance de l'Autre en même temps qu'elle est cause du manque dans l'Autre et dans le sujet, fondant un désir de « complétude. La coupure est vécue non pas entre le sujet et l'objet, mais entre le sujet devenu objet et l'Autre.

Yves, dans son délire, se dit être « Jésus », le « Fils crucifié de la Mère » et le « Bras amputé du Père ». Sa demande est de réintégrer le corps divin pour assurer la complétude de Dieu, et de la sienne, en un Tout in-différencié. Il rend responsable du manque porté au corps de Dieu ses persécuteurs, qui d'abord l'ont coupé du corps divin, et maintenant l'empêchent de retrouver la complétude.

Les parents célestes, et délirants, d'Yves sont imaginés avec des corps dont les modèles sont des images de ses parents réels ayant pour seul manque en leur corps celui dont il se croit la cause de par sa naissance, assimilée à une perte pour eux. Yves se représente l'accouchement comme une mort pour la mère, le meurtrier étant autant le père qui gonfle le ventre de la mère jusqu'à l'éclatement, que le fils dont la naissance signe le décès de la mère. Il interprète le bras que son père a perdu pendant la guerre comme la condition nécessaire pour que celui-ci puisse avoir des enfants : il fallait, dit Yves, que son père manque de quelque chose pour qu'il souhaite le combler par des enfants. Mais dans son délire il dit encore être celui qui, d'un tir de mitrailleuse, a détruit le bras de son père. Se croyant cause de l'amputation de son père, il pense devoir payer sa faute en se substituant au bras perdu (« être le bras droit de quelqu'un »). Ainsi le délire d'Yves déploie une certaine cohérence quand il dit avoir engendré ses parents car en imaginant un désir à son père, il en a fait un créateur lequel, d'avoir besoin de créer, devait bien manquer de quelque chose. Dans cette réversibilité de la relation créateur-créature, il s'imagine, lui aussi, devoir manquer de quelque chose pour avoir des parents. Ainsi, à l'instar du bras amputé du père, il interprète les cicatrices qu'il porte à son bras comme condition nécessaire pour « mériter » d'avoir une mère, pour être aimé par elle. Cette inversion du manque et de la demande à être l'objet de jouissance de l'autre procède d'une identification à la mère. Mère, père et fils sont une même image.

Dans son délire, Yves se dit être un ange déposé dans le lit de ses parents par une main recouverte d'un gant de cuir brun. Ce gant lui évoque la prothèse portée par son père là où lui manque un bras, ainsi que le bâton noir recouvert de cuir brun que portait Dieu à sa ceinture le jour où, dans une hallucination, il l'a vu, dans le ciel, danser avec Karl Marx. Le délire de filiation narcissique, outre de dédommager le sujet de son être objectal, fait de lui l'objet de complétude soutenue par aucun corps charnel. Il est ainsi une défense contre la crainte du sujet-objet de s'anéantir dans la jouissance de l'autre : « en pensant que je suis sorti du ventre d'une femme, dit Yves, j'étouffe ».

Deux voies semblent s'offrir au sujet/objet : s'effacer réellement, et à l'extrême se suicider, pour effacer le manque dont il se croit être la cause, ou s'élaborer une identité délirante comme partie intégrante du corps de l'autre ce qui semble également invivable.

Quel que soit le manque imaginé dans la schizophrénie au corps de l'autre, jamais ne se pose la question d'un Autre désirant au-delà de l'image que le sujet/objet a élaboré de lui. Même Dieu est là comme une image sans altérité, l'Autre est tombé dans le champ des images narcissiques. Ainsi il ne peut soupçonner un désir Autre au-delà du manque dans le corps qu'il a imaginé et dont j'ai dit qu'il trouvait sa cause, non dans l'impossible du sujet à croire qu'il est l'objet de jouissance, mais dans l'impossibilité du sujet, identifié à l'objet, à réaliser la jouissance de l'autre du fait d'une coupure réelle entre lui et cet autre. La séparation est une forme particulière de la castration dans laquelle l'autre représente l'objet perdu du sujet, et le sujet, l'objet perdu de l'autre. Le désir du schizophrène, le sien et celui de l'autre sans altérité, se trouve réduit à un manque dans l'image corporelle, comme le souligne Lacan^[1] quand il dit que « le psychotique dans le désir a affaire au corps » à la différence du névrosé qui, dans le désir, a affaire à l'Autre.

Si l'homme est pris dans la question du désir de l'Autre c'est en tant qu'il est un être de parole et que ce qui le fait parler reste toujours en dehors de ce qu'il énonce, n'est jamais totalement signifiable. Le désir, énigme d'un au-delà du dit, est pure soustraction aux énoncés, le reste de la division du sujet en lieu de l'énonciation et sujet de l'énoncé. Le « fantasme d'accomplissement de désir » suppose un temps préalable qui est la réponse imaginaire apportée par le sujet à la question du désir de l'Autre,

[1] Lacan, *Œuvres complètes*, t. 1, p. 111.

mais cette réponse transforme le désir en manque imaginaire et en demande. Le sujet, à vouloir la satisfaction de son désir par la voie des pulsions, ne le peut qu'en se faisant l'objet de jouissance d'un autre auquel il s'identifie dans le fantasme. La division du sujet étant inopérante dans la schizophrénie, la question d'un Autre au-delà de l'image ne se pose pas. Et, réduisant le désir à la demande, le schizophrène peut se croire le dépositaire d'un savoir sur la jouissance d'un autre qui n'est que son propre reflet, confondu avec l'image de la Mère.

Dans la schizophrénie aucun interdit ne vient porter limite à la jouissance de l'autre. Fait défaut, par comparaison à la névrose, une loi inscrivant symboliquement la castration imaginaire de l'autre, et la rendant irréversible. Dans la névrose, le père symbolique, le Nom-du-Père, soumet la demande imaginée à la mère, et l'offrande de l'enfant à satisfaire cette demande, à un interdit, celui de l'inceste, inceste qui se donne comme le modèle de ce que serait une jouissance totale pour la mère. L'interdit de l'inceste opère la transformation du phallus imaginaire, objet de la demande attribuée par l'enfant à la mère, en Phallus symbolique Φ , signifiant du désir interdit de la mère. Et si l'enfant est le Phallus Φ de la mère, c'est en tant qu'il est le signifiant de ce dont il est interdit à la mère de jouir.

Faute d'être le produit, par l'identification au Phallus comme sujet extérieur à l'objet, le schizophrène n'est pas protégé par l'interdit de l'inceste de ce qu'il imagine comme son anéantissement dans la jouissance de La Mère. Pour parer à cette menace imaginaire, il met en place, entre lui et l'autre, des limites matérielles, là où les différences signifiantes sont inopérantes. La rencontre par le sujet d'un signifiant forclos, venant précipiter son entrée dans la psychose, n'est autre qu'une situation où ledit sujet se trouve à effacer une limite matérielle là où défaille une différence symbolique. Ainsi la psychose du Président Schreber se déclenche quand il est appelé à assumer des fonctions paternelles, franchissant une limite qui n'avait jamais été symbolisée, ni par lui ni, sans doute, par son père, faute d'un signifiant articulant la différence père-fils.

Le délire est élaboré pour donner un sens à cette livre de chair que le schizophrène se vit être.

Yves conçoit sa souffrance, sa coupure du corps de Dieu, comme un châtiment pour avoir lu un livre interdit : la Kabbale dont il dit que, pour la lire, il faut avoir quarante ans, être marié et avoir des enfants, conditions qu'il ne remplissait pas. Dans ce livre, il a découvert un secret qu'il hésite à me communiquer car, toujours selon lui, le connaître ne serait pas sans danger pour moi. Écoutons le : « Dans la Bible, le Livre de la Création, le premier mot est « Bereïchiss ». En Kabbale, on ne tient pas compte des consonnes : R-CH-B-Y (i). Chaque son est le début d'un nom : Rabbi Chimone Bar Yoraï. C'est la preuve que la Bible est juive, le nom du rabbin est compris dedans. « Ei » et « ss » sont des accusatifs se lisant « et ». Ça veut dire que le Rabbi Chimone Bar Yoraï était accroché à la Gloire de Dieu sans arrêt. C'est le premier secret de la kabbale. Il est interdit de l'apprendre. A la prière du soir, les murs se balançaient autour de moi et le sol s'ouvrait. J'allais être avalé par le sol, j'avais la sensation d'une enveloppe autour de moi ». Yves fantasme la lecture de la Kabbale comme une dévoration : « La Kabbale se boit comme du petit lait » dit-il. Mais c'est lui qui est menacé d'engloutissement dans un espace imaginaire où le sujet tombe dans l'objet et où l'autre est ravalé au rang d'image moïque. Sans doute le signifiant « Bereïchiss » renvoie-t-il au mot hébreu « Bereschith » qui condense « Reschith » (commencement) et « Berith » (alliance) mais il est difficile de ne pas entendre dans le « -chiss » de « Bereichiss », les signifiants allemands « schiÿ » (chie) et « schieÿen » tirer avec une arme) ainsi que le verbe « beschÿen » qui signifie en patois lorrain « tricher ». Et toute l'histoire d'Yves, telle qu'il la raconte, est celle d'un homme qui n'a trouvé au lieu de sa filiation symbolique que tricherie, merde et mort.

Dans le discours d'Yves, la coupure (il se dit coupable, coupé, d'avoir lu la Kabbale), cause d'une séparation entre lui et son Autre, entre lui et son image narcissique, vient là où un interdit a été annulé. Et si cette séparation fonde un désir de complétude, elle a aussi une fonction défensive en ce qu'elle vient pallier à l'échec de l'interdit. Là où l'identification du sujet au signifiant échoue, elle met en place une coupure réelle entre le sujet-objet et l'autre. Elle est une réalisation délirante de la castration là où, précisément, celle-ci échoue dans sa dimension symbolique. Ainsi le délire offre une issue au schi- en lui créant un désir et une demande : pour Yves, être accroché à Dieu, à l'instar du rabbin

Chimone. Et son désir, il ne tient pas davantage à le satisfaire que le névrosé, de crainte de s'anéantir dans la jouissance en annulant la séparation.

Quand le schizophrène n'est pas à même de développer un délire, il peut être amené à demander une coupure réelle entre lui et l'objet qu'il se croit être. Marc, un matin de ses dis-neuf ans, contemplant son pénis, conclut à un phimosis et réclame l'ablation de son prépuce, puis du gland et enfin de la verge toute entière. Un mois après son hospitalisation, il se cisaille un poignet « à la demande du Président de la République » dit-il. Dans les explications qu'il donne de son geste, le poignet vient au lieu et place du pénis : « mon phimosis n'est plus opérable, mon péni (sic) est devenu tout bleu, il faut m'amputer. Si je ne le fais pas, je grèverai de faim plus tard, ils m'enlèveront tous les avantages sociaux. » Que le pénis est assimilé à de l'argent est dit dans l'altération phonique du « pénis » en « péni ». « Mon père, continue Marc, n'avait pas assez d'argent pour faire un enfant. Alors il a attendu. Ils (ses parents) n'avaient de la place que pour un seul enfant. Les autres ont quatre enfants et ils crèvent de faim. Heureusement que ma sœur est morte sinon ils ne m'auraient pas fait ». Loin d'avoir un pénis en trop, Marc se fantasme comme la cause d'un manque dans la bourse de ses parents, comme étant l'argent, le pénis/penny qu'ils ont été obligés de dépenser de par sa naissance. Et en demandant l'amputation de son pénis, il veut échapper à être l'objet de jouissance, échapper à son anéantissement en tant que sujet dans la jouissance de l'autre. Mais comme il me le fait remarquer, avec ou sans pénis, comme sa sœur, il est voué à la mort. A cela rien d'étonnant puisqu'il ne conçoit d'autre sens à son existence que d'être l'organe dont il demande l'amputation, ceci aussi pour rendre le penny/pénis dont sa naissance appauvrit l'Autre.

A propos d'une phrase qui m'avait surpris : « Ma sœur avait un jour quand elle est née. » Marc explique : « Une en moins et un en plus, ça fait zéro. Le zéro s'est absorbant, on peut le multiplier par n'importe quel nombre, ça fait toujours zéro. Moi, je suis le zéro, le moins que rien. » Et du zéro, du moins dans l'ensemble des entiers naturels, on ne peut rien soustraire. C'est de ne pas avoir été constitué comme Un soit par le Un du signifiant, soit par le Un de l'unité imaginaire (comme Yves dans son délire) que rien ne peut lui être retranché qui le fasse désirant.

Marc rend responsable de ce qu'il appelle encore son « étranglement du péni », une syphilis qu'il dit avoir contractée à l'âge de neuf ans alors qu'il jouait « au papa et à la maman » avec une voisine : « elle voulait tout faire, raconte-t-il, être le papa et la maman en même temps. Un jour, elle m'a embrassé. Depuis, j'ai la syphilis, la roséole, une trace rouge sur la verge. Elle m'a étouffé à force de baisers. Depuis, je ne peux plus approcher d'une fille. J'ai du mal à me nier, lier connaissance ». Ce lapsus traduit pleinement la crainte d'annihilation qu'engendre en Marc toute relation. Ce qui fait qu'en matière de corps, il préfère les corps simples, ceux de la physique. A propos de sa voisine devenue adulte, il continue : « Elle va se marier. Elle va mourir, la corde autour du cou. Moi, elle me l'a mise autour de la verge ».

Si le délire peut greffer un semblant de sujet sur l'être objectal du schizophrène, par contre, aucune coupure ne sépare l'autiste (psychose infantile) de la jouissance de l'autre, jouissance dont il est, ou du moins croit être, la réalisation. L'autiste est symptôme, il est l'image de l'autre jouissant. Jean est un adulte, autiste diagnostiqué par l'institution psychiatrique comme arriéré profond. Ses seuls énoncés sont des stéréotypies verbales et graphiques qui toutes parlent, par la reproduction du même, d'un non-être au temps. Un des dessins produit par Jean est particulièrement significatif d'un temps qui s'est arrêté. Il s'agit d'une horloge qu'il nomme « Vieux Jacquemart », et dont l'original se trouve à Moulins. Ce dessin, reproduit à la chaîne en d'innombrables exemplaires, représente deux bonshommes, sensés « sonner les cloches », accrochés par les pieds en haut d'une tour. Seulement, ils ne peuvent rien sonner du tout puisque dans le dessin ils n'ont pas de bras, et qu'aucune cloche n'est représentée. Des quatre personnages composant le modèle original (le père, la mère, le fils et la fille), il n'y en a que deux qui sont dessinés, les deux mêmes, dessinés à l'envers, la tête en bas : « Deux pères...deux mères », me dit Jean.

L'extrait d'un entretien avec le père me paraît particulièrement significatif de ce monde qui tourne à l'envers :

- Vous êtes le père de Jean ?
- Le fils...c'est mon fils.
- Pourquoi l'avez vous appelé Jean ?
- C'est le nom de son grand'père. Comme ça il reste un Jean parmi nous.

Est dite toute l'ambiguïté de la position de Jean dans l'ordre généalogique : fils de son père, il lui est demandé d'être en même temps le père de son père. Ce père, en manque d'immortalité, voue son fils à la conservation du même en ne lui donnant pas de signifiant qui lui permettrait d'articuler la différence des générations.

Jean ne se représente jamais dans ses dessins, il se définit comme étant le « dessinateur ». Je dirais plutôt qu'il est par rapport à ses productions dans la position d'un photocopieur, voué, non à la répétition, mais à la reproduction du même sans qu'une différence ne vienne porter tache aux images dont il est chargé d'assurer la pérennité. Le concept de répétition n'est pas approprié pour parler des stéréotypies, lesquelles se situent hors du paradoxe de la répétition tel qu'a pu le formuler Hume : si la répétition ne change rien dans l'objet qui se répète, elle change quelque chose dans l'esprit qui la contemple. Les stéréotypies, reproduction du même par le même, n'impliquent aucun sujet extérieur aux images reproduites, et qui tireraient sa permanence d'être le lieu de la différence qui permet de dire qu'il y a répétition. Ainsi il est difficile de ne pas entendre dans les stéréotypies de Jean, en tant qu'elles travaillent à la production du même, comme un écho au vœu de mêmeté du père.

L'éliision du signifiant de la différence des générations est particulièrement fréquente chez les parents d'enfants destinés à devenir autistes. Une mère, par exemple, me dit à propos de sa fille âgée de vingt ans : « J'ai beaucoup vomi pendant sa grossesse ». Elle voulait dire « pendant ma grossesse ». Il semble que ces parents ne disposent pas d'un signifiant pour inscrire dans l'ordre du symbolique l'enfant qui leur vient. Et le dit « désir d'immortalité » n'est que l'imaginarisation d'une jouissance auquel le signifiant ne porte pas limite. Dès lors, l'enfant se trouve livré, sans limite symbolique, à la réalisation de la jouissance d'un autre in-différencié de lui-même. D'autre part, les symptômes autistiques, par la dimension de fermeture à l'Autre qu'ils impliquent, posent une limite réelle, non symbolique, à toute intervention extérieure perçue par l'autiste comme une menace pour l'identité qu'il s'est élaboré par identification à l'image de l'autre jouissant.

[1] LACAN Jacques, L'identification, séminaire du 20 juin 1962

Adaptation sociale et principe de réalité

L'accession du moi à la réalité dans la théorie freudienne

Claude Kessler (1988)

On ne trouve pas chez Sigmund Freud une théorie de l'adaptation sociale. L'adaptation sociale n'est pas non plus pour lui un des objectifs de la cure analytique. Par contre on trouve dans sa conceptualisation de l'appareil psychique et de son développement les notions d'accès à la réalité et de principe de réalité, lequel inclut celui de réalité sociale. L'adaptation à la réalité sociale suppose quelque chose de plus que l'accession du moi à la réalité et qui est l'adhésion à cette réalité, le partage des valeurs et des fantasmes du groupe social de référence. L'adaptation professionnelle montre bien cette différence : un travailleur qui accomplit les tâches qui lui sont demandées consciencieusement, mais sans plaisir, sans y croire n'est pas adapté professionnellement. Des soignants, des enseignants, des policiers... qui ne croient plus à ce qu'ils font, pour lesquels leur travail n'a plus de sens sont des désadaptés professionnels et des êtres en souffrance (syndrome de désadaptation) que les médecins vont soigner avec des anxiolytiques et des antidépresseurs. Une adaptation sociale réussie implique adhésion et harmonie avec la micro ou macro société de référence, plaisir dans la participation au fonctionnement du groupe social et non seulement soumission et obéissance aux exigences de ce groupe, soumission apparente qui peut fort bien cacher une révolte.

La question que pose l'accès du moi à la réalité chez Freud est celle des conditions d'une action efficace (" action spécifique") pour satisfaire les exigences pulsionnelles et de la possibilité de penser cette réalité rationnellement en vue d'une telle satisfaction. Mais la psychanalyse introduit aussi l'idée d'une autre réalité qui est la réalité psychique. Là aussi il s'agit d'une réalité avec laquelle le moi a à faire, la réalité des désirs et des fantasmes, la réalité que constitue la subjectivité d'un individu pour lui-même et les autres.

Qu'est ce qui fait du concept de réalité une des pierres angulaires de l'édifice freudien ? En quoi ce concept est-il incontournable et qu'elle est son utilité ?

Que ce soit dans " l'Esquisse d'une psychologie scientifique " (1) de 1895, ou dans les " Formulations sur les deux principes de fonctionnement psychique " (2) de 1911, Freud aborde la question de l'accession du sujet à la réalité du monde extérieur au niveau du moi, et ce dans le cadre d'une interrogation de ce qu'il en est d'une satisfaction efficace des pulsions dont les quantités d'excitation produisent dans le moi un état de tension et un investissement de la représentation de l'objet dont est attendue la satisfaction.

Dès les premières lignes de " l'Esquisse... ", Freud oppose le principe d'inertie selon lequel les neurones tendent à se débarrasser des quantités d'excitation pour se maintenir dans un état de non-excitation, à l'action spécifique : les besoins vitaux ne peuvent être satisfaits par la seule décharge des excitations, ils nécessitent une action spécifique qui oblige le système neuronique à renoncer à sa tendance originelle à l'inertie et à supporter une quantité d'excitation emmagasinée suffisante à satisfaire les exigences d'un acte spécifique. Pour Freud, une satisfaction efficace est une satisfaction qui passe par la réalité extérieure. La satisfaction hallucinatoire de désir est présentée comme le modèle de la satisfaction inefficace : quand le moi, " en proie à quelque désir, investit à nouveau le souvenir de l'objet puis déclenche le processus de décharge alors que l'objet n'étant pas réellement présent et n'existant que dans l'imagination, toute satisfaction est impossible " (3).

C'est au moi qu'incombe la fonction d'inhiber la charge en désir qui, si elle n'est pas diminuée en quantité, aboutit à l'hallucination. Freud dégage ainsi deux modes de fonctionnement de l'appareil psychique : les processus primaires où les quantités d'excitation s'écoulent librement, passant sans

entraves d'une représentation à l'autre, et les processus secondaires, dans lesquels la libre circulation des quantités d'excitation est inhibée en vue d'une action spécifique obéissant aux lois de la réalité.

La théorie freudienne pose la satisfaction hallucinatoire comme la tendance originaire de l'appareil psychique à reproduire une expérience réelle de satisfaction. En un premier temps, nous dit Freud dans les "Formulations sur les deux principes de fonctionnement psychique", le nourrisson est complètement indifférent à la réalité du monde extérieur et résout les tensions résultant de ses pulsions par l'hallucination de leur satisfaction : "... il trompe le déplaisir lié à la croissance de l'excitation et à l'absence de satisfaction par une décharge motrice de cris et de gesticulations, et ainsi fait l'expérience d'une satisfaction hallucinée". Mais cette satisfaction selon le seul principe de plaisir se révèle inefficace à apaiser l'accumulation de tension : l'hallucination du sein et de la satisfaction qu'il procure n'est pas une réponse adéquate à un besoin physiologique. Dès lors, la quête d'une satisfaction efficace oblige le nourrisson à se représenter les relations réelles (reale) du monde extérieur et à s'efforcer d'obtenir une transformation réelle.

Dans les "Formulations...", Freud utilise deux termes pour parler de la réalité : "Realität" ou son adjectif "real", et "Wirklichkeit". Le concept de "Realität" renvoie au langage de la philosophie classique dans son interrogation d'une réalité extérieure à la conscience et dont l'existence serait indépendante de sa représentation. L'accent est mis sur l'extériorité de la réalité par rapport à la conscience, d'une réalité qui obéit à ses lois propres, indépendamment de la pensée et hors des fantasmes. Quant à la "Wirklichkeit", elle désigne le lieu de ce qui est selon le principe de causalité, la matière (4), avec la possibilité d'une action efficace car conforme aux principes de cette réalité : l'apragmatisme cela peut être de s'asseoir vêtu d'un blouson d'aviateur doublé d'une fourrure en plein mois d'août au bord de la plage, cet apragmatisme va prendre son sens ailleurs et est sans doute adapté à autre chose qu'à la canicule.

La question de la nécessité d'une satisfaction réelle introduit une différence entre les pulsions d'auto-conservation et les pulsions sexuelles : alors que les premières nécessitent d'emblée, pour assurer la survie du nourrisson, une satisfaction effective, c'est-à-dire obtenue conformément aux lois de la réalité, les secondes peuvent se contenter plus longtemps, voire toujours, d'une satisfaction selon le seul principe de plaisir : autoérotisme et fantasmes. Dès lors plusieurs questions se posent : pourquoi et comment les pulsions sexuelles vont-elles ou non se soumettre au principe de réalité ? Et qu'en est-il d'une sexualité régie par le principe de réalité ?

Que la sexualité accède au principe de réalité ne signifie pas que les satisfactions auto-érotiques, pré-génitales et fantasmatiques soient abandonnées. Ces satisfactions résiduelles de la sexualité infantile coexistent avec la sexualité adulte. Alors pour expliquer l'accès du sujet à une sexualité selon le principe de réalité, Freud a recours à l'interdit de l'auto-érotisme, au développement de la libido évoluant du pré-génital au génital et bien sûr au rôle structurant de l'Œdipe, à la fonction phallique et à la castration.

Le concept de réalité matérielle est souvent employé par Freud dans une acception élargie qui l'oppose à la réalité de la psyché, la réalité de l'esprit qui n'est pas celle de l'encéphale. "Lorsqu'on se trouve en présence des désirs inconscients ramenés à leur expression la dernière et la plus vraie, écrit Freud dans "L'Interprétation des rêves", on est bien forcé de dire que la réalité psychique est une forme d'existence particulière qu'il ne faut pas confondre avec la réalité matérielle" (5). Parfois Freud oppose aussi la réalité matérielle à la réalité de pensée (Denkrealität) (6), expression synonyme de réalité psychique.

Pour l'homme, cependant, la réalité du monde extérieur ne saurait se réduire à la seule réalité matérielle et aux principes qui l'organisent. Pour lui, la quête de l'objet de satisfaction pulsionnelle est toujours déjà soumise aux lois qui régissent les rapports entre les hommes. D'emblée, dans "L'avenir d'une illusion", Freud situe les relations de l'homme à la société, à la civilisation, dans une double dimension : "La culture humaine (...) présente deux faces, écrit-il. Elle comprend, d'une part, tout le savoir et le pouvoir qu'ont acquis les hommes afin de maîtriser les forces de la nature et de conquérir sur elle des biens susceptibles de satisfaire aux besoins humains ; d'autre part, toutes les dispositions

nécessaires pour régler les rapports des hommes entre eux, en particulier la répartition des biens accessibles (7). Et ensuite d'affirmer : " La civilisation doit être défendue contre l'individu, et son organisation, ses institutions et ses lois se mettent au service de cette tâche ; elles n'ont pas pour but unique d'instituer une répartition des biens, mais encore de la maintenir, elles doivent de fait protéger contre les impulsions hostiles des hommes tout ce qui sert à maîtriser la nature et à produire les richesses (...) Il semble que toute civilisation doive s'édifier sur la contrainte et le renoncement aux pulsions (...) (8)". Freud distingue deux catégories d'interdits culturels opposés à la satisfaction pulsionnelle. Il y a d'abord les interdictions qui s'imposent à tout le monde, celles par lesquelles la civilisation commença à s'écarter de l'état primitif animal, et qui se sont intériorisées au cours de l'évolution humaine pour constituer le surmoi. Il s'agit des interdits de l'inceste, du cannibalisme et du meurtre. Viennent ensuite les interdictions imposées par les classes sociales dominantes aux classes dominées. " On ne peut alors s'attendre, écrit Freud, à trouver une intériorisation des interdictions culturelles chez les opprimés ; ils sont bien plutôt prêts à ne pas reconnaître ces interdictions, ils tendent à détruire la civilisation elle-même, voire à nier éventuellement les bases sur lesquelles elle repose (9) ". On ne peut être plus réactionnaire.

On passe donc de la question de la nécessité et des conditions d'une satisfaction réellement efficace à celle de l'insatisfaction imposée, non seulement par la réalité matérielle ou la loi, mais encore par l'oppression. Le principe de réalité pour les opprimés, selon Freud, ce serait donc d'accepter d'être exploités pour recevoir en compensation de quoi satisfaire leurs pulsions ? Freud esquivait le débat de l'organisation politique du champ social en substituant la référence à la raison à celle à la réalité. N'écrit-il pas en 1932, dans les " Nouvelles conférences sur la psychanalyse " : " Figurons-nous ce que serait la société humaine si chacun se servait d'une table de multiplication à lui, ainsi que d'unités de longueur et de poids particulières. Puisse un jour l'intellect - l'esprit scientifique, la raison -, accéder à la dictature dans la vie psychique des humains ! Tel est notre vœu le plus ardent (10)". Cet exemple, pour simpliste qu'il puisse paraître, de même que cet autre dont use Freud : " ... Je pense que nul d'entre nous ne consentirait à monter dans une automobile dont le chauffeur déclarerait ne pas vouloir être gêné par les édits réglant la circulation et n'obéir qu'aux élans exaltants de sa fantaisie (11) ", nous montrent la facilité avec laquelle l'on risque de poser comme principe de réalité et limite à la jouissance, l'auto-conservation et la raison. Ce serait la peur du châtement qui amènerait à l'abandon des satisfactions illégales et hors normes. L'accession à la réalité serait l'affaire du moi et des pulsions d'auto-conservation qui œuvrent à son service. La réalité de la vie serait donc de survivre ? Et le principe de réalité tout ce qui va dans le sens de cette survie ?

Avec la seconde topique, le rôle du moi comme instance à laquelle est dévolue la tâche d'assurer l'emprise du principe de réalité sur les pulsions est réaffirmée (rappelons que dans la seconde topique le concept de pulsion recouvre les pulsions de vie, lesquelles regroupent les pulsions sexuelles et les pulsions d'auto-conservation, et les pulsions de mort) : le moi, écrit Freud, " intercale, entre la revendication pulsionnelle et l'action qui procure la satisfaction, l'activité de pensée qui, s'étant orientée dans le présent et ayant utilisé les expériences antérieures, tente de deviner par des actions d'épreuve le résultat des entreprises envisagées. Le moi arrive de cette façon à déceler si la tentative pour obtenir la satisfaction doit être effectuée ou ajournée ou si la revendication de la pulsion ne doit pas être purement et simplement réprimée comme dangereuse (principe de réalité) (12) ".

Une sexualité selon le principe de réalité serait alors une sexualité qui ne fait courir aucun risque exagéré à l'individu, en quelque sorte une sexualité raisonnable, la raison selon Freud étant supposée privilégier la survie et le confort au plaisir. Mais, toujours pour Freud, une sexualité selon le principe de réalité c'est aussi une sexualité au service de la procréation, donc au service de la survie de l'espèce. Il est important ici de distinguer entre ce qui est maîtrise et répression des pulsions et ce qui est leur structuration : pourquoi un individu est-il attiré par tel "objet" sexuel plutôt que tel autre ? L'homme n'est pas libre de son désir, il le subit, éventuellement il peut y résister.

Freud a entrevu un autre destin pour les pulsions sexuelles que leur satisfaction dans la réalité ou leur répression et qui est leur refoulement, mécanisme inconscient par lequel elles sont détournées d'une

satisfaction dans la réalité et vont pouvoir se satisfaire en un autre lieu qui est l'inconscient, non plus selon le principe de réalité, mais selon le seul principe de plaisir.

Fonction paradoxale du refoulement : il est au service du moi et du principe de réalité en écartant la pulsion d'une satisfaction dans la réalité en même temps qu'il soustrait cette pulsion au principe de réalité en lui offrant une satisfaction selon le seul principe de plaisir en un autre lieu qui est l'inconscient. " Le trait le plus surprenant des processus inconscients, écrit Freud, (...) c'est que l'épreuve de réalité n'y ait aucune valeur, que la réalité de pensée y soit placée à égalité avec la réalité extérieure, et le désir avec l'accomplissement, avec l'évènement, comme si celui-ci découlait tout bonnement de la domination de l'ancien principe de plaisir (13) ".

Dans la théorie freudienne, la transformation du principe de plaisir en principe de réalité a pour seul lieu le système préconscient – conscient, c'est le seul moi qui accède à la réalité, encore que dans ce dernier des activités de pensée restent indépendantes de l'épreuve de réalité : le jeu ou les rêveries diurnes par exemple. La perspective topologique introduit une nouvelle dimension dans le questionnement de la (dé)liaison de la sexualité et du principe de réalité : celle du désir inconscient. L'inconscient est le lieu du désir, du désir sexuel inconscient, puisque Freud parle également de désir conscient, préconscient ou du désir de dormir. Les implications de cette affirmation sont déterminantes pour la théorie de la sexualité. En effet, si l'on en reste aux pulsions sexuelles, Freud ne leur assigne pas une position topologique déterminée, les pulsions sexuelles n'étant ni conscientes ni inconscientes. De même, le refoulement ne porte pas sur les pulsions, mais sur leurs signifiants, leurs représentants – représentations (14). Dès lors c'est un abus de langage de parler de pulsion inconsciente ou refoulée. Par contre, il existe un désir inconscient, désir sexuel au sens spécifique que donne la psychanalyse à ce terme. D'être dans l'inconscient, le désir ignore le principe de réalité, pour le désir la question d'être satisfait selon le principe de réalité, celle du monde extérieur, ne se pose pas. C'est pour rendre compte de ce statut particulier du désir inconscient que Freud a introduit le concept de réalité psychique. S'il parle de la réalité du désir inconscient et de celle du fantasme qui est son accomplissement, c'est pour affirmer la réalité d'une certaine immatérialité, celle avec laquelle tout individu a à faire, la réalité psychique, la réalité du sujet qui est l'objet de la psychanalyse.

Le refoulement détache des pulsions sexuelles un désir inconscient qui trouve satisfaction, non dans un objet matériel, mais dans le fantasme. Il porte sur les signifiants des pulsions frappées d'interdit, et ce sont ces signifiants qui vont structurer le désir inconscient. Le désir renvoie à cette autre réalité qui est la Loi, non les lois arbitraires qui organisent le champ social, mais la Loi en tant que Loi, c'est-à-dire la loi du symbolique qui introduit les différences dans le monde humain. C'est à travers l'Œdipe et l'interdit de l'inceste que l'enfant va rencontrer l'ordre du monde dans lequel il vit, ses signifiants et les lois qui les articulent. Les pulsions fonctionnent à un niveau acéphale : source, but et objet. Un sujet ne peut émerger que d'une rencontre avec la Loi, il naît alors séparé de son objet par le langage. La Loi est langage et le langage est Loi. C'est cette réalité là que dévoile la psychanalyse comme vérité de l'homme pris dans son champ social, et ceci indépendamment des hasards heureux ou malheureux de l'Histoire.

Le refoulement structure le désir inconscient et détermine le choix de l'objet de satisfaction pulsionnelle, il donne sens au désir, sens interdit. C'est ce que nous montre Freud dans son article de 1910 (15) à propos du prototype maternel du choix d'objet chez l'homme. Il s'agit d'hommes ne choisissant jamais comme objet d'amour une femme qui soit encore libre, et sur lesquels seules les femmes de mauvaise réputation quant à leur vie sexuelle exercent un attrait ; Freud analyse ce choix d'objet amoureux comme la quête d'un substitut maternel, quête engendrée par le refoulement du désir oedipien pour la mère.

Epurée, la question de l'accès à la réalité devient celle de l'accès au symbolique, de l'émergence d'un sujet pris entre l'être et le sens.

Les troubles mentaux, comportementaux et somatiques causés par l'inadaptation à la réalité n'entrent pas dans le champ de la psychopathologie freudienne. Plus classiquement il y est question de la perte de la réalité (Realität-verlust) dans les névroses et les psychoses (16). C'est au niveau du moi dans ses

rapports à la réalité que Freud situe la perte de la réalité. " Nous avons noté depuis longtemps, écrit Freud dans les " Formulations... " que toute névrose a pour conséquence (et de là, vraisemblablement, pour projet) d'expulser le malade hors de la vie réelle (reale), de le rendre étranger à la réalité (Wirklichkeit). (...) le névrotique évite (abwendet) la réalité parce qu'il la trouve en totalité ou en partie insupportable. Le type le plus extrême de cet évitement de la réalité nous est fourni par certains cas de psychose hallucinatoire dans lesquels l'évènement qui a suscité le délire doit être dénié (verleugnet) (Griesinger). A vrai dire, tous les névrotiques en font autant, mais avec un petit fragment de la réalité " (17).

La clinique des névroses nous livre deux modes de rupture du moi avec la réalité : l'activité fantasmatique consciente et le symptôme comme retour et satisfaction substitutive du désir refoulé. L'activité fantasmatique consciente fournit au moi une " compensation " au renoncement imposé par les nécessités extérieures à la satisfaction selon le seul principe de plaisir. La fantaisie consciente procède d'un clivage du moi dont une partie continue à fonctionner en dehors du principe de réalité. Freud parle de " réserve naturelle " qui perpétue "l'état primitif qu'on a été obligé, souvent à regret, de sacrifier partout ailleurs à la nécessité " (18). Dans l'activité fantasmatique consciente se perpétuent toutes les sources de plaisir et tous les moyens d'acquérir du plaisir auxquels le moi a été obligé de renoncer dans la réalité ; cette activité substitue à l'impossible satisfaction dans le monde extérieur, une satisfaction imaginaire.

De leur côté les symptômes névrotiques, en tant que satisfactions libidinales, font " le plus souvent abstraction de l'objet et renoncent ainsi à tout rapport avec la réalité extérieure "(19). Freud voit là une conséquence du renoncement au principe de réalité et du retour au principe de plaisir. Les symptômes opèrent " un retour à une sorte d'auto-érotisme élargi ", ils " remplacent une modification du monde extérieur par une modification du corps ". Nous sommes là dans le registre de la conversion hystérique, d'une Dora (20) qui substitue à la satisfaction réelle de la pulsion sexuelle orale ayant pour objet son père, une toux qui est l'expression du fantasme inconscient d'accomplissement de désir. La rupture avec la réalité procède du symptôme comme retour du refoulé. Les symptômes hystériques et d'une manière générale tous les symptômes névrotiques sont des satisfactions substitutives du désir refoulé (21). Freud écrit que le " symptôme hystérique est la réalisation d'un fantasme inconscient servant à l'accomplissement de désir (22) ", ou encore que les attaques hystériques "ne sont rien d'autre que des fantasmes traduits dans le langage moteur, projetés sur la motilité, figurés sur le mode de la pantomime " (23). Dans les " Formulations... " il nous dit que le " trait le plus surprenant des processus inconscients (refoulés), celui auquel le chercheur ne s'habitue qu'au prix d'une grande victoire sur lui-même, c'est que l'épreuve de réalité n'y ait aucune valeur, que la réalité de pensée y soit placée à égalité avec la réalité extérieure, et le désir avec l'accomplissement, avec l'évènement, comme si celui-ci découlait tout bonnement de la domination de l'ancien principe de plaisir " (24). Cette affirmation que dans l'inconscient, régi par les processus primaires et ignorant la négation, le désir est toujours déjà accompli dans le fantasme, est une des constantes de la théorie freudienne. Plus que satisfaction de désir, le symptôme accrédite le fantasme inconscient d'une valeur de réalité. Le symptôme névrotique constitue pour le sujet et son entourage une réalité dont seul l'analyste sait qu'elle n'obéit pas aux lois matérielles (anatomiques, physiologiques, etc.), que c'est une réalité imaginaire où se dit le fantasme inconscient du sujet.

Le symptôme névrotique substitue à la réalité du monde extérieur – réalité supposée être objective et qui ne serait pas subvertie par le désir refoulé – une réalité imaginaire ayant un sens symbolique (25), une réalité subjective. Rappelons le cas de cette dame obsessionnelle dont nous parle Freud (26), et dont le symptôme consistait à se précipiter de sa chambre dans une pièce contiguë, de s'y placer devant une table recouverte d'un tapis rouge et de sonner la femme de chambre pour lui donner un ordre quelconque ou la renvoyer purement et simplement, puis de s'enfuir précipitamment. Freud analyse ce comportement comme une " correction " apportée à une situation de la vie antérieure de sa patiente : l'impuissance de son mari lors de la nuit de noces, et la honte de celui-ci face à la femme de chambre qui ne verra pas dans les draps les traces de la défloration. Le symptôme, en substituant aux draps immaculés un tapis rouge, vient affirmer et soutenir au regard de la domestique la puissance sexuelle du mari. Le comportement obsessionnel de cette dame n'obéit ni aux exigences de la réalité

ni aux conventions sociales qui régissent les rapports à la domesticité, mais à une autre logique, celle des processus primaires au service d'un projet inconscient : " élever le mari aimé à un niveau supérieur ".

Mais pour l'être humain il n'y a de réalité que subjective, symbolique. Il y a toujours déjà pour le sujet de l'inconscient un investissement symbolique, fantasmatique, de ce qui se donne à lui comme monde extérieur, et ce sur un modèle proche de la névrose phobique. Prenons comme exemple la peur du Petit Hans (27) d'être mordu par un cheval. Le risque d'être mordu par un cheval est une possibilité comme celui d'être dévoré par un loup, et la peur qui en résulte ne devient symptôme que par la dimension exagérée et permanente qu'elle prend. Dès lors, la peur devenue phobie est révélatrice d'un investissement symbolique du cheval, et Freud d'analyser la phobie du Petit Hans comme une tentative pour résoudre le conflit que pose au moi l'attitude d'ambivalence oedipienne à l'égard du père. A la place de l'agression contre le père apparaît l'agression-vengeance du père contre le fils. Vient ensuite la substitution du cheval au père et la peur d'être mordu par le cheval à celle d'être châtré par le père. C'est par le mécanisme de projection que les fantasmes déterminent la perception et la compréhension du monde extérieur, monde extérieur qui n'existe pas en dehors du désir du sujet, monde qui n'a jamais que l'apparence de l'objectivité tant il est toujours déjà investi fantasmatiquement et structuré narcissiquement. Et pourtant la référence à une réalité objective, une réalité hors fantasme, reste souvent présente dans le regard du psychopathe. Alors qu'une réalité dite normale est essentiellement construite autour des fantasmes qui font consensus au sein d'un groupe social donné, c'est la réalité officielle.

C'est à propos des psychoses que Freud (28) a le plus nettement souligné la fonction créatrice du symptôme. Dans les psychoses succède à un premier temps qui est une rupture avec la réalité extérieure, un second temps qui restaure une relation avec une néo-réalité délirante bâtie conformément aux désirs et aux fantasmes. Au désinvestissement de la réalité et à l'investissement d'objets fantasmatiques dans les névroses, correspond, dans les psychoses, un désinvestissement identique de la réalité suivi d'un investissement narcissique du moi (29). Mais alors que dans les névroses les fantasmes sont refoulés, dans les psychoses, ils sont accrédités d'une valeur de réalité.

Dans quelles conditions le moi est-il amené à se détourner de la réalité du monde extérieur ? Dans son article de 1912 "Sur les types d'entrée dans la névrose (30) ", Freud incrimine la " Versagung " que la réalité impose au sujet quand l'objet de satisfaction lui est retiré sans qu'aucun substitut ne vienne s'offrir à sa place. Le terme de " Versagung " est traditionnellement traduit dans l'œuvre de Freud par " frustration ". Cette traduction est rejetée par Lacan qui écrit : "... on chercherait vainement dans toute l'œuvre de Freud, de ce terme la moindre trace : car on y trouverait seulement occasion à le rectifier par celui de Versagung, lequel implique renonciation, et s'en distingue donc de toute la différence du symbolique au réel... " (31). La " Versagung " est une renonciation, un dit " non " à une satisfaction pulsionnelle, que cette renonciation soit imposée de l'extérieur, ou qu'elle résulte de " certaines tendances du moi ", le sujet s'efforçant d'abandonner un mode de satisfaction pour un autre conforme aux exigences de la réalité, la masturbation pour une relation génitale par exemple, le conflit qui s'instaure alors entre les deux types de satisfaction amène à leur inhibition et à une stase de la libido dans le moi.

La " Versagung " a un effet pathogène en ce qu'elle provoque une " stase libidinale d'une certaine hauteur " dans le moi. Freud précise qu'il " ne s'agit pas d'une quantité absolue, mais du rapport entre le quantum actif de libido et cette quantité de libido que le moi individuel peut maîtriser, c'est-à-dire maintenir sous tension, sublimer ou utiliser directement " (32). Il existe, selon Freud, des solutions non névrotiques à l'accumulation de libido dans le moi : le sujet peut supporter l'élévation de la tension psychique et accepter l'état d'insatisfaction, il peut aussi convertir la tension psychique en énergie active dirigée vers le monde extérieur pour le forcer à accorder une satisfaction " réelle ", ou encore sublimer la libido, celle-ci se satisfaisant alors dans des buts qui ne sont plus érotiques et qui, par conséquent, échappent à la " Versagung ". Seule mène à la névrose l'introversion de la libido, celle-ci se détournant de la réalité extérieure pour venir investir des représentations fantasmatiques. Là, elle crée de nouvelles formations de désir et ranime les traces de formations de désir abandonnées au cours

de l'évolution libidinale. Par la " relation intime " entre l'activité fantasmatique et le matériel infantile refoulé, et grâce à la position hors épreuve de réalité de l'activité fantasmatique, la libido peut régresser vers des satisfactions infantiles, lesquelles, entrant en conflit avec le moi resté attaché à la réalité, sont refoulées. Ce conflit entre une sexualité qui cherche à se satisfaire sur un mode régressif, infantile, et le moi, n'est pas une nécessité absolue, l'attitude du moi dépendant de son degré d'évolution, de sa plus ou moins grande soumission au principe de réalité. Ainsi il peut, par exemple, s'accommoder d'une sexualité régressive et devenir pervers.

Pour rendre compte du destin de la libido accumulée dans le moi par la " Versagung ", Freud fait intervenir le concept de fixation. La fixation de la libido à un type de satisfaction privilégié limite sa mobilité c'est à dire la possibilité de substituer un mode de satisfaction à un autre. "... Pour devenir pathogénique, écrit Freud dans l'"Introduction à la psychanalyse", elle (la privation) doit porter sur la seule satisfaction que la personne exige, sur la seule dont elle capable " (33).

Mais la "Versagung" n'a pas qu'un impact au niveau pulsionnel. Elle remet aussi en cause l'image narcissique qu'a le sujet de lui-même. Celui-ci y voit la représentation de ses limites et de son impuissance. La rencontre avec la réalité comme source d'insatisfaction a effet de vérité en tant qu'elle dévoile à l'homme sa condition marquée par la finitude (Heidegger).

Dans " Totem et Tabou " (34), Freud accrédite l'idée d'une évolution de la pensée humaine, qui, partant de l'animisme, aboutirait, en passant par les croyances religieuses, à la pensée scientifique " réaliste " impliquant la reconnaissance par l'homme de ses limites telles qu'elles résultent de sa condition d'homme. Dans l'animisme, l'homme s'attribue une toute-puissance sur le monde extérieur correspondant, d'un point de vue psychologique, au stade du narcissisme. Succède à l'animisme une phase religieuse où l'homme cède aux dieux la toute puissance sans y renoncer lui-même car il s'est réservé le pouvoir d'agir sur les dieux conformément à son désir. La croyance en une puissance divine résulte de la fixation à une image idéale du père sur lequel l'enfant a projeté son narcissisme. Avec l'avènement de l'époque scientifique il n'y a plus de place pour le fantasme d'une toute-puissance de l'homme, lequel a reconnu sa petitesse et s'est résigné à la mort. Selon Freud, la pensée scientifique correspondrait à la phase de maturité de l'individu où celui-ci se conforme aux exigences de la réalité. On voit bien que la réalité chez Freud, avant d'être réalité de ceci ou de cela, avant toutes les formes qu'elle peut prendre à travers l'Histoire, est le lieu où tout individu rencontre la vérité de sa condition d'homme. On ne s'adapte pas à une vérité, mais à défaut de pouvoir l'accepter ou l'effacer, on peut l'adapter, comme dans les mythes.

Après la biologie, la psychologie et la sociologie, nous voilà donc en plein discours métaphysique : la "petitesse" de l'homme, "l'être-pour-la-mort" (Heidegger), le sujet désirant et laissant à désirer (Lacan).

La prise de conscience par l'homme de sa finitude met à mal sa capsule narcissique, elle est source d'angoisse comme l'angoisse de mort dont Freud nous dit qu'elle est "l'analogon de l'angoisse de castration " (35). La représentation de sa propre mort vient réveiller chez le sujet le fantasme de castration – fantasme d'une amputation, d'une coupure portée à son image du corps investie narcissiquement -, et de l'affect qui lui est lié. Se trouvent réinvesties dans l'inconscient les premières réponses apportées à la question du manque sur le modèle des objets chus du corps : sein, fesses, phallus. Puis perte de la vie.

Les théories psychologiques qui fixent l'adaptation sociale comme finalité à leur démarche sont des doublures de la théorie darwinienne de l'adaptation biologique : les espèces vivantes se transforment et s'adaptent à leur environnement pour survivre. Ce que nous rappelle Freud c'est que pour l'être humain la réalité c'est aussi sa subjectivité et un individu ne peut pas être heureux dans sa vie s'il nie cette réalité là. Trahir ce qu'on est c'est à coup sûr se rendre malade, et en fin de compte on en meurt tout autant. Le seul but éthiquement concevable pour une psychothérapie, qu'elle soit psychanalytique ou autre, c'est l'épanouissement personnel, ce qui n'est possible qu'à trouver son chemin dans la vie. Après, tout est une question de compromis à inventer entre son désir et les contraintes imposées par la réalité. Ce que permet la psychanalyse c'est de rencontrer quelque chose de la vérité de son désir. Et

c'est cette vérité que garantissent les symptômes. On est à l'opposé de toutes ces thérapies qui se fixent comme objectif la disparition des symptômes au détriment du sujet.

On peut s'imaginer que pour son confort personnel mieux vaut être adapté que désadapté, mais jusqu'où va l'adaptabilité d'un individu ? A partir de quel moment l'adaptation cesse-t-elle et est-elle remplacée par une révolte silencieuse ou bruyante voire une soumission douloureuse ? Prenons le cas de l'adaptation professionnelle. Un travailleur qui a rempli ses obligations professionnelles avec plaisir pendant 10 ans ou plus se trouve un jour en désaccord avec ce qu'on exige de lui, en l'occurrence fabriquer plus, à moindre coût, et des produits de mauvaise qualité. Ce qui est une situation devenue extrêmement banale. Notre travailleur, parce qu'il a besoin de gagner sa vie, va se soumettre aux nouvelles exigences de son employeur, mais à contre cœur, il ne se retrouve plus dans ce qu'il fait et va déprimer, sa haine et sa révolte vont se transformer en angoisse, sa souffrance au travail va pourrir sa vie privée et il va aller de plus en plus mal...

On pourrait prendre l'exemple de l'inadaptation scolaire et tous ces enfants qui se rendent malades à aller dans une école dans laquelle ils ne se sentent pas bien : enfants trop sages, anxieux, somatisants... Que penser d'un enfant de 11 ans qui prend des anxiolytiques pour gérer le stress que représente pour lui le fait d'aller à l'école ? A l'inverse il y a tous ces enfants qui expriment ouvertement leur révolte, ceux qui se mettent en échec etc. L'adaptation d'un individu à un groupe n'est possible que si de son côté le groupe s'adapte à l'individu. Il n'y a rien qui va rendre un patient autiste plus malheureux que de vouloir à tout prix l'éduquer et l'adapter. Les techniques de reconditionnement qui sont actuellement utilisées vont aggraver son autisme et le rendre auto ou hétéro- agressif et en fin de compte il faudra lui administrer des neuroleptiques pour le calmer.

On peut raisonnablement penser que chez la plupart des gens les capacités d'adaptation sociale sont limitées, comme le sont les capacités d'adaptation biologique. Il n'est pas donné à tout le monde de "tourner sa veste toujours du bon côté", comme le chante Jacques Dutron. Freud n'était plus adapté à l'Autriche annexée, il a eu l'intelligence de fuir en Angleterre en 1938, ce qui lui a permis de vivre à l'abri des persécutions jusqu'à son euthanasie en septembre 1939. D'autres qui n'ont pas fui se sont suicidés, comme Sophie Morgenstern, à l'entrée des allemands dans Paris en juin 1940.

Le désir est ce par quoi un individu trouve un sens à sa vie, il constitue pour lui sa première réalité... et sa dernière. C'est précisément ce que veulent ignorer toutes ces thérapies psychologiques désubjectivantes. A cela rien d'étonnant puisqu'elles donnent la priorité au normatif et à l'idéologique.

Evidemment la psychanalyse n'est pas à l'abri de ces dérives adaptationnistes. Au-delà des grands courants de pensée que l'on connaît et qui se sont constitués autour d'Anna Freud et Heinz Hartmann entre autres, il y a la pratique du psychanalyste au quotidien, surtout en institution. Et lui aussi doit s'adapter aux objectifs et à l'idéologie du groupe social qui l'emploie (36), ou faire semblant. Ou alors supporter une différence bien inconfortable. Ceci dit, il faut bien reconnaître que la psychanalyse actuelle est de moins en moins subversive et de plus en plus adaptée à une société consommatrice de soins psychologiques.

Vouloir adapter un individu à une réalité quelconque sans maintenir ouvert l'espace de son désir c'est inévitablement le rendre malade. Pour les mêmes raisons on ne peut que rester critique face à un Freud qui appelle à la dictature de la raison. Vouloir ignorer ou réprimer ce que l'être humain a d'irrationnel en lui c'est le condamner à une souffrance certaine.

(1) Freud. Esquisse d'une psychologie scientifique, La naissance de la psychanalyse, PUF 1969 pp 307-96.

(2) Freud. Formulations sur les deux principes de fonctionnement psychique, G.W. VIII, pp 230-8.

(3) Freud. Esquisse pp 342-3.

(4) Dans Le monde comme volonté et comme représentation, PUF 1966 p. 32, Schopenhauer écrit : " Etre cause et effet, voilà donc l'essence même de la matière ; son être consiste uniquement dans son

activité (...). C'est donc avec une singulière précision qu'on désigne en allemand l'ensemble des choses matérielles par le mot " Wirklichkeit " (de " wirken ", " agir "), terme beaucoup plus expressif que celui de " Realität".

(5) Freud. L'interprétation des rêves, 1900, PUF 1967, p. 504.

(6) Freud. Formulations sur les deux principes de fonctionnement psychique.

(7) Freud. L'avenir d'une illusion, 1927, PUF 1971 p. 8.

(8) Ibid. pp 9-10.

(9) Ibid. p. 18.

(10) Freud. Nouvelles conférences sur la psychanalyse, Gallimard 1971 pp 226-7.

(11) Freud. ibid p. 226.

(12) Freud. Abrégé de psychanalyse, 1938, PUF 1967 p. 76.

(13) Freud. Formulations sur les deux principes de fonctionnement psychique.

(14) Freud. Le refoulement, Métapsychologie, Gallimard 1976, pp 45-63.

(15) Freud. Un type particulier de choix d'objet chez l'homme, 1910, La vie sexuelle, PUF 1969, pp 47-55.

(16) Freud. La perte de la réalité dans la névrose et la psychose, 1924, Névrose, psychose et perversion, PUF 1973 pp 299-303.

(17) Freud. Formulations sur les deux principes de fonctionnement psychique, G.W. VIII p 230.

(18) Freud. Introduction à la psychanalyse, Payot 1965 p. 351.

(19) Freud. Introduction à la psychanalyse p. 345.

(20) Freud. Fragment d'une analyse d'hystérie, 1905, Cinq psychanalyses PUF 1970 pp 1 – 91.

(21) " Ce n'est pas seulement le rêve qui est un accomplissement de désir mais aussi l'accès hystérique. C'est exact pour le symptôme hystérique et sans doute aussi pour tous les faits névrotiques, ce que j'avais déjà reconnu dans le délire aigu ". Freud, lettre n° 105 du 19.2.1899, La naissance de la psychanalyse p. 246.

(22) Freud. Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité, 1908 Névrose, psychose et perversion, pp 149-155, citation p 153.

(23) Freud. Considérations générales sur l'attaque hystérique, 1909, ibid. pp 161-5, citation p. 161.

(24) Freud. G. W. VIII, p. 237.

(25) "... La névrose (...) aime s'étayer, comme le jeu de l'enfant, sur un fragment de la réalité (...), lui prête une importance particulière et un sens secret que, d'un terme pas toujours approprié, nous appelons symbolique ". Freud. La perte de la réalité dans la névrose, Névrose, psychose et perversion PUF 1973, pp 299-303, citation p. 303.

(26) Freud. Introduction à la psychanalyse, p. 243 sq.

(27) Freud. Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (le petit Hans), 1909, Cinq psychanalyses, PUF 19740 pp 93-198.

(28) Freud, Névrose et psychose, 1924, Névrose, psychose et perversion, pp 283-6 et la perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose, 1924 ibid. pp 299-303.

(29) " L'hystérique, ou l'obsessionnel, a lui aussi (comme le paraphrène) abandonné, dans les limites de sa maladie, sa relation à la réalité. Mais l'analyse montre qu'il n'a nullement supprimé sa relation érotique aux personnes et aux choses. Il la maintient encore dans le fantasme ; (...) Il en va autrement pour le paraphrène. Il semble que ce malade ait réellement retiré sa libido des personnes et des choses du monde extérieur, sans leur substituer d'autres objets dans ses fantasmes. (...) La libido retirée du monde extérieur a été apportée au moi, si bien qu'est apparue une attitude que nous pouvons nommer narcissisme ". Freud, pour introduire le narcissisme, 1914, La vie sexuelle, PUF 1969, pp 79-105, citation pp 82-3.

(30) Freud. Sur les types d'entrée dans la névrose, Névroses, psychose et perversion, PUF 1973, pp 175-82.

(31) Lacan, Ecrits, Seuil 1966 pp 460-1.

(32) Freud. Sur les types d'entrée dans la névrose, ibid. p. 180.

(33) Freud. Introduction à la psychanalyse, p. 324. Freud appelle " privation " l'effet produit par la renonciation à la satisfaction libidinale. " Afin d'unifier notre vocabulaire, nous désignerons le fait qu'une pulsion ne soit pas satisfaite par le terme de frustration (Versagung), le moyen par lequel cette frustration est imposé par celui d'interdiction (Verbot), et l'état que produit l'interdiction par celui de privation (Entbehrung). " Freud. L'avenir d'une illusion, PUF 1971 p. 15.

(34)Freud. Totem et Tabou, 1912, Payot 1947.

(35)Freud. Inhibition, symptôme et angoisse, 1926, PUF 1968 p. 53.

(36)"Il n'est pas surprenant que beaucoup d'analystes (dans des groupes constitués en institution plus qu'individuellement), face à des attaques ou des menaces d'attaques du pouvoir se montrent suradaptés, soumis et profondément réactionnaires. Ils développent ce qu'on a décrit comme étant la " mentalité de l'immigré " : identification excessive aux valeurs, aux normes et aux règles d'une culture étrangère puissante ... ". Parin P., Parin-Matthèy G., Das obligat unglückliche Verhältnis der Psychoanalytiker zur Macht, dans Lohmann, Hans-Martin (Hrsg.), Das Unbehagen in der Psychoanalyse, Frankfurt/Main: Qumran, p.17-23. Repr. 1997f, 1986a (SiW, 90-95).

Psychanalyse et suivi éducatif

Claude Kessler (2009)

S'il y a une pratique qui semble incontournable dans la consultation psychologique des enfants c'est bien le suivi éducatif qui nous fait passer brutalement du domaine de la psychothérapie/psychanalyse à celui du soin psychologique version santé mentale. Un suivi éducatif peut être conçu de bien des manières. De plus en plus souvent il prend la forme d'un reconditionnement de l'enfant visant avant tout à le faire plier devant la volonté de l'adulte. Alors il est conseillé aux parents d'être plus sévères, de faire preuve de plus d'autorité. Et dans la foulée la psychanalyse est accusée d'être responsable d'une éducation trop laxiste menant à une désobéissance endémique. Allez ! une bonne raclée et tout va rentrer dans l'ordre. Oui c'est bien l'ordre que l'on soigne mais pas l'enfant ! Parfois le "thérapeute" intervient directement auprès de l'enfant en manipulant en lui angoisse et culpabilité ("si tu ne travailles pas à l'école tu finiras sous les ponts !", "on va le dire au père fouettard"), ou en le séduisant.

La démarche psychanalytique se situe à l'inverse de ce type de formatage psychologique. Comment concevoir dans le cadre de l'éthique psychanalytique une pratique du suivi éducatif alliant écoute et conseil, quelque chose qui ne soit ni une psychothérapie ni une thérapie par reconditionnement ? La dérive des thérapies actuelles nécessite de réaffirmer l'incompatibilité du conseil éducatif, comme de toute intervention dans la réalité, avec une démarche psychothérapique laquelle suppose que soient respectés les principes de neutralité et d'abstention. Je suis toujours étonné de voir les "nouveaux psychologues" s'imaginer pouvoir tout faire, tout être pour l'autre. Alors ils commencent leur suivi par des tests, continuent par ce qu'ils s'imaginent être une psychothérapie, donnent des conseils, participent aux réunions d'école ou à d'autres où se décide l'avenir de l'enfant... Freud analysant sa fille Anna et Mélanie Klein son fils Eric ne sont pas forcément des exemples à suivre. Un minimum de sérieux supposerait que l'on choisisse ce que l'on se propose d'être pour son patient, qu'il soit enfant ou adulte. Vouloir tout être pour l'autre c'est non seulement nier ou transgresser symboliquement l'interdit de l'inceste, mais aussi créer un double lien qui piège le patient dans une dépendance qui n'en finit pas. La difficulté à se déterminer à être l'Un ou l'Autre est renforcée par les institutions soignantes qui privilégient les fonctionnaires polyvalents.

L'expérience de la psychanalyse ne permet guère d'adhérer à l'idéologie dominante actuelle des institutions qui gravitent autour des enfants et qui est aussi celle de beaucoup de familles et de soignants, et qui est l'idéal d'un enfant performant et docile, de préférence souriant. Pareillement le psychanalyste ne peut qu'être méfiant face à la démarche de la santé mentale qui se préoccupe peu de la subjectivité de l'enfant, et qui mesure essentiellement sa déviance par rapport à une norme et met en place les instruments de sa normalisation.

Le suivi éducatif est un soin psychologique en soi, il a ses avantages et ses inconvénients, et correspond à une réelle demande. Comment concevoir un suivi éducatif du côté de la psychanalyse ? Par exemple en proposant aux parents et aux enfants un espace de parole et d'écoute, mais dans lequel il n'est pas question d'interprétation. Les difficultés éducatives de l'enfant pourront ainsi prendre sens car elles sont de même nature que le symptôme : parole et satisfaction de désirs. Et la réponse, quand il y en aura une, sera de l'ordre du conseil éducatif, ce qui ne peut pas être le cas dans une cure psychothérapique. Dans l'idéal ce suivi éducatif devrait déboucher sur une psychanalyse de l'enfant, mais ailleurs avec quelqu'un d'autre. Encore faut-il que les parents le souhaitent et que l'enfant soit prêt à une telle démarche. Mais souvent, quand le problème qui a motivé la consultation est résolu, les parents sont satisfaits et arrêtent le suivi.

Quand on accueille un enfant et ses parents on ne sait pas d'emblée dans quelle direction va s'engager le suivi. Mais quand une incohérence éducative apparaît comme pouvant être la cause de difficultés, le suivi éducatif s'impose souvent de lui-même. Il vient comme réponse possible à ce que l'enfant et ses parents disent et donnent à voir. On est alors dans la logique d'apporter une solution à un problème,

une réponse à une question, ce qui l'inverse d'une psychanalyse. Le conseiller se met dans la position de celui qui sait, et parfois il est mis dans celle d'un Autre surmoïque. Et c'est d'être dans cette position qui l'empêchera de mener une psychothérapie avec l'enfant, le transfert étant gelé dans un sens bien particulier. Mais comme le montre l'exemple d'Alice, le suivi éducatif psychanalytique est autre chose qu'un formatage psychologique. Il est une ouverture sur la subjectivité de l'enfant et son inconscient.

Alice : entretien du 10 mai

Alice, 4 ans, a décrété qu'elle n'irait plus à l'école et a obtenu gain de cause : elle est déscolarisée depuis 15 jours (elle n'y allait que le matin). Elle a souvent été absente de l'école durant l'année scolaire à cause des nombreuses maladies qu'elle y aurait attrapées. Et c'est ce qui est mis en avant par la mère : l'école comme lieu où l'on attrape des maladies, alors qu'avant sa fille n'aurait jamais été malade.

De son côté Alice me répète que l'école c'est trop long, elle explique que sa mère lui manque trop. Par ailleurs elle exige que sa mère dorme avec elle et celle-ci cède car elle ne supporte ni les pleurs ni les cris de colère de sa fille qui est la petite dernière, choyée et gâtée par ses parents et ses 2 frères adultes. Les parents ont divorcé puis se sont remis ensemble et Alice est née, elle n'était pas prévue au programme.

Le père est absent toute la journée, il se lève tôt et rentre tard. La fillette attend le retour de son père pour lui faire un câlin et n'est couchée que vers 22 heures. Elle se réveille à 6 heures. Le père adore sa fille et elle le lui rend bien. Il la couvre de cadeaux et lui passe tous ses caprices. Selon la mère il la soutient contre elle quand elle veut lui mettre des limites.

Pendant l'entretien la fillette s'adresse à sa mère sur un mode particulièrement autoritaire. Elle incarne merveilleusement l'enfant tyrannique. Elle m'explique d'ailleurs que papa et maman sont là pour lui obéir.

Depuis qu'Alice ne va plus à l'école aucune sanction n'a été mise en place et l'enfant continue à recevoir des cadeaux. Les 2 parents sont bien incapables de dire "non" ou de punir leur fille. La mère dit prendre conscience de ce que leur attitude a d'incohérent, mais elle ne se sent pas capable de traîner sa fille de force à l'école comme on le lui a conseillé. Je lui déconseille cette violence. Il est convenu qu'Alice n'ait plus de cadeaux jusqu'à ce qu'elle retourne à l'école et que le soir elle aille au lit après avoir mangé, pas tant pour la punir que pour lui envoyer un message clair. J'aborde avec elle le sens que ça a d'aller à l'école et l'obligation scolaire comme une loi qui s'impose à tout le monde.

Elle répond qu'elle n'ira plus jamais à l'école et que si sa mère la punit elle va la découper en morceaux.

Alice me dessine un papa nu avec le corps couvert de poils. Elle me dit encore que quand on aime quelqu'un on est méchant avec lui.

L'entretien prend la tournure d'un conseil éducatif car pour l'entourage il y a urgence et qu'il n'est pas possible de continuer à conforter Alice dans son comportement. Mes interventions dans la réalité font d'emblée l'impasse sur la problématique oedipienne et la question du désir de la mère dans l'angoisse de séparation.

Alice : entretien du 17 mai

Alice refuse toujours d'aller à l'école, bien que les parents aient suivi mes conseils : elle est privée de cadeaux et va directement au lit après le repas du soir. Elle répète à sa mère qu'elle ne sera plus sa mère si elle ne lui cède pas.

J'apprends que quand la fillette ne va pas à l'école elle passe la matinée devant la télé. Là encore je trouve que c'est la récompenser pour sa désobéissance et je demande à la mère de lui interdire de

regarder la télé pendant les temps où elle est supposée aller à l'école, et de consacrer ces matinées à des cahiers d'activité de son âge.

La mère me confie encore que dans sa tête elle se disait toujours qu'elle ne mettrait pas sa fille à l'école avant 6 ans "pour en profiter un maximum". Et qu'elle n'était pas de celles qui mettent leurs enfants à l'école pour s'en débarrasser. C'est là que je me demande si par son comportement Alice ne réalise pas le projet de sa mère de ne pas la mettre à l'école maternelle et si la mère n'a pas mis inconsciemment en place les conditions de la réalisation d'un projet auquel elle n'avait renoncé qu'en apparence.

Alice me dit qu'elle veut rester un bébé, elle reproche à sa mère d'en vouloir un autre, mais dit qu'elle ne veut ni frère ni sœur, que ce sera elle le petit bébé. La mère se rappelle de lui avoir dit un jour qu'elle aimerait qu'elle redevienne un petit bébé. L'incohérence de l'attitude de la mère vient de ce qu'elle est partagée entre le désir de garder sa fille pour elle et son désir de l'ouvrir au monde en la scolarisant. D'où son injonction paradoxale.

Alice : entretien du 4 juin

Depuis notre dernier entretien Alice va à l'école sans problème. Elle a demandé à sa mère si elle allait suivre mes conseils, celle-ci lui a répondu que oui, alors elle a décidé d'aller à l'école. Un peu comme si, puisque sa mère m'obéissait, il ne lui restait plus qu'à faire de même.

Elle me dessine un serpent qui mange une souris. Sa maman serait le serpent et papa la souris, elle serait la neige. Puis le serpent mange la neige.

L'enfant répond non à tout ce que je lui dis, comme par automatisme. Je le lui souligne et elle me répond que sa mère dit "non" à son père. Celle-ci m'explique qu'il a toujours tendance à "craquer devant sa fille" et qu'elle le rappelle à l'ordre.

La mère me raconte que sa fille attendait une carte postale de son père qui est parti pour une semaine. Comme elle n'en a pas reçu elle l'a tapée. Mais en même temps la nuit elle l'appelle et lui dit : "ma chérie vient à côté de moi". Et la mère cède une fois encore. Il lui reste difficile de faire de la peine à sa fille même si elle se rend compte de la confusion relationnelle qu'elle entretient. Mais elle prend de plus en plus conscience que le plaisir de sa fille n'est pas forcément son bien, même si nous sommes dans une société de biens de consommation.

Alice : entretien du 16 juin

C'est avec plaisir qu'Alice va à l'école. Elle en vient même à raconter ses journées à sa mère. A la maison elle se montre toujours très tyrannique, quand elle veut quelque chose elle exige d'être obéie immédiatement sinon elle pousse des hurlements stridents et la mère cède car le père, suite à une intervention chirurgicale, ne supporte pas les cris.

La fillette se plaint à moi de ses parents, disant qu'ils crient et lui donnent des fessées. Quand ils la disputent elle les menace de m'en parler. Elle me raconte un rêve dans lequel un policier met des crayons en prison.

Pendant l'entretien elle dit à sa mère d'une voix autoritaire : "Je suis la mère et toi l'enfant, et c'est pas un jeu". Je lui demande ce que le papa va dire de la situation et elle me répond qu'elle va le jeter dehors, qu'elle fera de même avec sa mère si elle l'embête.

Le reste de l'entretien elle sera sur les genoux de sa mère lui faisant un gros câlin. Redevenant une petite fille de son âge.

Ces comptes rendus d'entretiens montrent comment cette enfant est prise dans le discours et le désir de sa mère et comment son comportement évolue en fonction de l'attitude de celle-ci. A partir des dires de la mère on peut comprendre les liens qui unissent tous les protagonistes de cette histoire, la place qu'occupe l'enfant pour ses parents et ce qui fait d'eux, dans le fantasme de leur fille, les domestiques

d'une reine tyrannique. Malgré l'évolution positive rien n'est résolu quant au problème de fond, on est vraiment dans les limites du conseil éducatif et si c'est sans doute une bonne chose que tout ce qui se dit se dise, on n'est pas là dans le cadre d'une psychothérapie. Quant à moi je suis figé dans le transfert de l'enfant comme étant cet autre donnant de "méchants" conseils et auquel on dénonce comme à la police.

Aller plus loin serait pour Alice entreprendre une psychanalyse. Par psychanalyse j'entends la rencontre d'un psychanalyste, c'est-à-dire quelqu'un qui, parce qu'il a fait une analyse lui-même, a une expérience de l'inconscient et du transfert, mais aussi qui puisse offrir à l'enfant un espace de parole dans le respect des principes de neutralité et d'abstinence, bref quelqu'un qui ne passera pas son temps à faire faire des puzzles à l'enfant ou des jeux de société, pratiques dont il ne faut pas nier l'intérêt, mais dont l'utilité est ailleurs.

Mais pourquoi l'efficacité, même limitée, de ce suivi familial ? Il est difficile de répondre avec certitude à cette question. Il y a évidemment une attitude éducative plus cohérente de la part des parents, puis tout ce qui a pu se dire autour de l'enfant, ainsi qu'un réaménagement relationnel avec des parents plus responsables, mais je pense que c'est avant tout parce que la mère puis le père ont accepté de se référer à la parole d'un Autre qui fait loi. La violence aurait pu faire plier Alice en lui amenant souffrances et peurs, renforçant le message : " va à l'école " au détriment de son inverse : "reste à la maison " dont le refoulement aurait été encore accentué.

Ces interventions dans la réalité sont souvent des impasses du fait même de leur succès rapide. Les problèmes de l'enfant étant résolus, les parents ne voient pas l'intérêt de poursuivre le suivi et encore moins d'entreprendre une psychothérapie pour leur enfant, comme l'illustre l'exemple de 2 frères, Charles et Jean, rencontrés à 4 ans d'intervalle.

Charles : entretien du 15 mai

Je rencontre Charles, 2 ans et 3 mois, en urgence à la demande du médecin traitant de la famille qui vient de donner un arrêt de travail à une mère enceinte et épuisée par le comportement de son fils qualifié d'hyperactif.

C'est la mère qui accompagne Charles. Elle me décrit un enfant qui depuis un mois ne trouve plus le sommeil et empêche les autres de dormir, ne mange plus, n'obéit plus, fait d'épouvantables colères... La mère conclut " on dirait qu'il fait le fou".

La mère se dit enceinte depuis 3 mois et a annoncé "la bonne nouvelle" à son fils il y a un mois et demi.

La séparation à 3 mois et demi pour l'entrée à la crèche s'était très mal passée : il ne cessait de pleurer et refusait de manger.

Charles m'est présenté comme étant "le premier garçon de la famille" : la mère n'a que des sœurs et ses cousines n'ont que des filles. Elle s'attendait à avoir une fille. Les 2 parents se disent très heureux de la naissance du garçon.

La mère a annoncé sa grossesse à son fils en lui disant : "Il y aura un bébé dans la famille". Je ne peux m'empêcher de commenter et de dire : " Un bébé mais 2 enfants".

Pendant l'entretien Charles gribouille avec plaisir, se montre calme et souriant. Il finit par grimper sur mes genoux et, prenant 2 figurines de chien, les couche en disant "dodo". Il répète ce jeu plusieurs fois. Je lui dis qu'il n'a pas l'air content de la naissance de son petit frère, qu'il a sans doute peur qu'il lui prenne sa place et qu'il va être obligé de partager ses parents avec lui. Un commentaire on ne peut plus banal mais qui verbalise bien la situation de l'enfant.

Charles : entretien du 25 mai

Charles vient accompagné de ses 2 parents. Tout le monde a l'air détendu. L'enfant a retrouvé son sommeil et les parents sont reposés. Il ferait aussi moins de colères.

Pendant l'entretien Charles cherche plus le contact avec son père qu'avec sa mère. La mère se décrit comme étant l'autorité dans la famille, elle trouve le père trop permissif. Elle n'achète à son fils que des jeux éducatifs : "Je veux savoir ce qu'il sait, dit-elle, voir son évolution." Charles quitte les genoux de son père, va se cacher dans un coin du bureau et appelle sa mère. Il veut jouer à cache-cache avec elle. Il essaie de grimper sur une chaise, sa mère s'y oppose, il le fait quand même.

Il me désigne le ventre de sa mère et répète "bébé".

La mère nous raconte qu'elle ne sait pas comment faire avec les garçons, ce qui explique peut-être que l'enfant trouve sa place sur les genoux d'un homme.

Les parents ayant obtenu satisfaction, ils arrêtent le suivi. Je les rencontrerai de nouveau 4 ans plus tard après la naissance d'un troisième enfant. Cette fois ci c'est Jean, qui était dans le ventre de sa mère lors du suivi de Charles, qui est en difficulté.

Jean : entretien du 30 mai

Je reçois Jean accompagné de sa mère et de son père qui porte le berceau contenant Lulu âgée de 10 jours. Je connais cette famille dans laquelle c'est plutôt le père qui joue le rôle maternant et la mère qui incarne l'autorité, ce dont ils ont bien conscience.

Depuis le retour de la mère de la maternité, Jean ne mange plus, ne joue plus, ne parle plus et ne va plus à l'école. Quand la mère est rentrée le 23, l'enfant présentait une diarrhée avec des vomissements. Le Dr X a porté le diagnostic de gastro-entérite. Comme il continuait à vomir il a été examiné à l'hôpital de Y par le Dr Z qui a conclu à des crises d'acétone causées par le manque d'alimentation et nous l'a adressé.

Jean va rester pendant tout l'entretien collé à sa mère. Il présente tous les signes d'un état dépressif grave. Il refuse tout ce que je lui propose. Ce n'est que quand je demande au père de poser le berceau et de prendre son fils sur ses genoux que celui-ci se remet à vivre.

Le père me dit qu'il a toujours eu une relation très fusionnelle avec son fils : pas trop, précise-t-il, le genre de relation père-fils, mais plutôt père-fille. Il me dit que Jean ne sait pas à quoi sert un père, qu'il pense que le père est sorti du ventre de la mère. Une créature de la mère en quelque sorte.

De son côté la mère essaye de le rassurer en lui disant qu'il est toujours son « bébé ». Pas étonnant alors qu'il ne veuille plus marcher, mais être porté ou déplacé en poussette. Elle me dit qu'au retour de la maternité son fils a eu une nette attitude de rejet à son égard.

Manifestement Jean n'a pas encore fait le deuil de la place qui était la sienne au sein de la famille et il montre avec violence qu'il en veut à ses parents de la venue de cette soeur. Un peu comme s'il disait : elle ou moi. Il réussit à inquiéter et à culpabiliser ses parents. Alors que j'évoque toutes ces questions il fait une crise de colère

Jean : entretien du 5 juin

La transformation de Jean est spectaculaire. Je vois un garçon souriant et relationnel. La mère me dit qu'il mange à nouveau, joue et va à l'école. La famille est rassurée.

Jean refuse de me laisser son dessin. Comme j'insiste, il entame une réaction régressive qui me fait lui laisser emporter son oeuvre.

Il reste un enfant fragile aux réactions excessives.

Ce qui est remarquable dans ces deux observations c'est la répétition du même problème d'un enfant à l'autre, un problème banal de jalousie, mais qui prend des proportions inhabituelles, et des symptômes qui disparaissent dans les 2 cas quand l'enfant retrouve l'amour de son père par une place sur ses genoux. On voit bien que si les interventions dans la réalité sont utiles voire indispensables par leur terrible efficacité, elles ne résolvent rien quant au fond car aucun questionnement n'est engagé tant au niveau familial qu'au niveau individuel, et les fils restent pris dans un Œdipe inversé qui répond à une inversion des rôles parentaux, mais sans doute est-ce le prix à payer pour que la famille ne se disloque pas. Peut-être plus inquiétant est ce père pensé par son fils comme étant un autre enfant de la mère ?

Dans ces exemples les parents suivent les conseils que je leur donne. Mais il n'en va pas toujours ainsi. Il y a des parents qui souhaitent que le comportement de leur fils change mais sans vouloir ni s'impliquer ni modifier quoique ce soit à leur attitude. C'est le cas des parents de Marc, 7 ans, qui est un enfant instable et violent, refusant l'autorité des adultes. Les parents viennent consulter à la demande de l'école, sans conviction. La particularité de Marc quand l'adulte essaie de lui mettre des limites est soit de faire semblant de ne pas entendre, soit de se mettre à discuter pour prouver qu'il a raison et l'adulte tort, et dans ce cas il essaie toujours d'avoir le dernier mot. De son côté le père ne dit jamais à son fils "non c'est interdit" ou "non je te l'interdis", mais : "réfléchis, est-ce que c'est bien ce que tu fais? est-ce que tu penses avoir raison de faire ce que tu fais ?" Et bien sûr l'enfant argumente que oui, qu'il a raison de faire ce qu'il fait. Donc un père qui ne renvoie pas son fils à la loi ou à son autorité, mais à la raison, en l'occurrence la raison d'un enfant de 7 ans. Ce père m'explique qu'il a eu un père très autoritaire et qu'il a décidé de ne pas élever ses enfants comme lui-même l'a été, donc le choix d'être plus pédagogue que père. Cette position, même si je n'y adhère pas, je ne peux que la respecter.

Le suivi de Marc ne s'est pas arrêté là, il y a eu quelques entretiens en présence des parents où ceux-ci ont été plus spectateurs que partie prenante, l'enfant se mettant en scène et se donnant à voir dans une sollicitation permanente de l'attention de l'Autre. Ce garçon a beaucoup souffert à l'âge de 2 ans de la naissance d'une sœur gravement malade et qui de ce fait a monopolisé l'attention des parents. Il a été plusieurs fois séparé de sa mère à l'occasion d'hospitalisations de celle-ci avec le bébé. A 4 ans la mère a eu une grave maladie articulaire qui ne lui permettait plus de tenir ses enfants dans ses bras, d'ailleurs dans les dessins c'est toujours le père qui porte les enfants. L'angoisse d'abandon est omniprésente dans les jeux et les dessins, ainsi que la rancune à l'égard de la petite sœur. A mesure que Marc trouve un endroit où s'exprimer, son comportement s'améliore, s'assouplit. Mais son rapport à l'autorité et à la loi reste problématique. Au milieu d'un entretien il s'adresse à son père et lui crie "au pied", comme à un chien. Sa solution pour contourner l'interdit de l'inceste est que le père ait plusieurs femmes et lui en laisse une.

C'est parce que l'efficacité du conseil éducatif est comparable à celle de médicaments comme le rispéridal ou la ritaline : apporter, quand ça marche, une solution concrète à un problème et masquer les vraies questions, qu'il devrait nécessairement ouvrir sur une psychothérapie. Dans les illustrations que j'ai présentées on voit bien que l'enfant est doublement engagé dans sa problématique : d'abord en tant qu'il est pris dans une relation réelle, imaginaire et symbolique avec ses parents, puis en tant que sujet de ses symptômes.

Le conseil éducatif ne s'adresse pas à l'enfant, mais aux parents. C'est donc une pratique tout à fait différente d'un travail éducatif avec l'enfant tel que le font les thérapeutes-rééducateurs. Rééduquer l'enfant désigné comme déviant ou déficient tient une place importante dans les soins psychologiques destinés aux enfants, le thérapeute s'y substitue aux parents pour faire mieux qu'eux ou compléter leur action. A l'inverse, dans le cadre du conseil, il est impératif de ne pas se substituer aux parents, de ne pas avoir une attitude éducative à l'égard de l'enfant, il est indispensable de se maintenir dans une position d'asymétrie et de donner la parole à l'enfant, d'être à l'écoute de ce qu'il dit parce qu'il n'y a pas de problème purement éducatif, qui trouverait sa cause uniquement dans une attitude éducative parentale inappropriée.

Mais que faire quand l'enfant souffre d'un problème éducatif et que les parents refusent de changer quoi que ce soit à leur attitude ? Souvent ils considèrent que le problème est celui de leur enfant et ils

refusent de se sentir concernés. Suivre un conseil éducatif c'est accepter de se reconnaître comme pouvant être défaillant en tant que parent, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Madame Germaine a 2 enfants en Institut Médico Educatif, son fils aîné a été placé en foyer par le Juge après qu'il ait porté plainte contre ses parents pour maltraitance, pourtant elle n'accepte absolument pas l'idée que les problèmes de comportement de sa fille Gilberte, sept ans, puissent avoir un quelconque lien avec une attitude parentale inappropriée. Elle répète sur sa fille l'attitude qu'elle a eue à l'égard de ses trois garçons : s'assurer une maîtrise totale sur eux en les rendant débiles, et les entretenir dans une position de toute-puissance à l'égard de tout autre qu'elle-même : il n'y a qu'elle qui a le droit d'exiger quelque chose d'eux ou de leur mettre des limites. Alors que je propose à Gilberte de me faire un dessin, celle-ci commence un exercice d'écriture. Je lui explique que nous ne sommes pas à l'école, et que je comprends son souhait de me montrer qu'elle sait écrire, mais que je préférerais qu'elle me dessine quelque chose parce que souvent les enfants de son âge s'expriment plus facilement à travers un dessin. La mère m'interrompt brutalement en disant que sa fille a bien le droit d'écrire si elle le veut, et elle l'encourage à continuer à écrire. Mettre une limite à sa fille est vécu par cette mère comme une atteinte à sa propre toute-puissance, elle protège sa fille de tout ce qui pourrait remettre en cause leur fantasme de complétude narcissique. En même temps elle s'assure une domination sans partage sur elle. C'est d'ailleurs ce qui va se révéler être le motif réel de sa consultation : obtenir un document pour faire officialiser par le Juge des Affaires familiales l'exclusion du père dans un conflit autour du droit de garde.

La conception psychanalytique du conseil éducatif empêche d'en faire une simple normalisation de l'attitude des parents, pour leur restituer, ainsi qu'à l'enfant, une place de sujets désirants pris dans une histoire, des fantasmes et des désirs. Ce qui évite une conception mécaniste et comportementaliste qui ferait des difficultés de l'enfant un simple trouble réactionnel. Tout enfant est façonné par la psychopathologie de ses parents, par la place qu'il occupe ou n'occupe pas dans leurs désirs et fantasmes. La relation à l'Autre est toujours déjà intériorisée ou alors elle ne l'est jamais, encore qu'une telle intériorisation peut être l'effet d'une psychanalyse. Du côté des parents les "aberrations" éducatives ne sont pas de simples erreurs, elles prennent sens par la place qu'elles tiennent dans leur économie psychique. Je pense à la mère qui en l'absence du père accepte la présence de son fils de onze ans dans son lit et qui manifestement a besoin de cette présence, à cette autre mère qui sourit quand son fils de sept ans me donne un méchant coup de pied à la sortie du bureau, ou encore cette mère qui ne cesse de répéter à son fils qu'il n'a pas de père, uniquement un géniteur etc. L'erreur éducative est alors la marque d'un enfant pris dans l'économie libidinale de sa mère, et c'est la jouissance maternelle qui fléchit, perturbe la relation plutôt que l'ignorance. Le suivi familial pourrait être le lieu où les parents vont prendre conscience des nouages pathologiques qui se sont mis en place entre eux et leur enfant. C'est précisément contre ce questionnement de la jouissance partagée que semblent se construire les techniques actuelles de soins psychologiques aux enfants. Il est plus facile pour la société contemporaine et ses soignants de se référer à un savoir éducatif défaillant qu'à une implication désirante s'exprimant sous le masque d'une incohérence éducative.

Alors que penser de ces spécialistes de l'éducation qui prescrivent une bonne raclée à l'enfant ? Effectivement il est toujours possible éventuellement de soumettre un enfant en le cassant. C'est d'ailleurs ce qui se fait couramment, avec une étrange légèreté. Je pense à l'indignation de tous ces braves gens parce qu'un instituteur a été condamné par la justice à une amende pour avoir menacé de couper le zizi qu'un élève avait l'habitude d'exhiber. Cet enseignant a même eu droit à un comité de soutien. On est loin d'un instituteur comme Zulliger et de sa pédagogie psychanalytique. Réprimer un comportement chez l'enfant en le soumettant par la violence ou en manipulant ses peurs, ou encore en le séduisant, évite à l'adulte de se poser des questions sur lui-même et sur ce qui le motive. L'idée trop souvent répandue, même chez les thérapeutes pour enfants, est que l'enfant doit obéir quelles que soient ses raisons de désobéir. Peut-être, encore que je suis loin d'en être convaincu, mais ça ne devrait pas empêcher de s'interroger sur le sens de la désobéissance et d'essayer de résoudre le conflit sans avoir recours à la violence. La punition ne devrait pas être utilisée pour faire mal à l'enfant, mais simplement être un support concret envoyant un message clair à l'enfant comme peut l'être la récompense. Montrer à un enfant qu'on n'est pas content de lui est déjà une punition en soi, et souvent une punition simple comme le priver de télévision, de jeu vidéo ou l'envoyer au lit après le repas est

largement suffisant, il n'est pas nécessaire de recourir à la fessée. Mais là aussi les parents envoient souvent des messages contradictoires à l'enfant : l'enfant mis au lit aura le droit de regarder la télévision ou de jouer avec son jeu vidéo préféré.

L'enfant est étroitement dépendant de l'économie psychique de ses parents et c'est eux qui vont lui permettre d'évoluer ou le lui interdire. Ils peuvent, comme la mère d'Antoine, mettre en échec leur propre demande de soin ou d'aide, car rien ne doit changer dans la place qu'occupe l'enfant dans l'équilibre pathologique de la famille.

Antoine : entretien du 4 juin

Antoine, cinq ans, vient accompagné par son père pour un rituel de lavage qui lui a abîmé les mains malgré toutes les crèmes que les parents lui ont mises. L'enfant m'explique qu'il a peur des microbes et qu'il craint d'attraper des maladies. Les symptômes se seraient aggravés ces deux dernières semaines.

Le père me raconte que mettre son fils à la crèche à quatre mois et demi a été dramatique pour la mère. En plus l'enfant a attrapé beaucoup de maladies infectieuses à cette époque et la crèche est présentée dans l'histoire familiale comme le lieu où l'on tombe malade. Les maladies de son fils ont rappelé à la mère sa propre enfance où elle a souvent été malade à cause d'incessantes allergies. De fait la mère fait la chasse à la poussière et aux acariens, elle est décrite comme "une obsédée du ménage". Antoine a été élevé dans cette ambiance de la peur des maladies que l'on attrape et les préoccupations hygiénistes. Il est d'ailleurs bien documenté sur le sujet.

Le père me dit encore que son fils qui était un enfant docile se montre plus difficile et qu'il a besoin de faire preuve de plus d'autorité, en particulier il se montre violent avec les autres enfants et sa sœur; à l'école l'institutrice parle de problèmes de comportement. La relation avec son propre père ayant été difficile il a peur de casser les liens entre lui et son fils, et de perdre sa confiance. Alors quand il est obligé de le punir et quand l'enfant boude, c'est lui qui va vers lui pour renouer le dialogue.

Antoine me parle de cauchemars dans lesquels il se fait dévorer. Il me dessine des monstres et un bonhomme en train d'être électrocuté par la foudre (son père travaille à EDF). Il me dit que l'homme est son père et lui se voit plutôt être un monstre qui fait peur. Il n'est pas facile pour lui d'affronter ce fantasme de mort pour un père en demande d'amour.

Antoine : entretien du 17 juin

Antoine se laverait moins souvent les mains depuis notre dernier entretien. Le père me raconte que son fils fait souvent mal aux autres en jouant, mais sans avoir conscience de faire mal. L'enfant me dit qu'il veut être un pirate, qu'il aime embêter les autres enfants. Dans son jeu il est l'animal qui dévore les autres animaux. Son père me raconte que son fils aimait écraser les insectes, mais qu'il lui a appris à les respecter.

Manifestement Antoine n'ose pas trop parler de lui de peur de ternir l'image qu'a de lui son père. Le père pense que son fils oublie qu'il joue à être le méchant pirate et que c'est à ce moment là qu'il agresse réellement les autres, comme s'il confondait imagination et réalité. Mais en fait l'enfant sait très bien ce qu'il fait, il s'agit là de l'excuse qu'il fournit à ses parents, encore que le fait de se déguiser doit l'autoriser à exprimer plus facilement ses pulsions sadiques .

Antoine : entretien du 29 juin

Antoine est amené par sa mère. L'ambiance est lourde. Dès que l'enfant essaye de s'exprimer, sa mère intervient pour minimiser ses propos afin de préserver son image d'enfant idéal. A propos de l'agression d'un autre enfant que sa mère met sur le compte d'une maladresse, il me dit : "J'ai une petite idée pour faire mal aux autres".

Mais sa mère l'interrompt, me disant que pour elle ces entretiens n'ont plus de raison d'être puisque le rituel de lavage des mains a disparu.

L'enfant me parle encore d'un cauchemar dans lequel des têtes de mort se promènent dans sa chambre, il me dit qu'il s'est levé plusieurs fois la nuit pour aller rejoindre ses parents tellement il avait peur. La mère intervient pour dire que ce n'est arrivé qu'une fois, que ce n'est pas grave, que tout va bien. L'enfant finit par faire sienne la résistance de sa mère et se cache sous la table.

J'ai rarement vu un parent faire tant d'efforts pour empêcher son enfant de parler ou pour enlever tout sens à ce qu'il pouvait dire. J'ai bien essayé de proposer à Antoine de rester seul avec moi, mais il a rejeté mon offre. J'ai parlé à la mère de l'angoisse et de la culpabilité de son fils, mais elle n'a rien voulu entendre. Quant à l'agressivité de l'enfant elle est complètement déniée, il s'agit d'ailleurs plus de jouissance sadique que d'agressivité, l'enfant a essayé d'en parler mais sa mère l'a fait taire.

Cette mère a eu ce qu'elle voulait : que le symptôme apparent le plus gênant de la névrose de son fils disparaisse. Mais sur le fond elle n'est pas mécontente que son enfant lui ressemble; dans cette relation en miroir elle dénie en lui ce qu'elle refoule en elle. Mais il ne faut pas être naïf, d'autres symptômes vont se constituer. Il a été profitable à l'enfant de mettre en scène la mort du père et de parler de son plaisir à faire mal aux autres car c'est sans doute là une des causes de la culpabilité qui s'exprime à travers son rituel. J'ai essayé d'évoquer avec la mère la tension qui s'était installée entre moi qui donnait la parole à son fils et elle qui voulait le faire taire. Sa réponse a été : "On est venus pour un problème précis, c'est réglé, c'est bon". Evidemment l'élément le plus pathogène dans cette famille est la mère : en présence de son père Antoine faisait des dessins colorés couvrant toute la feuille de papier, en présence de sa mère il fait un minuscule dessin au stylo noir : lui et sa soeur entrain de regarder la télévision.

Parfois la consultation n'évolue pas en suivi éducatif mais en psychanalyse de l'enfant. Ça a été le cas avec Sylvie six ans que les parents ont amenée en consultation pour une instabilité psychomotrice avec un échec scolaire et un rejet manifeste de l'autorité des adultes. Il n'était pas question pour ses parents qui sont des professionnels de l'éducation des enfants que leur fille prenne de la ritaline.

Sylvie : entretien du 25 mars

Les parents pensent que leur divorce, il y a un an, a beaucoup perturbé leur fille. Pourtant ils ont tout fait pour que la séparation se passe sans trop de dommages pour leurs trois enfants : leur fils Hubert, huit ans, Sylvie et sa sœur jumelle Anaïs. Cette dernière occupe un peu la place de l'enfant idéal alors que Sylvie serait le vilain petit canard.

Pendant l'entretien la fillette se montre très instable, mais elle se calme quand elle réussit à tenir les mains de ses deux parents. L'accent est mis par ces derniers sur les refus d'obéissance de leur fille et le non respect des règles en usage avec une forte composante de provocation et d'insolence.

Sylvie me dit qu'elle se trouve bête et qu'on ferait mieux de la mettre à la poubelle, qu'elle aimerait avoir deux ans pour être encore en maternelle. Elle me parle d'un rêve dans lequel elle a vu son frère mort. Elle lui reproche de la rejeter et de s'être ligué avec sa sœur contre elle (un peu comme si elle avait déplacé son Œdipe sur eux).

A un moment donné de l'entretien elle veut récupérer l'alliance au doigt de son père en disant qu'elle voulait l'épouser. Le père soupire : "il faut venir ici pour entendre ça".

La fillette me dessine sa mère entrain de faire caca. Elle reste enfermée dans les toilettes, elle est punie parce qu'elle a tué le papa. C'est la mère qui a demandé le divorce et la séparation a été douloureuse pour le père.

Manifestement cette enfant a des comptes à régler.

Sylvie : entretien du 6 avril

Sylvie vient amenée par sa mère qui ne dit pas grand-chose. Elle dessine sa maîtresse avec un bras arraché et m'explique que quand on est pas content de sa maîtresse on lui arrache le bras. Ce dont il est

question ici c'est de castrer la mère phallique incarnée dans l'image de la "maîtresse". On comprend mieux que cette enfant ait des problèmes à l'école.

Avec la pâte à modeler elle me fait sa mère jeune faisant le grand écart. Celle-ci me dit qu' étant enfant elle avait un grave problème de hanches et qu'elle n'aurait jamais pu faire le grand écart (quel écart a fait la mère ?). Sylvie met un "zizi géant" à son bonhomme et dit que c'est sa mère. Puis elle le désigne comme étant son père, mais au passage le bonhomme a perdu ses bras.

Avec les jouets elle invente l'histoire d'un fantôme qui attaque la princesse, un chevalier vient la défendre et le fantôme est tué par la fée.

Sylvie : entretien du 20 avril

Sylvie veut me parler en dehors de la présence de sa mère. Elle me parle de Lisa, une de ses copines, et me dit qu'elle est sa sœur, qu'elle aimerait lui ressembler car elle est belle et qu' elle est moche.

Avec la pâte à modeler elle fait un bonhomme auquel elle ajoute un zizi, elle me dit que c'est sa sœur Anaïs qui s'est transformée en garçon. Puis elle me fait un bonhomme qui perd son zizi et qui a un trou à la place, c'est elle, Sylvie. Sa désobéissance prend le sens d'une révolte : elle en veut à la terre entière de ne pas avoir de pénis.

Sylvie : entretien du 28 avril

La mère a rencontré l'institutrice qui dit Sylvie "plus posée", mais elle trouve que l'enfant écrit mal. Elle a conseillé une rééducation graphique et orthophonique.

La fillette me dessine un sapin, sa sœur tombe de l'arbre et se casse les os. Son frère est tué par la chute d'une météorite. Elle dit se sentir rejetée par son frère et sa sœur. Pendant l'entretien elle fait toutes sortes de bêtises pour attirer notre attention. Ce qu'elle reconnaît volontiers.

Sylvie : entretien du 6 mai

Je trouve Sylvie seule dans la salle d'attente. Ses parents sont partis ensemble faire des courses. Elle me dit qu'elle ne comprend que ses parents fassent les courses ensemble alors qu'ils sont séparés. Et elle commente : "Quand maman a besoin d'un chauffeur elle appelle papa". Effectivement il fait un peu serviteur de madame.

Elle me dessine deux filles qui jouent, elles n'ont pas de bras, son frère les a coupés.

Elle se dit triste de la séparation de ses parents car elle ne pourra plus avoir de petite sœur, elle sera toujours la dernière et c'est pas bien, précise-t-elle.

Sylvie : entretien du 20 mai

Sylvie se plaint des absences trop fréquentes de son père qui la laisse pour aller s'occuper d'autres enfants. Elle me dessine ses parents, son frère, sa sœur et elle qui sont au ciel. Elle descend sur terre pour cueillir des fleurs pour sa mère. C'est sa maîtresse qui les a tués.

Dans un deuxième dessin elle représente un frère entouré de ses 2 sœurs. Le frère n'en aime qu'une. Le garçon et une des filles n'ont pas de mains. Elle m'explique qu'on leur a coupé les mains parce qu'ils voulaient se marier. Voilà une bonne raison pour avoir des problèmes de graphisme.

Dans les entretiens suivants les mêmes thèmes reviennent : la question de l'identité sexuelle, le fantasme de castration, le désir de "faire pipi debout comme les garçons", etc. Puis il y a eu cette définition du métier du père : "il s'occupe des enfants dont les parents ne veulent plus." Et elle qui se sent toujours rejetée, faut-il qu'elle soit abandonnée pour que son père s'occupe d'elle ?

Sylvie me dessine sa maîtresse qui la regarde avec un grand sourire et qui est contente d'elle. Ce regard de la mère qu'elle cherche tant ! Une mère qui me dit que sa fille veut venir seule dans mon bureau alors que celle-ci lui demande de l'accompagner, une mère qui refuse que sa fille s'assiede sur ses genoux en lui disant qu'elle a une chaise pour s'asseoir. Et cette enfant qui dessine sa soeur les seins et le sexe coupés...

Je ne doute pas que cette fillette de six ans finisse par évoluer positivement résolvant son problème d'échec scolaire et ses relations difficiles avec l'autorité, en tout cas elle est bien partie pour ça. Elle a aussi la chance d'avoir des parents qui ne se contentent pas d'un abrasage de la psyché de leur enfant, ce qui leur permettrait de continuer sans se poser trop de questions. C'est ce que demande la majorité des parents, que les symptômes gênants de leurs enfants soient enfouis pour qu'ils puissent continuer leur mode de fonctionnement pathologique en toute inconscience.

Cette illustration d'un début de psychanalyse est là comme contre-modèle du suivi éducatif et des rééducations. Ce que propose l'école c'est un complément sous forme d'orthophonie et de psychomotricité, s'ajoutant au soutien scolaire et à l'aide apportée par le Rased. L'idéologie est celle du manque à combler et peu importe si l'enfant n'a pas faim. Ainsi souvent les enfants qui n'aiment pas l'école se retrouvent avec davantage de temps scolaire, de quoi les dégoûter encore un peu plus. Une démarche psychothérapique qui s'adresse directement à l'enfant et non à ses parents se comprend du fait qu'il n'y a pas une attitude parentale dont la correction pourrait servir d'élément moteur pour introduire un changement, mais plutôt une psychopathologie familiale (mère phallique, père castré) à laquelle répond la psychopathologie de l'enfant.

Les difficultés scolaires de Sylvie viennent de ce qu'elle ait besoin de la présence de l'adulte pour travailler : elle s'investit dans les apprentissages dans le cadre d'une prise en charge individuelle, mais non en groupe. C'est ce qu'on appelle ne pas être autonome dans le travail. Elle travaille dans le transfert, par amour, ce qu'elle dit c'est "si tu veux que je travaille aime-moi, occupe-toi de moi". Et si elle est une enfant "instable" ce n'est pas à cause d'un dysfonctionnement cérébral minime, mais d'une angoisse qu'elle "soigne" par une agitation auto-érotique.

Les questions qu'elle pose tournent autour de la symbolisation du manque, le sien et celui de l'Autre, dans une tentative pour lui donner sens. L'échec scolaire entre en résonance avec celui à être l'enfant idéal, place occupée par la sœur jumelle, et avec l'échec à avoir un pénis. Une issue régressive est entrevue sous la forme du bébé asexué. A l'école, qui lui dit qu'elle est défaillante en lecture, écriture, calcul et maîtrise corporelle, la fillette de six ans répond : "j'ai pas de zizi". C'est quand le phallus devient symbolique, quand il devient amovible et se met à circuler, que cette enfant peut s'autoriser à montrer qu'elle sait. Elle ne se pense plus exclue du savoir comme elle est exclue de la possession du phallus. Va-t-elle pouvoir s'aimer même sans pénis ? Elle dessine un garçon qu'elle transforme en fille et qu'elle nomme un garçon-fille, puis une fille en disant : " je me commande et maman se commande". Lors de l'entretien familial précédant les vacances scolaires Sylvie prend un livre et nous montre qu'elle sait lire. Là elle nous bluffe, ses parents et moi.

La forclusion du signifiant dans la schizophrénie

(1983, article réécrit)

Claude Kessler

Le langage est un ensemble de différences articulées à d'autres différences, différences de sons et différences de sens. Toute différence est langage, et en dehors du langage pas de différences. Lacan définit structurellement le signifiant par son articulation différentielle aux autres signifiants : "...le signifiant est un signe qui renvoie à un autre signe, qui est comme tel structuré pour signifier l'absence d'un autre signe, en d'autres termes pour s'opposer à lui dans un couple (1)". Saussure nous dit la même chose pour le signe linguistique : " Dans une langue un signe ne se définit comme tel qu'au sein d'un ensemble d'autres signes. Il tire sa valeur, son rendement, des oppositions qu'il contracte avec eux (2). " La langue, nous dit encore Merleau-Ponty, est faite de différences sans termes, ou plus exactement les termes en elle ne sont engendrés que par les différences qui apparaissent entre eux (3). "

La schizophrénie c'est d'abord un monde de grande souffrance engendrée par l'abolition de la différence à une plus ou moins grande échelle. Les signifiants qui nous parlent du sujet dans sa relation à l'Autre et à l'objet perdent alors leur valeur de signifiants, ils cessent d'être le support d'une différence articulée à d'autres différences. C'est ce qui permet à Freud de dire que dans la psychose "un trou est un trou"(4). Les signifiants, forclos parce que la différence n'est pas symbolisée, tombent dans le champ de la signification, ils deviennent des énoncés qui, non pas nomment le sujet en une position symboliquement définie, mais le signifient. Et le schizophrène va s'identifier imaginativement au référent de l'énoncé qui le dit, il en devient l'objet dans son délire. C'est le cas pour Jules Croissant qui s'imagine être simultanément et dans la réalité, c'est-à-dire qu'il pense l'être réellement, tous les objets que sont patronyme devenu nom commun peut signifier, avec en prime tous les jeux de mots possibles comme "croissant"/"sans croix"/"je crois en", etc.

Le schizophrène se voit réduit à être les images constitutives de son moi sans qu'un signifiant le maintienne, comme sujet, dans une position d'extériorité. La division du sujet en sujet de l'énonciation et sujet de l'énoncé est inopérante, le sujet de l'énonciation coïncide avec ses énoncés. Il en résulte un éclatement du sujet en autant de fragments que de facettes à son moi : madame Black nous dit être une (une une qui est multiple) " noire-blanche-rouge-bleue " parce que ses cheveux sont noirs, sa peau blanche, ses ongles rouges et ses yeux bleus. Aucun signifiant ne vient assurer au sujet une permanence et une extériorité aux images qui l'habillent. Au lieu d'être un individu qui a des cheveux noirs et une peau blanche, madame Black est noire tout en étant blanche, non pas en partie, mais dans sa totalité. Son identité est d'être noire/blanche, les deux à la fois. D'où l'écartèlement du moi en des identités opposées qu'aucun sujet ne peut intégrer puisqu'il est indifférencié du moi. On est dans une situation différente de celle de la personnalité multiple hystérique où le sujet subsiste comme unité extérieur à un moi clivé.

Si du langage le schizophrène connaît les signes et les différences qu'ils étayent et découpent dans la réalité, certains de ces signes ne sont plus articulés différentiellement, ils ont perdu leurs statut de signifiant pour être ce qu'on pourrait appeler des " formes signifiantes ". Alors par exemple les différents organes, les différentes parties du corps tombent dans un rapport d'identité qui n'est pas de liaison symbolique, mais de substitution dans le registre de la mêmeté. Et ce qui est vrai pour le corps peut l'être pour toute structure symbolique : la parenté, les chiffres, les lettres, etc. On passe de Un-

différence, du trait différentiel, à l'In-différence : bouche, nez, oreilles, pénis, vagin, anus, etc. sont substituables, non comme symboles l'un de l'autre, mais comme in-différenciés.

Dans la schizophrénie, le signifiant forclos tombe dans le registre de la signification comme signe désarticulé, in-différencié, comme signe qui a perdu ses traits distinctifs, c'est-à-dire qu'à une différence au niveau phonique ne correspond pas une différence au niveau sémantique. Les formes signifiantes ainsi obtenues sont parfaitement substituables, mais non commutables : " Deux membres d'un paradigme appartenant au plan de l'expression, écrit Hjelmslev, (...) sont dits COMMUTABLES (ou INVARIANTS) si le remplacement est analogue dans le plan du contenu (...); et inversement, deux membres d'un paradigme du contenu sont commutables si le remplacement est analogue dans l'expression. Deux membres d'un paradigme qui ne sont pas commutables peuvent être appelés SUBSTITUABLES (ou VARIANTES) (5) ". Si pour l'Homme aux loups(6), la castration ne fait pas sens, si elle n'advient pas comme signifiant, elle n'en est pas pour autant totalement inexistante. " Il peut se faire, nous dit Lacan dans son commentaire de la Verwerfung chez l'Homme aux loups, qu'un sujet refuse l'accession, à son monde symbolique, de quelque chose que pourtant il a expérimenté, et qui n'est rien d'autre en cette occasion que la menace de la castration (7)". On peut dire que pour l'Homme aux loups la castration subsiste comme forme signifiante in-différenciée, ce qui lui permet, imaginariée comme doigt coupé, de faire retour dans le réel de l'hallucination.

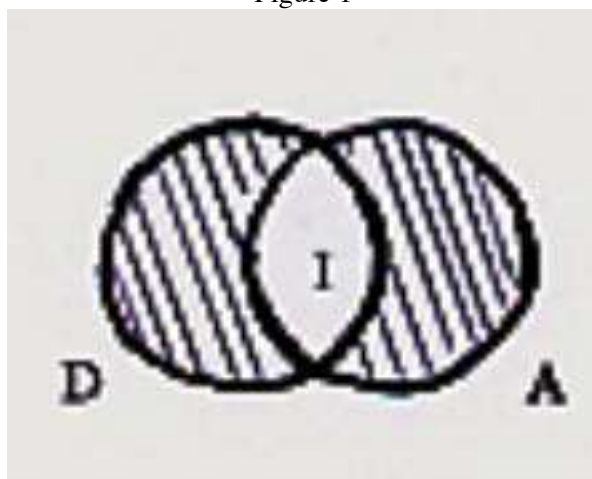
Dans la schizophrénie le signifiant perd sa fonction de représenter un sujet pour un autre signifiant (selon la définition bien connue de Lacan qui veut qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant), il devient signe (toujours dans le vocabulaire lacanien un signe représente quelque chose pour quelqu'un). Dans le champ des formes signifiantes, l'imaginaire, c'est-à-dire les significations et les images perceptives auxquelles s'identifie le sujet et qui constituent son moi, n'est plus articulé différenciellement. On se retrouve dans l'état que décrit Saussure quand il nous dit : « Psychologiquement, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte (8). De ne plus être étayées et articulées par le système des signifiants, les significations et les images perceptives sombrent dans l'in-différence et tombent sous la domination de signifiants flottants valant pour le tout du sens. Voilà un patient qui porte un nom de "chat", à la cantine de l'hôpital où est interné, montrant à la vendeuse des bouchées de praliné, lui dit : « Donnez moi deux souris ». Pour lui, nommé « chat », et qui s'identifie à l'image conventionnelle de l'animal que représente son patronyme tombé dans le registre des signes, tous les objets à dévorer sont pareillement des souris. Mais l'image de la souris c'est aussi l'image que le "chat" schizophrène voit de lui-même dans son miroir.

La masse des formes signifiantes tombant ainsi sous la domination des signifiants flottants englobant le tout du sens in-différencié, il en résulte, pour le schizophrène, une réduction du nombre de ses signifiants et un autre découpage du monde, une réalité restreinte. Il en va de la langue du schizophrène par rapport à la langue de référence comme, par exemple, pour le Bassa, langue du Libéria, par rapport à la langue française. Là où le français distingue l'indigo, le bleu, le vert, le jaune, l'orange et le rouge, le Libérien ne voit et ne conçoit que le hui et le ziza, car il ne dispose que de ces deux signifiants dans son expérience du spectre lumineux (9). En dernière analyse, les formes signifiantes renvoient toutes à une même signification, celle de la différence en soi imaginariée sur le modèle de l'objet perdu, coupé, laissant dans l'image du corps un trou béant et vorace. Dans les limites du procès forclusif, une différence est une différence, et toutes les différences étant identiques entre-elles en tant qu'elles sont des différences, le sujet plonge dans l'in-différence. Que toutes les différences soient identiques entre-elles est encore le meilleur moyen d'échapper aux limites, à la castration, qu'implique pour le sujet l'articulation différentielle, le signifiant. De l'in-différence procède la mêmété, le schizophrène n'est pas divisé entre l'Un et l'Autre, mais clivé entre l'Etre (au sens parménidien) et le Non-Etre, le Non-Etre n'ayant jamais été intégré dans l'Etre pour constituer l'Autre. Cela nous donne, d'un point de vue clinique, ce que Mélanie Klein a décrit sous le nom de « position schizo-paranoïde ».

Un des effets réparables de la forclusion du signifiant est la perte de la dimension métaphorique. La métaphore résulte de l'affirmation simultanée d'une identité et d'une différence entre deux signes.

Parler " d'astre mort " pour un astre qui a perdu son énergie est une métaphore puisque cet astre n'est pas réellement mort si l'on entend par là l'extinction de la vie, il n'y a là que pensée analogique. Ainsi on peut dire d'un astre qu'il est mort alors qu'il ne l'est pas vraiment, et sans que cela soit faux. De même que la mort n'est pas tout à fait une extinction, etc. Les expressions : " pas réellement ", " pas vraiment ", " pas tout à fait ", traduisent la structure de la métaphore en ce qu'elle est coexistence de l'affirmation d'une identité et de sa négation. Pour qu'il y ait métaphore, il ne suffit pas qu'une identité soit posée entre les deux termes d'une relation, il faut encore, et dans le même temps, l'affirmation d'une différence entre ces deux termes. « La métaphore, nous dit J. Dubois, extrapole, elle se base sur une identité réelle manifestée par l'intersection de deux termes pour affirmer l'identité des termes entiers. Elle étend à la réunion des deux termes une propriété qui n'appartient qu'à leur intersection (10). Dubois représente la démarche métaphorique par l'intersection de deux ensembles (figure 1) où (D) est le terme de départ, (A) le terme d'arrivée, et (I) leur intersection, c'est-à-dire leurs sèmes communs :

Figure 1



Si la partie commune (I) est nécessaire pour fonder l'identité, la partie non commune (la part hachurée de la figure 1) est indispensable pour créer l'effet métaphorique. La démarche métaphorique consiste alors à passer de (D) en (A) en passant par (I), terme intermédiaire toujours absent du discours.

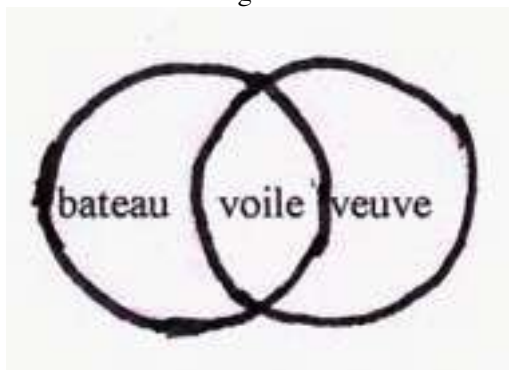
Dans la schizophrénie, l'écart différentiel constitutif de la métaphore est aboli. L'écrasement de la métaphore qui en résulte procède par la neutralisation de la différence symétrique (la part hachurée de la figure 1) et la réduction du champ sémantique des deux termes de la liaison symbolique à leurs sèmes communs (l'intersection I). La bouche, par exemple, n'est plus alors la métaphore du vagin, mais elle est le vagin, sans différence, l'une et l'autre étant la même ombre d'un même objet qui a perdu ses traits distinctifs. Partant, le corps érogène du schizophrène n'est plus structuré comme un langage dont les zones érogènes seraient les signifiants, celles-ci n'entretiennent plus entre elles des liaisons symboliques, mais des identités imaginaires où objet et substitut sont pris pour l'image l'un de l'autre dans une specularité où aucune différence ne vient porter limite. Si dans l'identité imaginaire il n'y a aucun écart, aucune distance, entre les termes de l'identité, c'est que chaque terme y est réduit à ce qu'il y a en lui d'identique aux autres termes de l'identité : les orifices du corps sont réduits à n'être que des trous à boucher et les saillies des objets à couper, mais même la différence entre le plus et le moins, l'avoir et le manque finit par se révéler inopérante.

S'il y a bien une différence inopérante dans la schizophrénie, et qui est à l'œuvre dans la perte de la dimension métaphorique, c'est celle entre le tout et la partie. De l'échec de l'identification à une image unifiée du corps, résulte, pour le schizophrène, un corps imaginaire et un moi dissociés, les différentes parties du corps n'étant jamais structurées symboliquement en un tout. De même il n'y a alors pas d'Autre en tant que sujet, l'autre reste objet partiel –sein, fèces, phallus, etc. – travaillant à la seule satisfaction pulsionnelle. Le modèle de l'univers schizophrénique est un sujet réduit en son moi et son corps imaginaire à une bouche face à un autre, image de la mère, réduit à un sein. Mais l'identité entre

la partie et le tout ne procède pas d'une liaison symbolique (synecdoque), mais d'une identité imaginaire dans laquelle la partie et le tout sont une seule et même chose comme l'image l'une de l'autre, le champ sémantique du tout est réduit au champ sémantique de la partie.

Toute métaphore est le produit de deux synecdoques (11), l'une particularisante (voile pour bateau par exemple), l'autre généralisante (veuve pour voile). Le produit de ces deux synecdoques nous donne la métaphore « veuve » pour parler d'un bateau (figure 2).

Figure 2



Dire que le schizophrène réduit le tout (la mère) à une de ses parties (le sein) est un artifice introduit par le discours de celui qui veut y comprendre quelque chose. Pour le schizophrène, la différence partie/tout est inopérante. De la neutralisation de la coupure qu'apporte la synecdoque au tout pour y trancher une partie, résulte l'écrasement de la métaphore.

La perte de l'écart métaphorique se retrouve dans la position du schizophrène face aux énoncés qui le définissent. Il ne peut pas prendre de distance par rapport à ce qui est dit de lui et se situer comme étant celui dont on parle, sans être ce qui est dit de lui. Il en est ainsi pour Claude qui ne cesse de poser, en une suite sans fin, la même question : " Je ne suis pas un traître ? Je ne vais pas trahir ? Je ne suis pas un Judas ? etc. ". Il vient chercher chez les autres la négation de ce qu'il croit et a peur d'être, et qu'il refuse d'être, mais qu'il n'est pas moins dans le désir que lui a imputé, et peut-être programmé sa mère : un Judas. " Quand j'étais petit, raconte Claude, ma mère me tenait dans ses bras... Je l'ai embrassée, et elle m'a dit : 'Bacio di Judas !' J'ai crié : 'Non ! non ! non ! Je sais bien qu'elle n'a pas voulu dire que j'étais un Judas. C'est peut-être pour ça que je dis toujours que je ne suis pas un Judas. Une partie de moi-même jouit en pensant à un fumier qui a dénoncé un de mes copains. Je suis métempsychose par ce fumier. Dites, je ne suis pas un Judas ? ". Dans ce souvenir réel ou inventé, dans lequel Claude se sent désigné, voire reconnu, comme Judas par sa mère, sans doute que celle-ci a simplement voulu le traiter de polisson, mais il est vrai que ce n'est pas n'importe quelle métaphore qu'elle a utilisé, elle seule pourrait en parler. Mais le fils n'a pas accès à la dimension métaphorique de l'énoncé maternel et il se croit en être l'objet réel : non seulement un traître, mais Judas en chair et en os. Encre que "Judas" et "baiser de Judas" peuvent signifier bien d'autres choses.

Ce qui fait l'originalité de la schizophrénie, ce n'est pas tant que le sujet n'accède pas à l'effet métaphorique, qu'il prenne la métaphore à la lettre, mais que celle-ci soit rejetée du registre du langage pour produire ses effets dans le réel : le schizophrène prend les mots pour des choses, pour lui, nous dit Lacan, " tout le symbolique est réel (12)". La question ainsi posée est celle de la perte de la représentation symbolique dans la schizophrénie, de la faculté à symboliser, à représenter un objet par un signe, et à comprendre ce signe comme représentant cet objet. Le signe tient sa spécificité de ne pas être pris en lui-même, dans sa réalité objective, mais de re-présenter et d'évoquer pour le sujet un deuxième terme, le référent, absent du champ perceptif. " Un signe, écrivait déjà Saint Augustin, est une chose qui, outre l'espèce ingérée par les sens, fait venir d'elle-même à la pensée quelque autre chose. "

Si les signes perdent leur fonction de re-présentation (le mot n'est plus le meurtre de la chose, il est pris pour la chose) le rapport signifiant-signifié-référent (le triangle sémiotique de Ogden et Richards) est réduit à un rapport image-objet : le signe, devenu forme signifiante, est l'image de l'objet qu'il était sensé re-présenter, et cette image n'a aucune fonction de re-présentation, elle n'assure aucune présence de l'objet en son absence, au contraire, sa présence à la conscience implique nécessairement celle de l'objet dont elle est indistincte, et ce dans la réalité.

Pour le schizophrène, donc, le mot est une image de l'objet. Cela n'est pas sans rappeler la thèse de Cratyle (13) qui rejette la nature conventionnelle des noms des choses pour affirmer leur justesse inhérente et naturelle : le mot serait l'imitation vocale de l'objet qu'il représente, le R, par exemple, imiterait le mouvement ou l'action violente, et le L, la douceur. Mais le mot/image de Cratyle n'assure pas moins une présence in absentia de l'objet. Tel n'est pas le cas de la forme signifiante dont le statut est celui d'une image perceptive, image qui, d'être perçue, implique nécessairement la présence de l'objet dans le champ perceptif, d'où l'hallucination. Pour le schizophrène, clivé entre l'Être et le Non-Être, ou l'objet est présent, ou il n'est pas. Seul le signe est à même d'assurer une présence différée de l'objet, différence qui implique que du Non-Être soit posé dans l'Être. Là où nous rencontrons une différence, le schizophrène rencontre un gouffre dévorant, un persécuteur, ou tout autre objet produit par l'imaginarisation de la part de Non-Être que porte en elle la dif-férence. Pour le reste, le schizophrène est dans l'Être. Etant l'objet partiel, il ne peut perdre cet objet (castration) car ce serait se perdre lui-même (14).

L'objet en tant que re-présenté est posé comme absent, et c'est cette absence qui est déniée dans l'hallucination et la pensée concrète, et ce dans la mesure où cet objet contient du sujet. Dans l'hallucination et la pensée concrète le sujet n'est plus re-présenté, mais présent dans la réalité délirante. " ...Ce qui détermine si l'objet réel peut être différencié de sa représentation symbolique, nous dit H. A. Rosenfeld, c'est la part plus ou moins importante de la personnalité qui est impliquée dans le processus d'identification projective (15)". C'est aussi dire que la perte de la re-présentation symbolique opère avant tout dans le cadre de la re-présentation du sujet qui, quand il n'est plus re-présenté par un signifiant, s'identifie à l'objet amené à l'être par le signifiant tombé dans le registre des signes. Cet objet apparaît là précisément où le sujet non psychotique, d'être re-présenté par un signifiant, tombe dans le réel comme lieu de l'impossible. La pensée devenue folle est convaincue de pouvoir saisir l'être du sujet dans l'illusion d'en faire un objet comme si le perçipiens se réduisait à être le corps dont l'image est reflétée dans le miroir.

Ce parcours autour de la question de la forclusion du signifiant dans la schizophrénie nous a mené à deux phénomènes apparemment aussi différents que l'hallucination et la pensée concrète, mais qui sont étroitement liés dans la mesure où la chose à laquelle se rapporte la pensée concrète est le sujet, et que l'identification à l'objet entraîne avec elle, sous forme d'hallucinations, les modifications corporelles correspondantes. Sylvain me dit qu'il a senti un groin de cochon et une queue en tire-bouchon lui pousser le jour où sont père l'a traité de /por/. Depuis, il est pris de terreur à la seule vue d'un camion de boucher. C'est ce que décrit Searles : " ...Le patient...ressent, en quelque sorte sous une forme littérale et somatisée, ce qui serait pour une personne saine ...une figure de rhétorique...(16) ", et il nous cite le cas d'une de ses patientes qui, au lieu de se sentir blessée et trahie, éprouve la sensation physique qu'on lui avait tiré dans le dos. Hallucination et pensée concrète sont, dans deux registres différents, la perception et le langage, des effets de la forclusion : un signifiant exclu du symbolique perd sa dimension métaphorique et fait retour dans le réel.

La réalité est langage. Un objet quelconque de la réalité tel que nous pouvons le percevoir ne prend sens, n'est amenée à l'être qu'en tant qu'il renvoie à d'autres objets présents ou absents avec lesquels il est articulé différenciellement. L'objet hallucinatoire apparaît dans un autre registre que l'objet perceptif, il est hors du symbolique, il n'est plus articulé différenciellement aux autres objets – ceux de la réalité. C'est ce qui explique la sidération de l'Homme aux loups voyant son doigt coupé, sidération que commente Lacan : " Il ne moufte pas; ce qu'il décrit pour son attitude suggère l'idée que ce n'est pas seulement dans une assiette d'immobilité qu'il s'enfonce, mais dans une sorte d'entonnoir

temporel d'où il revient sans avoir pu compter les tours de sa descente et de sa remontée... (17). " Commentant à son tour l'hallucination de l'Homme aux loups, Neyraud écrit : " La représentation hallucinée est absolue, elle n'a ni son pareil ni son contraire, ni son inverse, ni droite ni gauche, ni haut ni bas. Elle fut – au moment de son irruption –inexprimable (17) ". Ce n'est qu'après coup, au temps de la remémoration et du récit, que le sujet peut tenter d'élaborer symboliquement le contenu hallucinatoire, mais il en subsistera toujours une part résistant à toute symbolisation, et c'est là que l'on reconnaît la marque de l'hallucination. Le mot devenu chose, le porc que se dit être Sylvain, est irréductible à tout objet de la réalité, y compris les porcs. C'est le signifiant /p o r / qui tombe dans le réel comme porc, le signifiant adressé par le père à son fils, et non le signe dés-subjectivé « porc ». N'est dans le réel, en dehors de toute articulation symbolique, que ce porc unique que croit être devenu Sylvain.

R E F E R E N C E S

- 1) Lacan J. ,Le Séminaire Livre III : les psychoses, p. 188.
- 2) Saussure (de) F., Cours de linguistique générale, Payot 1969.
- 3) Merleau-Ponty M., Signes, Gallimard 1960, p. 49.
- 4) Freud S., L'inconscient, Métapsychologie, Gallimard 1978, p. 65-123.
- 5) Hjelmslev L., Pour une sémantique structurale, 1957, Essais de linguistique, éd. de Minuit, 1971
- 6) Freud, Extrait de l'histoire d'une névrose infantile, Cinq psychanalyses, PUF 1970, p 325-420.
- 7) Lacan, Le séminaire Livre III : Les psychoses, p. 21.
- 8) Saussure (de) F., Cours de linguistique générale, p.155.
- 9) Corneille J-P, La linguistique structurale, Larousse 1976, p. 104.
- 10) Dubois J. et coll., Rhétorique générale, Larousse 1970, p. 107.
- 11) Ibid. p. 106.
- 12) Lacan, Ecrits, p. 392.
- 13) Pour une analyse du texte de Platon et des questions qu'il pose : Guthrie W.K.C., Les sophistes, Payot 1976, p. 185-232.
- 14) Kessler (Claude). Symptôme et structure dans la schizophrénie, Bulletin de Psychologie, p.333-345, numéro364, tome37, 1984.
- 15) Rosenfeld H.A., Etats psychotiques, Puf, 1976, p. 103.
- 16) Searles H., L'effort pour rendre l'autre fou, Gallimard 1977, p. 258.
- 17) Lacan, Ecrits, p. 390.
- 18) Neyraud M., Les logiques de l'inconscient, Hachette 1978, p. 180-181..

Agathe : une histoire d'enfant

Claude Kessler (2010)

Il m'a paru important de redonner une place à la subjectivité de l'enfant dans ce qu'on appelle communément sa dimension psycho-affective face à des démarches dites thérapeutiques qui l'ignorent de plus en plus au profit des seules performances cognitives et normes comportementales. Bizarrement, alors que l'éthologie humanise de plus en plus la psychologie des animaux, les discours actuels sur la psyché humaine progressent dans le sens d'une déshumanisation allant jusqu'à faire de la dimension psychique une simple illusion du fonctionnement neuronal, ceci justifiant le contrôle chimique du comportement des enfants et le recours, sous couvert de (psycho)thérapies, à des techniques de reconditionnement mental et comportemental. L'éthique psychanalytique reste une des rares alternatives face à un monde qui promeut les seules valeurs de rentabilité et d'efficacité, de préférence alliées à la docilité. En même temps se creuse de plus en plus le fossé entre la psychanalyse de l'enfant et les pratiques en santé mentale qui tendent à réduire l'enfant à des symptômes pensés en termes de "troubles" pour ensuite y apporter une réponse dans la réalité, essentiellement sous une forme éducative ou médicamenteuse, mais quasiment toujours normative et adaptative, ne tenant que peu compte de la parole et du désir de l'enfant.

Face à un enfant on peut se situer comme un adulte qui a des exigences. C'est ce que font les parents, les enseignants, les éducateurs et la grande majorité des thérapeutes pour enfants. La position de l'enfant dans une psychanalyse est différente puisqu'il s'agit de lui donner la parole et de l'écouter. Pour un enfant, écouter l'adulte c'est souvent lui obéir, pour un adulte écouter un enfant ce serait accorder de la valeur à sa parole et non pas la considérer comme des "conneries d'enfant", ce qui est parfois le cas même chez les supposés spécialistes des soins psychologiques. La psychanalyse est pour l'enfant un espace où il peut exprimer et élaborer sa subjectivité à l'abri des inévitables contraintes éducatives et normatives. Souvent l'enfant est pris dans des exigences si serrées que le symptôme reste le seul moyen pour lui d'exprimer sa condition de sujet désirant, son humanité. Les parents veulent parfois tellement le bonheur de leur enfant que tout signe de manque, de désir en lui, est vite étouffé. Les enfants qui ne sont pas assez investis ne s'en tirent pas mieux, mais on les voit moins en consultation, et pour cause... Alors il y a les difficultés pour lesquelles les parents nous amènent leurs enfants, puis il y a ce que les enfants racontent et donnent à voir.

Agathe, 7 ans et en CE1, m'est adressée pour une psychothérapie. Dans l'indication il est question de comportement d'opposition et de provocation, de refus d'obéir, il est dit qu'à l'école elle ne travaille que quand elle l'a décidé et qu'elle perturbe la classe en faisant le cirque. Elle se montrerait agressive envers les autres enfants, asociale, et se battrait, même avec les garçons. Le père est absent toute la semaine pour son travail et la mère dit qu'elle incarne à elle seule l'autorité dans la famille, y compris les week-ends quand le père est présent. Elle se définit comme étant les deux, mère et père. La fillette a une sœur de 9 ans et une autre de 3, elle manifeste une vive jalousie envers les deux.

Selon la mère elle a été "gentille" jusqu'à l'âge de 2 ans, époque où toute la famille a déménagé. Depuis elle est particulièrement odieuse avec sa mère, rejetant ouvertement son autorité et la traitant avec mépris. A la même époque ses deux grands-mères sont décédées, et la fillette leur était très attachée. Apparemment Agathe se sent abandonnée quand un adulte ne s'occupe pas personnellement d'elle, et alors elle fait tout pour attirer le regard. Dans le cadre d'une prise en charge individuelle elle se montre capable de s'investir dans le travail scolaire, sinon elle retombe vite dans le jeu et le plaisir immédiat. Elle est décrite comme étant fortement prise dans la demande de l'Autre, qu'elle s'offre à la satisfaire ou qu'elle s'y refuse, mais sans réelle initiative personnelle. Cela évoque évidemment de façon assez immédiate des difficultés qui résulteraient d'une forte angoisse de séparation : la crainte de perdre l'être aimé ou du moins son amour, le vide douloureux laissé par l'absence de l'Autre, le sens donné à l'éloignement.

Le premier psychiatre qui soigne Agathe à l'âge de 4 ans parle de conduites d'opposition, le deuxième de dépression et un troisième d'instabilité psychomotrice. Le médecin de la PMI, quant à lui, avait porté le diagnostic d'hyperactivité. Les soins consistent d'abord en un suivi familial et une prise en charge dans un groupe d'enfants "afin, je cite, de travailler l'intégration et les limites". L'hypothèse qui justifie ce type de démarche est celle d'une difficulté éducative à laquelle des spécialistes viendraient remédier. Cette manière de penser exclut toute perspective psychopathologique. Quand elle ne se révèle pas complètement inefficace, elle peut aboutir, dans le meilleur des cas, à une certaine maîtrise des symptômes, et dans le pire, à leur enfouissement. Ce n'est que tardivement qu'une psychothérapie sera envisagée par un consultant sensible à la démarche psychanalytique, mais aussi parce que l'hypothèse de la défaillance éducative se sera montrée improductive.

L'histoire d'Agathe met au premier plan les difficultés résultant du rejet par une fillette de 7 ans de son identité et d'abord de son image du corps qui lui apparaît dépourvu d'un organe lui semblant essentiel : l'organe génital masculin. Donc la situation classique d'un fantasme de castration qui perdure avec ses effets ravageurs dans la relation à soi et aux autres : je ne veux pas de moi, dit Agathe, je ne veux pas de ce corps, je hais et je méprise ceux et celles qui sont comme moi, j'admire, séduis et rivalise avec ceux qui ont le phallus que je convoite (mais on verra que la plainte d'être privée de phallus cache, parfois mal, le fantasme d'en avoir un – un "vrai de vrai"). De fait, la problématique phallique rejoue les blessures de la phase orale : des angoisses d'abandon et de dévoration avec des limites incertaines entre le moi et le non-moi.

Il est difficile de concevoir un développement affectif favorable sans poser au départ et comme fondement un état narcissique originaire d'indifférenciation aimante et satisfaisante entre le bébé et sa mère, lequel va atténuer le traumatisme de la séparation qui se produit à la naissance en préservant plus ou moins l'illusion de l'unité. Mais qui va aussi alimenter la culpabilité à venir car cette satisfaction originaire sera une des figures de l'inceste réalisé. C'est cette première expérience d'identification allant jusqu'à l'indifférenciation qui va apporter au bébé la stabilité nécessaire pour supporter les séparations à venir et faire contrepoids aux haines issues des frustrations. Ainsi se constitue un réservoir d'amour narcissique par apport de l'amour de la mère puis par report de l'amour pour la mère, puisque à cette phase aimer l'Autre c'est s'aimer (mais la haine aussi est en miroir). Ce sont toutes les blessures narcissiques/amoureuses accumulées qui vont se rejouer à travers les différentes métaphores épinglées traditionnellement comme stades de la libido.

Séance 1 : Agathe me dessine sa famille. Elle trouve que j'ai un nom bizarre, un nom de canard, et que je ressemble à son père dont elle dit qu'il est "magnifique", puis elle me rajoute sur le dessin de sa famille comme si j'en faisais partie. Sur ce dessin c'est elle qui est la moins différenciée, sans bouche, sans couleur et se confondant avec le fond. Un effacement qui est en contraste flagrant avec un comportement exubérant, volubile et relativement désinhibé. Elle me parle d'un cauchemar : "Des monstres m'écrasent, raconte-t-elle, puis me mangent, c'est dégoûtant, après ils boivent mon sang". A plusieurs reprises elle m'appelle "monsieur le maire" (à moins que ce ne soit "monsieur le mère"). A la fin de l'entretien elle dessine "le Chaperon Rouge et son chat en haut d'un arbre et le loup qui veut les dévorer". Elle (le Chaperon Rouge) se cache et fabrique un robot à son image et à celle du chat pour que le loup les dévore à leur place. A la fin de l'entretien la fillette me confie qu'elle a le projet d'épouser son père quand elle sera grande.

D'emblée cette enfant, bien engagée sur le chemin de la séduction, nous dévoile un univers fantasmatique dominé par l'angoisse de dévoration dans laquelle elle met son identification à l'objet oral. La jouissance est du côté de l'Autre, menaçante, et Agathe vit cachée pour ne pas se faire bouffer et livre au désir de l'Autre un double désobjectivé. Le fantasme de dévoration est la forme orale du fantasme incestueux comme retour de l'enfant dans le corps de la mère.

Pour Agathe je suis "monsieur le mère" et non une mère ou un père, j'incarne la Mère phallique, celle d'avant la symbolisation de la différence des sexes, d'avant la symbolisation d'une castration énoncée comme l'impossibilité d'être à la fois homme et femme. L'enfant semble élaborer l'image de la mère phallique quand il en vient à penser le pénis et la possibilité de son absence. Apparemment sa première réaction est alors d'en dénier l'absence chez sa mère, ce qui le mène à la création du fantasme

de la mère phallique : l'image d'une mère qui aurait un pénis comme elle a des seins. C'est une mère complète. Dans cette logique le pénis est d'abord un objet oral. Quand Agathe ne peut plus dénier l'absence de phallus chez la mère, elle en préserve le fantasme en le déplaçant sur le père, qui en vient donc à représenter l'image devenue inconsciente de la mère phallique. Il n'est pas alors un tiers entre l'enfant et sa mère, mais un double idéalisé de cette dernière. Les problèmes viendront de ce que le pénis paternel n'est pas le phallus.

Phallique et castré étant en tant que signifiants aussi indissociables que le jour et la nuit, il est nécessaire de postuler un temps d'avant la symbolisation de cette différence. Ce que confirme la clinique sous les traits d'un premier Autre maternel qui lui serait sans manque, ni femme ni homme, sans désir mais incarnant le bon objet oral inépuisable (et son pendant le sein totalement mauvais et persécuteur). Les registres sont alors ceux du plein et du vide. Cet Autre sans manque est la matrice dans laquelle va être élaborée l'image de la mère phallique, le phallus venant représenter à son tour ce qui manque à tout être incarné pour être Un, pour accéder à une jouissance complète. Cette mère n'est donc pas pensée comme une femme, en tant que "bonne mère" elle est une représentation dérivée de l'objet oral : la mère phallique se fait dévorer.

C'est la mère réelle, et celles qui viennent à cette place, qui sont d'abord l'objet de l'agressivité et du mépris d'Agathe (et ceci avant toute rivalité), elle les hait de ne pas incarner cet Autre sans manque dont elle n'a pas fait le deuil, elle les hait d'être castrées comme elle l'est elle-même et de n'avoir pas pu lui donner le phallus dont elles sont dépourvues. Si la mère apparaît comme désirante, insatisfaite, la réponse trouvée par l'enfant c'est qu'il lui manque un pénis, d'autres réponses viendront ou coexistent comme par exemple l'échec du père ou de l'enfant à la satisfaire, à la combler, donc eux-aussi castrés. Ce qui se rejoue au niveau phallique c'est quelque chose de la castration orale : un sein incapable d'apporter une satisfaction totale, une mère qui n'a pas ce qu'il faut pour satisfaire pleinement son enfant – et inversement.

Selon Freud, la petite fille va se tourner vers le père pour qu'il lui donne un phallus sous la forme d'un enfant imaginaire. Dans la théorie lacanienne la fonction paternelle consiste à délivrer l'enfant de sa prise dans le désir de la mère. L'enfant va appeler à son aide un Père incastrable (un Nom du Père) pour suppléer aux déficiences à satisfaire le désir de la mère de celui qui occupe la place de père dans la réalité, de sorte qu'il n'ait pas à incarner, lui, dans le réel l'objet qu'il s'offre à être dans le fantasme, et qu'ainsi il puisse s'élaborer une subjectivité qui ne soit pas complètement prise dans la jouissance maternelle. D'ailleurs dans la jouissance maternelle il n'y a pas de place pour une subjectivité de l'enfant.

Agathe est dans une impasse puisque le père n'est pas là - pas encore du moins - comme celui qui pourrait lui donner un enfant comme substitut du phallus dont elle est privée, puisqu'en fin de compte il n'est qu'une deuxième mère, et puis d'enfant elle dit ne pas en vouloir. Elle en vient donc à rejouer à l'égard du père ce qui s'est exprimé dans sa relation à la mère. A la recherche d'un Autre incastrable, elle ne trouve qu'une doublure de la mère castrée ou un père/mère pourvu d'un phallus imaginaire, donc castrable, et au niveau inconscient qui dit castrable dit castré. Elle reste ainsi prise entre ces images, celle de la mère phallique avec laquelle elle rivalise et celle de la mère castrée qui est l'objet de sa haine et de son mépris. Agathe donne l'impression de vivre dans un monde clivé où tout le monde, y compris elle-même, peut être ou phallique ou castré, dans une totale confusion entre pénis et phallus. A ce niveau la différence des sexes n'est pas symbolisée, ou elle se réduit, indépendamment de l'anatomie et du signifiant, à une simple différence dans l'image narcissique, et ne renvoie pas à la question de la sexualité et des rôles respectifs des parents dans la procréation. A cette phase il est encore possible de passer imaginairement d'un sexe à l'autre en gagnant ou en perdant le phallus.

Disons pour résumer que trois représentations de la mère coexistent : la mère castrée, la mère phallique qui n'a pas de désir puisqu'elle ne manque de rien et la mère jouissante/menaçante. L'existence d'un père phallique est postulée mais ce n'est pas le père de la réalité, qui lui serait plutôt du côté des castrés, impuissants à faire jouir la mère. C'est bien pour cette raison que cette dernière risque de prendre sa jouissance à dévorer ses enfants. Agathe élabore des stratégies pour échapper à cette menace, et j'en fais partie dans son appel à un Nom du Père pour la protéger de la jouissance

maternelle dont elle s'imagine menacée. Une autre fillette, de 8 ans celle-ci, est qui récupère lentement d'un important retard de développement, me raconte son cauchemar : " Je suis dans un magasin, la dame du magasin me pousse dans la cage aux taureaux. Ils veulent m'encorner. Ils perdent leurs cornes en tapant dans le grillage de la cage. Après ils essayent de me mordre comme le font les vaches, elles veulent me manger, mais j'ai fui." Les pères castrés se métamorphosent en mères dévorantes. On voit bien que la différence castré/non castré n'a rien à voir avec la réalité des rôles respectifs du père et de la mère dans la conception d'un enfant, mais c'est de pouvoir faire un enfant à une femme qui va investir le père et son organe d'une valeur phallique.

On verra qu'Agathe trouvera une issue aux problèmes que lui pose sa conception maternelle du père en symbolisant l'enfant comme substitut du phallus et en le référant à une réalité qui fait que, la mère ne pouvant ni s'auto-engendrer, ni s'auto-reproduire, le père devient un partenaire incontournable en tant qu'il va "faire un enfant" à la mère que celle-ci va "porter". A partir de là la fillette ne sera plus présente dans la structure familiale comme étant ou n'étant pas "le petit bout" de la mère ou du père, mais comme enfant, en quart si l'on compte le phallus. Le père, taureau et non bœuf, sera celui qui pourra donner à la mère un enfant pour remplacer le phallus qu'elle n'a pas.

Deux temps donc, du moins du côté de la fille, celui de la castration de la mère qui implique qu'elle ne puisse pas faire un enfant toute seule, puis la symbolisation d'un père capable de lui faire cet enfant.

Quand au fantasme qui est exprimé d'épouser le père, qu'on l'interprète comme une non symbolisation des interdits oedipiens ou un désir de transgression, ce serait, du fait de la dimension maternelle du père, plutôt un mariage homosexuel. Agathe vit dans un monde de femmes, une lignée de mères ou il n'y a que peu de place pour un homme : des mères phalliques mais pas d'homme sexué. Ce sont les femmes qui portent le phallus dans la famille, et la mère s'en plaint d'ailleurs, elle qui s'imagine jouer le rôle du père absent. Agathe est engagée dans un Oedipe en échec, un simulacre d'Œdipe, lequel ne peut donc pas jouer son rôle d'humanisation et de pacification du désir.

Agathe est prise dans la quête et dans l'exigence d'un Autre sans manque, objet inépuisable de satisfaction, allant jusqu'à vouloir l'incarner. Ce manque peut prendre différentes formes : orales, anales, phalliques... selon l'objet perdu. Face à un Autre déficient, défaillant, désirant ou castré - peu importe le qualificatif que l'on utilise - elle manifeste haine et mépris. Si je me réfère aux paroles de la mère je peux m'imaginer que les premières expériences de nourrissage ont été difficiles. L'allaitement n'a pas été envisagé à cause d'un échec avec l'aînée des enfants et actuellement l'alimentation est encore un problème. Evidemment un certain degré d'insatisfaction orale existe chez tout bébé et vient nourrir la rêverie d'un sein inépuisable qui amènerait une extinction totale, et de préférence définitive, de la faim (manger une bonne fois pour toute) ou qui ouvrirait sur la jouissance d'un remplissage sans fin. En parallèle il y le désir d'être l'objet qui viendrait combler parfaitement une mère désirante, avec, dans la métaphore orale, l'angoisse de dévoration. Dans leurs histoires les enfants donnent à manger au loup pour qu'il n'ait plus faim et abandonne le projet de les dévorer, ou alors c'est le chasseur avec son fusil qui intervient pour le tuer, parfois ils prennent la fuite et se cachent, chacun invente sa solution.

La représentation d'une satisfaction pleine et sans limite est le reliquat d'un idéal parental que l'enfant essaie d'incarner pour ne pas les décevoir; le manque, la castration, c'est alors de ne pas correspondre à cet enfant idéal. Il suffit de penser à toutes les significations qui peuvent se construire autour des signifiants plein/pleine et de l'effroi face à l'anorexique qui jouit du vide. Mais une satisfaction totale signifierait la mort du désir, et comment vivre sans désir ? D'où toute l'ambiguïté d'une demande de satisfaction doublée d'un désir d'insatisfaction.

Séance 2 : La fillette me confie qu'elle a été en colonie de vacances et que le soir elle pleurait dans son lit parce que ses parents lui manquaient. Elle conclut en disant : "Je la manque dans mon coeur". Elle veut parler de sa mère qui lui manque, mais aussi d'elle qui manque à sa mère, les deux n'étant pas très différenciées. Elle me dessine un chien qui veut manger un oiseau mais qui ne le peut pas parce qu'il n'a pas d'ailes. Une autre version donc des limites que comporte la jouissance orale. Comme je l'écoute en silence, elle m'apostrophe en me demandant si j'ai perdu ma langue. Je lui propose de reprendre

cette idée dans un petit scénario qu'elle imaginerait. Elle raconte l'histoire d'un garçon qui se bagarre et qui est battu. Au perdant on coupe la langue parce qu'il l'avait arrachée à quelqu'un d'autre. La castration orale est là comme une métaphore de la castration phallique. Agathe me dessine "un oiseau avec une queue arc en ciel". S'il pleut sur la queue elle perd ses couleurs. On a là autant de représentations de la castration (que Lacan définit comme le manque symbolique d'un objet imaginaire), et la symbolisation d'un phallus dégagé de son identification à l'organe génital masculin pour devenir ce qu'il a toujours été : le signifiant du manque-à-être. On sort de l'étroitesse de la réponse que la phase phallique apportait aux limites rencontrées dans la jouissance, à savoir que ce qui lui manquait pour jouir pleinement était un pénis. A partir de là elle va pouvoir symboliser d'autres signifiants phalliques. Le fantasme de castration a un rôle structurant quand il ouvre sur un au-delà du manque qui dit à la fille : "Tu n'as pas de pénis mais tu pourras être mère, mettre un enfant au monde, réaliser une oeuvre...". Et l'enfantement sera supposé apporter une jouissance pleine à la femme, mais là aussi elle sera déçue – dans le meilleur des cas.

Avec la pâte à modeler elle fait de la nourriture pour les enfants dinosaures et joue à la mère nourricière. Si la mère ne peut pas donner le phallus qu'elle n'a pas, elle peut par contre donner à manger. La nourriture est phallicisée, elle vient là où manque le phallus et comme substitut de celui-ci. Jouant à la maman dinosaure, elle se montre exagérément autoritaire avec moi. Dans le registre pulsionnel la mère n'est plus là simplement comme bouche prête à dévorer l'autre, elle est celle qui a l'objet oral et qui peut le donner. La déception attend encore l'enfant puisque le sein réel n'est pas le sein idéalisé et que la satisfaction obtenue n'est pas la satisfaction espérée. Dans le registre de l'oralité, le manque est d'abord du côté de la mère, comme c'est le cas pour la castration phallique. Agathe mange peu, pas assez en tout cas selon sa mère qui n'arrive pas à combler le manque oral qu'elle lui prête, une mère qui est mal de ce que sa fille refuse, du moins partiellement, sa nourriture. Un manque qui renvoie la mère à ses manquements

A l'âge d'Agathe seules les zones orale et anale semblent érogénisées et toute référence à l'organe génital féminin est absente.

Séance 3 : Elle me dessine sans bouche ni nez, mais avec des lunettes. Elle explique que je suis un robot auquel on a oublié de dessiner la bouche, puis joue à me tuer en me répétant que je suis un méchant. Avant le robot c'était elle et il était déjà dessiné sans bouche. Agathe ne veut pas être une machine qui ne parle pas et qui est aux ordres. C'est ce qu'elle craint que les adultes ne veuillent faire d'elle. Sans doute que mon silence relatif a facilité le transfert de cette image d'un organe qui manque. Mais ce que je lui offre c'est une bouche pour parler.

C'est là qu'il peut être important de distinguer une castration orale préoedipienne qui vient séparer le sujet de l'objet oral (ce qui est le sens de l'interdit du cannibalisme) d'une castration orale oedipienne où l'objet oral est une métaphore du phallus et qui donne une bouche ouverte sur le désir et la parole. Toute naissance est co-naissance du sujet et de son Autre.

Avec les poupées elle joue une histoire d'amour et me dit qu'elle ne veut pas grandir car les grandes ont des bébés et que ça fait mal quand ils sortent. Elle cogne violemment avec le bélier sur la brebis en disant : "la fille agneau est en colère", puis joue à tuer la "maman mouton" avec le pistolet. Elle en veut à sa mère d'être femme et de l'avoir faite fille. Freud explique la haine préoedipienne de la fille pour sa mère d'abord par sa déception de ne pas recevoir d'elle le phallus dont elle l'imagine pourvue, puis par la découverte de la mère comme castrée. Chez Agathe la haine pour la mère exprime aussi le destin partagé d'être femme et mère un jour. Sa mère est le miroir de son devenir, un devenir qu'elle anticipe comme haïssable. On est encore loin de toute idée de remplacer le pénis manquant par un enfant.

Séance 4 : Agathe me raconte un rêve dans lequel elle est morte, elle est un ange et à ma mort je viens la rejoindre. Elle me dessine un bébé oiseau qui se fait dévorer par un requin, elle serait la maman du bébé. Avec la pâte à modeler elle fait un panier contenant des œufs qui éclosent. De petits loups en sortent qui vont devenir méchants car ils sont abandonnés par leurs parents. Nous livre-t-elle là le sens de sa propre "méchanceté" ? S'est-elle imaginée abandonnée par ses parents ou a-t-elle peur de l'être ?

Dans ses explications les parents loup abandonnent leurs enfants parce qu'ils sont bruns et eux blancs. Le fantasme qui émerge est qu'elle est une enfant adoptée et que c'est pour cela qu'elle est moins aimée que ses sœurs.

L'essentiel de ce qui est dit à travers les mots, les dessins, le jeu ou la pâte à modeler est un essai de symbolisation de la perte et du manque vécus autour de la séparation, autant de tentatives pour donner du sens aux différents remaniements relationnels. Les expériences de séparation ont été vécues apparemment comme des abandons, avec une forte intensité autour du décès des grand'mères (supposées être devenues des anges dans le ciel), en plus il y a eu le déménagement et un père qui part toute la semaine. Mais en même temps Agathe interroge ses origines et les liens symboliques qui l'unissent à sa famille. D'ailleurs elle ne me dessine plus comme en en faisant partie. De là, elle va pouvoir consolider son identité.

Séance 5 : Agathe dessine une fenêtre, elle dit qu'elle est pour moi, puis demande des ciseaux pour la découper et l'ouvrir. Une ouverture vers elle ? Vers moi ? Entre nous ? Elle me raconte un cauchemar dans lequel elle se fait dévorer par les loups : "Il y a du sang partout, ils voulaient de la viande". Elle conclut en disant " : "J'ai envie de mourir, d'être un ange, de voler... Je veux être grande comme toi et avoir de grandes jambes pour me sauver". Elle dessine une maison : "C'est ta maison, tu habites avec ta maman et tes filles". Je lui demande qui dans son histoire serait la mère de mes enfants, elle me répond que ce serait ma mère. Dans ce fantasme le père (que je représente) fait des enfants avec sa mère, aucun interdit ne pèse donc sur le couple parental dont la jouissance apparaît comme pleinement réussie. La fonction paternelle et la loi sont interrogées à travers leur échec. Les deux semblent plutôt inopérantes à réguler quelque chose et à mettre de l'ordre dans le monde symbolique de notre jeune demoiselle. En partant elle m'appelle devant sa mère "piqueur". Alors qu'est-ce qu'il y a à lui "piquer" ? Apparemment c'est sa mère ou/et le phallus.

Séance 6 : Agathe se plaint de ce qu'il n'y a que des filles à la maison. Elle dit que sa sœur aînée est la préférée de son père et la cadette celle de sa mère. J'apprends qu'en l'absence du père durant la semaine, les 3 filles se relaient dans le lit de leur mère. Voilà de quoi jeter de l'huile sur le feu des jalousies et des rivalités entre sœurs. Sans parler du sens que ça peut prendre de remplacer le père auprès de la mère dans le lit conjugal.

Elle se dessine avec deux ventres, puis se rendant compte de ce qu'elle a fait, elle s'écrie : "Il faut en couper un". Le deuxième ventre est situé sous le premier et a l'apparence d'un phallus. A plus d'une reprise cette image du corps phallique fait retour contredisant la plaine consciente de ne pas en avoir. Puis elle dessine une fille qu'elle transforme en garçon en lui mettant un pénis et s'écrie : " On ne coupe pas la parole à Agathe". La parole est bien le phallus imaginaire de la pipelette. Cette ouverture sur des équivalents symboliques du phallus permet de maintenir l'illusion d'en avoir un, par exemple sous l'aspect d'une langue bien pendue.

Séance 7 : Agathe a dû se couper les cheveux après les avoir couverts de colle : elle m'explique qu'elle voulait ressembler à "une de ces femmes avec un rond rouge sur le front". Elle a donc trouvé un idéal féminin faisant fonction de modèle. Ce choix est paradoxal quand on connaît le statut social de la femme hindoue, sauf à être un choix masculin. Elle joue avec son bracelet, disant que c'est un serpent qui entre dans un trou et mord en crachant du venin. Elle dessine une femme qui sème des graines de maïs, mais elles pourrissent dans la terre. Tous ces symboles qui questionnent la sexualité, la maternité et la paternité sont d'un accès assez évident. Elle se demande si le taureau donne du lait, s'il est une vache, parce qu'il y a déjà le boeuf comme papa. On est bien dans l'échec de quelque chose de l'image paternelle avec un père représenté comme castré. Si la vache c'est la maman et le boeuf le papa, où mettre le taureau ? Agathe va le situer du côté de la vache, comme mère phallique. La symbolisation du rôle du père dans la procréation va redorer son blason puisqu'il va avoir le pouvoir de "donner" un enfant à la femme comme substitut du phallus. Dans la version orale du fantasme de procréation l'homme introduit un bébé ou une graine dans la bouche de la femme en l'embrassant, celle-ci joue alors le rôle passif de réceptacle. Dans le langage courant on dit que la femme "porte" l'enfant d'un homme. L'enfant me raconte un rêve dans lequel son amoureux l'embrasse sur la bouche, elle conclut : " On aura plein d'enfants".

Séance 8 : Agathe traite sa mère qui est présente dans le bureau de "bébé", "le bébé de papa", précise-t-elle. Puis elle l'appelle "bébé fantôme", "trou bébé fantôme". Elle dit qu'elle va mettre le bébé fantôme dans les bras de papa. Là il va grandir et devenir "une maman fantôme". On ne peut plus clairement exprimer la représentation maternelle du père et la conception maternante du lien conjugal dont toute sexualité est exclue. La relation de couple est théorisée selon le modèle de la relation mère-bébé.

On voit bien que la symbolisation conforme à une certaine réalité de ce qu'est un père, une mère, un enfant, un homme, une femme etc., ne va pas de soi. Même si tout est représentation et que la réalité est pour une grande conventionnelle, normative et idéologique, il y a quand même des représentations plus réalistes que d'autres. Et ce sont les représentations fantasmatiques de l'enfance que l'on retrouve refoulées chez l'adulte. Si une réponse éducative apportée par les parents ou les pédagogues a son utilité, il n'est pas moins important d'écouter la philosophie du monde de l'enfant pour qu'elle prenne sens et ne pas la réduire à des erreurs cognitives.

Ensuite la fillette me raconte son cauchemar de la nuit : elle est dans la maison et entend toquer, elle sort mais ne voit rien. Elle rentre dans la maison, le monstre s'enfuit, il a tué sa mère. Elle dit que le monstre me ressemblait. Elle me dessine un papa dinosaure et une maman dinosaure deux fois plus grande que le papa mais qui a à la place de la queue une cigarette et se brûle les fesses. Elle me dit que des crottes sortent du zizi du papa et du pipi de ses fesses. Est-ce une manière de dénoncer l'imposture phallique de ses géniteurs ? De les détrôner en les couvrant de ridicule ?

A la maison elle se montre très agressive à l'égard de sa petite sœur et dit en vouloir à ses parents d'avoir fait un troisième enfant. Elle fait pleurer sa mère en étant particulièrement odieuse avec elle.

Séance 9 : Elle me raconte que parfois elle va toquer à la chambre de ses parents quand son père est présent. Elle a peur à cause d'un cauchemar dans lequel son père tue sa mère avec son épée, elle dit qu'il se transforme en tueur d'hommes et tue toute la famille (l'épée du "père tueur d'hommes" est sans doute celle avec laquelle il fait de la femme une femme). Puis elle me dit qu'elle déteste les garçons et qu'elle n'en veut pas, qu'elle est déjà amoureuse de son père. Elle me dessine une petite fille coincée sous la Tour Eiffel qu'elle a fait tomber. Il faut une fée avec une baguette magique pour la délivrer. D'un côté il y a le père avec son épée, de l'autre la fée avec sa baguette magique. Agathe termine la séance en concluant : " Les garçons ont un zizi et les filles une baguette magique ". Elle récupère l'idée qu'il y a un phallus à conquérir pour les femmes.

Là encore l'enfant signifie pleinement, avec ses mots à elle, son propre diagnostic psychologique : coincée sous la Tour Eiffel, sous le phallus, qu'elle s'imagine avoir fait tomber.

Séance 10 : Elle me dessine un chasseur en train de tuer le loup qui veut la manger. Voilà une autre solution devenue possible pour échapper à la dévoration par le désir de L'Autre : le chasseur et son fusil, le fusil comme symbole phallique. Agathe me dit encore que le zizi est la baguette magique des garçons et la bouche celle des filles. Comme j'ai pris l'habitude de l'écouter en silence (un silence relatif) elle me demande si je n'ai pas de bouche. Dans le même temps ses relations avec sa mère sont de plus en plus difficiles.

L'angoisse de séparation se nourrit de l'angoisse de dévoration. L'absence ou la défaillance de la bonne mère phallique, la bonne fée, mettent l'enfant en présence de la mauvaise mère, la sorcière, celle qui va la dévorer comme si elle n'était qu'un morceau de viande. On voit les angoisses que peuvent générer les conseils et techniques éducatives consistant à introduire une séparation réelle, éventuellement progressive mais souvent brutale, entre la mère et l'enfant.

La possibilité de se penser comme étant autre qu'un objet de satisfaction semble directement liée à la résolution de l'Œdipe, à la symbolisation de la fonction paternelle et d'une Loi portant limite à la jouissance maternelle. L'enjeu est l'émergence structurante d'un signifiant du désir venant circonscrire le manque, un signifiant du manque et non un objet de satisfaction. Faute d'une référence à la Loi et au père comme "métaphore de la loi" et "agent de la castration" (Lacan), des réalités symboliques comme

la différence des sexes, le manque et la séparation ne semblent pas pouvoir prendre sens. Ce qui fait défaut alors dans la pensée de l'enfant, dans son fantasme, c'est un père qui dise non au nom de la Loi, venant ainsi subjectiver une réalité qui impose une renonciation à la satisfaction incestueuse. De telles imaginisations du symbolique et de ses effets semblent indispensables à la structuration de l'enfant, c'est-à-dire à son inscription dans l'ordre du symbolique. Il s'agit d'un passage nécessaire à l'intériorisation des limites et des repères. Ainsi l'impossible de la jouissance est réécrit par la loi comme jouissance interdite, et l'objet prend sa valeur de jouissance d'être interdit comme le fruit défendu dans la Bible.

La dissymétrie des sexes entre la mère le père vient étayer l'écart entre la jouissance incestueuse et la Loi qui l'interdit. Une mère, pour peu qu'elle se soumette au rôle structurant de la loi, ne se contente pas d'incarner dans son corps le lieu de la jouissance interdite mais la loi qui en limite l'accès. Cependant la présence d'un troisième personnage qui jouit du corps de la mère et exclut l'enfant de cette jouissance semble bien faciliter la structuration de l'enfant, autrement, quand la mère échoue à mettre des limites à sa relation à son enfant c'est ce dernier qui peut être amené à dire Non au désir de la mère par un comportement d'opposition et de mise à distance. Il y a bien des exemples où l'enfant qui dit Non à travers ses "troubles des conduites" incarne l'interdit porté à la jouissance maternelle, il assume alors la fonction qui aurait dû être celle du père. Il n'y a pas pire amoureux de la loi que celui qui la transgresse.

Séance 11 : Agathe revient sur la différence entre les filles et les garçons en concluant : "Si on coupe le zizi ça fait une nénette". Puis elle me dessine une petite fille qui va se promener dans les bois. Elle voit une queue et croit que c'est un renard, en fait c'est un putois qui lève sa queue et envoie des boules puantes. C'est bien là le problème : le père n'a pas de phallus mais un canon à boules puantes. Dans un arbre la fillette de l'histoire rencontre un oiseau qui a des dents, il entre dans la tête de l'enfant et lui arrache le cerveau, il met son cerveau dans la tête de la fille et met le cerveau de la fille dans sa tête à lui. Après l'oiseau se prend pour une fille et la fille pour un oiseau. Elle serait la fille avec un cerveau d'oiseau, elle aurait des ailes et pourrait voler. Soit, une cervelle d'oiseau, mais des ailes pour voler où ? Vers le ciel où (se) reposent ses deux grand'mères décédées. Mais le signifiant "oiseau" évoque aussi le "moineau", le "petit oiseau". Le thème de l'oiseau-phallus est bien connu. A partir de là Agathe va moins dénoncer l'incomplétude de son corps de fille pour le phalliciser.

Elle me dessine encore deux chenilles qui se transforment en papillons, elle et sa mère, le père est représenté par "un lézard qui vient de naître".

Séance 12 : Elle ne veut pas dessiner et me raconte une histoire dans laquelle les papillons s'envolent dans le ciel et disparaissent pour toujours. Puis elle s'effondre en larmes au souvenir de sa grand'mère décédée (partie au ciel), elle lui manque, mais parfois elle a l'impression de la voir à la fenêtre lui dire "au revoir", ou dans le ciel lui souhaiter bonne chance. Elle me parle d'une fée qui est morte (sa grand'mère ?) parce qu'un cheval lui a donné un coup de sabot. Puis le cheval a été tué par les papillons qui l'ont jeté du toit du garage. La fillette me confie qu'elle est inquiète pour sa mère qui doit subir une intervention chirurgicale. Elle me dit qu'elle a peur de la mort et déclare : "je manque tout le monde si je meurs".

Séance 13 : L'enfant en arrivant me voit discuter avec une jeune collègue. J'ai droit à une véritable scène de jalousie. Elle lui reproche de lui avoir "piqué" sa place d'amoureuse, puis m'interroge sur mes sentiments à l'égard de ma collègue et dit qu'elle ne l'aime pas. Elle joue à être le loup et à nous dévorer.

Séance 14 : Agathe dessine une vache qui dit à un cheval de partir parce que le taureau arrive. Le taureau est jaloux de voir quelqu'un parler à sa femme. Il est question de ce qui pourrait être la jalousie d'un père absent toute la semaine, d'une mère qui pourrait avoir quelqu'un d'autre, un deuxième homme. Cette éventualité vient raviver la haine et la rancune de l'enfant à l'égard de sa mère. La fillette me raconte que sa mère lui a dit que ce n'était pas bien d'être jalouse de ses sœurs.

La mère se plaint de ce que sa fille ait tenu des propos oedipiens inconvenants à son père au téléphone. Elle a créé un certain malaise en se montrant excessivement curieuse de l'anatomie paternelle.

Séance 15 : L'enfant exige la présence de sa mère pendant l'entretien. Celle-ci me dit qu'en ce moment les séparations sont difficiles au départ pour l'école et que sa fille se montre particulièrement affectueuse avec elle. Agathe me dessine "une chenille garçon" qui entre dans un cocon pour se transformer en papillon, elle sera le beau papillon. Elle se dit fière de faire peur aux autres enfants, on l'appelle "Agathe la terreur". Je demande où est l'erreur. La mère me répond qu'à une époque sa fille disait qu'elle voulait être un garçon. La fillette m'explique que si plus tard elle a un bébé elle s'en débarrassera parce qu' "aux mamans il faut couper le ventre pour faire sortir le bébé". Mettre un enfant au monde c'est castrer la mère de l'enfant, comme elle l'a été du phallus. Elle me parle encore de sa peur du "voleur d'enfants" qui sévit dans la région et va se réfugier sur les genoux de sa mère.

Séance 16 : Agathe se vante de n'avoir peur de rien, elle se dit plus forte que les garçons, y compris moi. Elle me dessine la langue pendue, mais c'est plutôt elle qui a la langue bien pendue. Ayant aperçu ma collègue à son arrivée elle me demande, comme jeu, de la couper en morceaux et de la cuire pour que nous la mangions. Après c'est à mon tour d'être dévoré. Elle ne se fait plus bouffer, elle bouffe les autres, dans une transgression jubilatoire. Elle se réapproprie à travers le jeu son image orale vue incarnée dans cet Autre dévorant ses proies et qui hante ses cauchemars. L'espace ludique lui permet de jouer cet Autre, ogre ou ogresse, à l'appétit dévorant, et d'y reconnaître son désir. Il n'y a rien à répondre à ces jeux de dévoration, et surtout pas par un rappel de l'interdit du cannibalisme, ce qui serait véritablement une réponse psychotisante. C'est le désir dont la satisfaction est interdite dans la réalité qui se satisfait dans le jeu. Evidemment il y a là de la provocation, jouer à oser transgresser, jouer à l'effrontée, mais ce jeu est aussi le lieu où peuvent s'exprimer des sentiments d'amour et de haine.

Séance 17 : Elle dessine sa mère sous les traits d'un vampire assoiffé de sang et me parle d'un cauchemar dans lequel elle se fait dévorer par un crocodile parce qu'il croit qu'elle veut voler et tuer son bébé pour le manger. Là la dévoration se donne clairement comme un châtement conformément à la loi du talion. Dans la suite de l'entretien Agathe me parle de sa jalousie à l'égard de sa petite sœur qu'elle se plaît à imaginer enlevée par un voleur d'enfants et de son sentiment de culpabilité. Mais à travers le bébé c'est la mère qui est visée, la mère qui a un bébé-phallus, et pas elle. Il s'agit de castrer la mère de son bébé, et pour elle de se libérer de sa mère, de vivre en dehors du fantasme de celle-ci. Car ces histoires de dévoration dépouillées de leur folklore cannibalique ramènent à la question de la position du sujet par rapport au fantasme de l'Autre, dedans ou dehors ce fantasme. Ainsi en m'incluant dans son dessin de la famille Agathe m'a d'emblée incorporé dans son fantasme, dévoré.

Séance 18 : Elle me dessine sous les traits d'un vampire qu'elle tue d'un coup de pistolet. Dans son histoire je veux boire du sang parce que je suis en colère contre un certain Paul. Dans la semaine elle a été violemment agressée à l'école par ce même Paul. Cette fois-ci c'est moi qui endosse son image de vampire, et sa colère est devenue ma colère. Mais ce qui est le plus intéressant c'est qu'elle se définit dans son histoire comme étant un "homme", au sens d'un "humain". Elle semble découvrir que si les femmes ne sont pas des "hommes", elles sont cependant des "humains". Humain, humus, né de la terre, comme Adam (le signifiant Adam serait issu d'Adamah qui signifie la terre, la poussière, Adam le premier humain avant qu'il y ait des hommes et des femmes, avant la sexuaction, un Adam homme et femme ou ni homme ni femme mais simplement humain). Agathe est bien engagée dans un processus d'humanisation qui va faire la différence entre les humains et autres vampires, ogres et tous ces monstres qui hantent l'imaginaire des enfants.

Mais au-delà d'un dépassement du clivage masculin-féminin vers une différence articulée, il y a là un dépassement du clivage bonne mère-mauvaise mère, bon objet-mauvais objet. Un tel clivage protège l'enfant du conflit psychique qui résulterait de la rencontre de sentiments contradictoires à l'égard d'une mère simultanément vécue comme bonne et mauvaise. On a donc d'un côté l'image de la mère ogresse ou vampire assoiffé de sang et de l'autre celle de la bonne mère qui pourvoit aux besoins de son enfant. La disparition du clivage avant que les contraires ne soient intégrés peut produire des

ravages. Il suffit de penser à l'inspecteur Javert dans "Les Misérables" de Victor Hugo qui ne trouve d'issue que dans le suicide à devoir la vie au bagnard qu'il pourchasse de sa haine.

Séance 19 : La séance est une explosion de fantasmes de castration et de fantasmes oedipiens. Des histoires de queues de lézard qui tombent et repoussent ou ne repoussent pas, de filles qui épousent leur papa ou leur maman etc. Agathe ne sait vraiment pas quel chemin suivre. Elle dit qu'elle aimerait être un garçon pour être aimée par sa copine Anaïs, qui est "tellement belle" et à laquelle elle aimerait ressembler. Puis elle me raconte qu'elle a embrassé son cousin dont elle est amoureuse. Je me retrouve face à une fillette qui a perdu son côté insolent et provocateur, toute perdue qu'elle est dans les questions autour de son identité, de son désir, de la loi...

Séance 20 : La jeune fille me dit qu'elle a peur que sa mère ne meure (à cause de ses problèmes de santé), elle parle de se tuer si elle devait mourir. Elle aborde spontanément la question des rivalités et jalousies entre sœurs, et dit qu'elle veut être fille unique, une sirène avec une belle queue, "LA FILLE". Elle avoue trouver du plaisir à embêter les autres. Il s'agit de ce sadisme oral que l'on retrouve dans beaucoup de ses jeux et qui n'est sans doute pas sans lien avec son vécu de laissée pour compte. Elle a interprété la naissance de sa petite sœur et le manque de disponibilité de ses parents à ce moment là comme un message lui disant : "On ne t'aime pas".

Séance 21 : Agathe me parle longuement de sa souris qui va avoir des petits. Elle me dit qu'elle a deux amoureux, qu'elle épousera les deux et fera des enfants avec eux. Elle se demande pourquoi sa mère n'a qu'un seul mari. Elle pourrait en avoir deux (et pourquoi pas davantage ?) puisqu'il est absent toute la semaine. Là encore elle interroge autant le désir de sa mère que ce qui vient y porter limite à travers l'interdit de la polygamie. Dans la théorie qui s'élabore la satisfaction de la mère nécessiterait une infinité de partenaires, alors il en faudrait toujours un de plus et il en manquerait toujours un. La loi résout le problème en limitant ce nombre, et la jouissance de ratée devient interdite. L'insatisfaction de la mère prend un autre sens que le seul échec du père, c'est la loi qui vient limiter la jouissance maternelle en interdisant certaines modalités. Agathe me raconte son dernier cauchemar : un de ses amoureux a ouvert la cage de la mygale, il est piqué et meurt. Tout rendre dans l'ordre, la monogamie est préservée. Les effets de la Loi se font sentir dans le réel.

Séance 22 : La séance commence par l'histoire d'une poule qui a trois pattes (encore un symbole de la femme phallique). Prenant conscience de son lapsus, elle corrige : "trois doigts". Elle continue avec le lézard et sa queue qui repousse. Puis elle revient au fantasme selon lequel les filles avaient un pénis, qu'il a été coupé, mais qu'il va repousser. Encore qu'en l'occurrence ce pénis supposé avoir été coupé semble être là un peu comme pourrait l'être un membre fantôme, c'est-à-dire avec l'illusion de sa présence alors même qu'il n'est plus. Elle m'explique que son but est de prouver que les filles sont plus fortes que les garçons, qu'elles pourraient avoir un plus grand zizi qu'eux si... Est-ce là le sens (un parmi d'autres) des troubles du comportement d'Agathe ? Une "protestation virile" ? Renverser une certaine vision du monde qui fait de la femme le "sexe faible" ? Prouver la supériorité des femmes ? Elle me dessine en train de tirer la langue au "professeur" qu'elle dit être "le maître de la ville", une autre manière de nommer le maire. Défier le maître, c'est ce qu'elle ne cesse de faire. Que doit prouver ce dernier ? Qu'il a le phallus ? Qu'il est incastrable ? Mais c'est la question du sens à donner à la différence sexuelle qui occupe l'essentiel de ces séances et de celles à venir. C'est quoi une fille, une femme ? Mais aussi un père ? Une mère ? La symbolisation du rôle du père dans la procréation va lui faire voir la différence des sexes autrement que dans le seul registre de la rivalité et de la compétition, mais aussi dans celui d'une interdépendance et d'une complémentarité indispensable à la procréation. La différence des sexes cesse d'être uniquement opposition ("le sexe opposé") pour s'ouvrir à une dimension qui laisse entrevoir une rencontre possible. Mais pour combien de temps encore, les progrès de la médecine faisant que le rôle de l'homme dans la conception d'un enfant va en s'effaçant de plus en plus.

Séance 23 : La mère m'annonce une nette amélioration du comportement de sa fille tant à la maison qu'à l'école. Agathe m'invente une histoire dans laquelle elle et d'autres élèves font une "blague" à la maîtresse autour d'une paire de lunettes oubliées. En fait de plaisanterie, il s'agit d'une série de

mensonges, et elle continue : "La maîtresse ne m'a jamais punie, je ne mens jamais, elle m'a dit que j'étais sage comme une image". Elle se cache la tête sous son pull pour me tirer la langue sans être vue et me dit : "C'est comme ça la vie des enfants". Là elle ne ment pas et ne provoque pas, elle joue à mentir et à provoquer dans une mise en scène de la transgression. C'est à travers le jeu que le comportement de l'enfant a pu prendre son sens de spectacle, de donner à voir, d'appel au regard de l'Autre. Il cesse d'être simplement faire, ce qu'il n'a d'ailleurs jamais été que dans le regard des autres.

Comme son cinéma me fait sourire, elle me demande si le petit garçon qu'elle a vu sortir de mon bureau à son arrivée m'a lui aussi fait rigoler. Elle est fière d'elle et de sa farce. Pouvant jouer de la transgression celle-ci cesse d'être une obligation. Agathe peut expérimenter une certaine liberté par rapport au langage et à la vérité, elle s'affirme comme le sujet d'une parole incluant le mentir (parler c'est toujours mentir un peu).

Séance 24 : Elle me dessine un œuf de Pâques avec une poupée à l'intérieur. Elle hésite sur son rôle dans l'histoire : si elle est l'œuf elle va être mangée, mais l'idée d'être la poupée ne lui plaît pas trop. La "poupée" c'est la "pupa", la "petite fille" en latin. Elle me parle de son manque quand sa famille est loin d'elle. Elle dit qu'elle a peur que sa mère qui l'attend dans la salle d'attente ne reparte en l'abandonnant. Elle a fait un cauchemar dans lequel son chien est piqué par une mygale, après quoi il devient très vieux, tombe malade et meurt. Nous reparlons du décès de ses deux grand-mères, de son chagrin et de celui de ses parents. La séance se termine par l'incontournable rituel : elle joue à me couper en morceaux et à me dévorer. Ainsi la séparation est précédée d'un jeu de dévoration qui semble la faciliter. En sortant elle se regarde dans le miroir et m'interroge : "Tu trouves pas que je suis maigre ?". Puis elle me dit qu'elle a peur de moi. Aveu singulier dans la bouche de cette fillette qui se veut n'avoir pas froid aux yeux et qui répète "j'ai peur de rien". Je me trouve prendre place parmi les images terrifiantes qui peuplent son monde, le rien qui fait peur, la peur du manque faisant du vide un vampire.

Séance 25 : Elle est fière, tout le monde la félicite pour ses progrès à l'école. Elle me demande si j'étais un bon élève. Elle est disponible pour intégrer de nouveaux repères avec la demande de l'Autre en position d'idéal : être une bonne élève est devenu une valeur pour elle, une manière de soigner ses blessures narcissiques.

Elle me raconte un cauchemar dans lequel tous ses copains et copines sont tués par des monstres. Elle tue les monstres et a la médaille d'or. Le dernier monstre c'est "la momie verte, c'est un dieu mort, c'était Jésus mort emballé dans du papier". Les dieux morts et menaçants qui rôdent étant éliminés, une ouverture vers la vie s'avère possible. Un désir et une limite sont symbolisés en même temps que la castration de l'Autre. Dans son jeu avec les figurines d'animaux elle tue tout le monde sauf le loup et la louve. Elle m'explique : "J'ai pas tué le papa et la maman loups pour qu'ils fassent des bébés. On était des amis parce que j'ai trouvé le papa à la maman louve, quand les mamans n'ont pas de chéris elles ne font pas de bébés". Son fantasme de destruction rencontre une limite qui laisse une place à la vie. Il fallait que l'Autre phallique meure, qu'il n'ait plus d'utilité, pour que naissent un père ayant un rôle à jouer dans la transmission de la vie et une mère qui ne se suffise plus à elle-même. La mère cesse d'être toute-puissante, elle est maintenant pensée comme ayant besoin d'un homme pour faire un enfant, et c'est sa fille qui va le lui procurer. N'est-ce pas un des projets de l'hystérie : trouver à la mère un homme capable de la satisfaire ?

Pour une fois la séance ne se termine pas en jeu de dévoration, elle veut jouer à la maîtresse et me donne le rôle de l'élève. Agathe a peut-être trouvé une issue à l'impasse relationnelle à laquelle aboutissent les fantasmes de dévoration : tu me bouffes, je te bouffe... et après ? Avec le jeu de la maîtresse un autre objet occupe le devant de la scène : le savoir, sans oublier la règle ou le bâton, accessoires indispensables à ces jeux. Le savoir, objet et phallus, vient comme autre moyen de se remplir (on parle de nourriture spirituelle), de s'exhiber (en montrant ce qu'elle sait), et de donner (en transmettant ce savoir), bref comme un nouveau moyen d'exister et de se présenter. La dynamique sublimatoire, concomitante de la symbolisation de substituts phalliques, fait que l'enfant passe de la dévoration de la mère-objet à l'incorporation de sa nourriture puis de son savoir.

Séance 26 : La mère me raconte qu'Agathe a été odieuse avec ses sœurs. J'en parle avec l'enfant qui me dit qu'elle les tuerait avec plaisir avec un couteau mais que sa mère serait furieuse. Elle s'inquiète de savoir si sa mère peut l'entendre dans la salle d'attente (le risque que ce qui se dise dans le bureau soit entendu à l'extérieur n'est pas qu'un fantasme compte tenu de l'absence totale d'insonorisation des locaux). Je lui souligne que quand elle parle de ses sœurs elle dit "ils", comme si elles étaient des garçons. Serait-ce là la source d'une rivalité qui n'en finit pas ? Imagine-t-elle que ses sœurs ont réussi là où elle a échoué ? Elle dessine un arbre sur lequel pousse une "pomme d'or", elle en a besoin pour guérir son père qui est malade. Après bien des difficultés elle arrive à cueillir cette pomme et à guérir son père. Elle dessine à l'arbre un visage et des lunettes et dit que c'est moi l'arbre. Il n'y a rien à ajouter à cette théorisation de l'efficacité thérapeutique de la cure analytique par une fillette de 7 ans, sauf à dire qu'elle me paraît remarquable de pertinence : ça va beaucoup mieux quand la fonction paternelle est rétablie dans sa dimension symbolique. Non seulement il peut satisfaire le désir de la mère (le désir d'enfant comme substitut du désir d'un phallus), mais son rôle dans la procréation vient porter limite à la toute-puissance maternelle.

Séance 27 : Elle me dessine un bonhomme avec un seul œil : "un cyclope qui fait peur à la ville parce qu'elle (sic) a pas d'amis...elle pleure parce qu'elle est triste ". Je lui fais remarquer que si elle parle au féminin de son cyclope, alors c'est une fille cyclope. Elle me répond que c'est "une cyclone qui va trouver des amis et qui ne sera alors plus méchante". Cette référence au cyclone fait sens pour moi parce que c'est un peu ainsi que ses parents la décrivaient au début : un ouragan qui dévaste tout sur son passage. On parle aussi de l'œil du cyclone. Elle me dit encore qu'elle voudrait être un cyclope parce qu'il est plus fort qu'un homme. Puis dans son jeu elle me demande un œil pour avoir trois yeux et être un ou une "cyclamane", moi je serais alors un cyclope. Dans ce contexte le troisième œil m'évoque Tirésias qui, en plus du don divinatoire que lui prête la mythologie, est dit avoir connu les deux jouissances, masculine et féminine. Dans cette logique d'un qui manque ou d'un en trop, il n'y a jamais le bon compte. L'issue sera dans la symbolisation d'un nouveau manque, le manque d'amis, qui lui peut trouver une issue favorable. Agathe passe des registres de l'interdit et de l'impossible à ceux du permis et du possible. Elle me dit encore qu'elle ne veut pas être un monstre parce qu'on les tue, qu'elle pense être un monstre parce qu'elle est méchante et que sa mère la traite souvent de monstre. Elle me dit qu'elle n'aime pas les garçons parce qu'ils sont forts et méchants et qu'elle ne veut plus être méchante. Le changement est important puisqu'on assiste à l'élaboration d'une position morale avec l'intériorisation d'une loi portant limite à la jouissance sadique, et cette intériorisation semble directement liée à la symbolisation de la fonction paternelle. A partir de là la jeune fille va essayer de s'élaborer une identité différente de celle que lui renvoie le regard des autres et se construire sa propre représentation d'elle-même. Et ne plus s'imaginer être un monstre que les autres veulent tuer. Peut-être la fin d'une guerre en perspective ?

Séance 28 : Agathe me dit qu'elle ne veut pas être prise pour une "poupée Barbie" parce que "quand elles sont cassées on les jette". Je lui demande ce qu'elle entend par "être prise pour une poupée Barbie", elle me répond que c'est obéir. Des mots qui ne sont pas sans évoquer ce qu'a pu être un certain discours féministe. Elle est donc devenue une "poupée qui dit non". A partir de là Agathe va pouvoir adopter l'issue féminine au complexe de castration et qui est d'être le phallus et non, comme dans la solution masculine, d'en avoir un substitut.

Elle dessine sa main recouverte de poils, me dit qu'elle a de plus en plus de poils et que, puisque les autres la prennent pour un singe, alors elle est un singe. C'est dire qu'elle s'identifie bien encore à l'image que l'on lui renvoie d'elle, comme au stade du miroir c'est l'Autre qui pensait détenir la vérité de son être. Puis elle me dit que je suis poilu et que moi aussi je suis un singe, elle ajoute encore que j'ai une grande moustache et son père une petite. Soit, avoir des poils comme les singes ça ne lui plaît pas, ce n'est ni beau ni féminin, mais à travers ses questions elle interroge aussi les identités et les différences, les continuités et les discontinuités, les limites de l'humanité. Puis il y a les expressions "singer" et "faire le singe" : elle m'invente une histoire dans laquelle elle fait "le clown", c'est-à-dire où elle fait tout ce qu'elle n'a pas le droit de faire. Elle évoque son plaisir à transgresser, le plaisir de se voir faire ce qui est interdit, de défier l'autorité parentale, d'oser exister en dehors de la demande de

l'adulte, autant de manière de dire non, ou plutôt de l'agir, d'être un homme et non une "poupée Barbie". C'est comme si elle ne pouvait marquer sa différence, son "territoire", c'est-à-dire s'affirmer en tant que sujet, qu'à emprunter la voie de la transgression, qu'à être hors-la-loi, et ce n'est que là qu'elle pourra éventuellement rencontrer le glaive de la loi qui va porter limite à sa jouissance.

Agathe me raconte une histoire dans laquelle un renard assoiffé meurt sous le regard des "enfants prodiges". Elle m'explique qu' "un enfant prodige c'est un enfant qui dit adieu à son animal préféré, un enfant qui pleure et l'animal se remet à vivre quand il boit une larme". Cette image contraste avec celle du vampire assoiffé de sang qui hante ses cauchemars. La vie, la satisfaction, ne sont plus arrachées par la violence, mais sont un don d'amour, même si cette "réparation" garde une dimension magique. Alors que la fillette passe du registre de la destruction à celui de la réparation, on assiste à un retour massif des peurs de la phase orale : angoisses d'abandon, de la solitude, du vide, typiques de la prise de conscience par le nourrisson du fait que sa satisfaction dépende de la présence de l'Autre et de son désir. La satisfaction obtenue prend à ce moment là le sens d'un don d'amour. Mais l'enfant a aussi quelque chose à donner, ce qui le sécurise et vient réparer son image narcissique.

Séance 29 : Elle me dessine un serpent qui n'est pas content parce que les humains viennent pour le capturer. Un oiseau vient le prévenir du danger et lui conseille de retourner chez sa maman. Il ne l'écoute pas, est attrapé puis mis en cage. Le serpent ne reverra jamais sa maman. Elle ponctue son histoire de sifflements imitant ceux d'un serpent et joue à me mordre disant que je suis l'humain venu pour la capturer (et donc la séparer de sa mère). Evidemment elle reconnaît dans l'histoire de ce serpent séparé de sa mère ses propres angoisses de séparation. La séparation est ici reprise sur le mode anal avec la menace pour l'enfant, phallus coupé du corps de la mère, de finir en objet fécal déposé et oublié dans mon bureau comme le caca dans la cuvette des WC. Agathe me raconte ensuite un cauchemar : elle est dans un avion qui s'écrase et se retrouve à l'hôpital, quand elle sort il n'y a plus personne à la maison qui est remplie de dinosaures, sa famille s'est enfuie et l'a abandonnée. Elle s'inquiète de savoir si sa mère qui l'attend dans la salle d'attente n'est pas partie en l'oubliant. Pourtant elle en fait beaucoup pour qu'on ne l'oublie pas.

Séance 30 : Elle me dessine une maîtresse qui fait peur aux enfants, qui a un nez de sorcière, est couverte de boutons et qui donne la varicelle aux enfants. Elle dessine sa propre main couverte de boutons et me raconte une histoire dans laquelle on lui arrache les boutons à l'hôpital mais le lendemain ils ont repoussé. Puis ces boutons finissent par couvrir tout son corps et sa mère lui interdit de manger à table en lui disant qu'elle était dégoûtante. Dans son histoire la mère est qualifiée de "bête" et emmenée par la police. Elle me dit qu'à l'école elle va jeter du caca sur ceux qui l'embêtent, qu'il y a des enfants qui mangent des crottes. Elle me dit d'aller manger des crottes de chien, que je suis une crotte puisque j'aime les crottes. Puis elle se dit être une crotte de pigeon et que je dois la manger et que je suis une crotte de chien et qu'elle va me manger. Elle termine par une question : " Qui de nous deux est la plus grosse crotte ?". Je la ramène dans la salle d'attente et là elle me traite de crotte devant sa mère.

On est "dans le caca", avec une explosion de jouissance dans la transgression des interdits propres à la métaphore anale et une désidéalisations où Agathe exprime massivement son mépris et sa haine, ainsi que sa peur face à une enseignante sur laquelle elle a transféré l'image de la mère fécale qui donne des crottes à manger ou qui s'offre à la dévoration, voire qui exige qu'on la dévore. Mais c'est aussi elle qui répond à la demande de l'autre au temps de l'éducation sphinctérienne en disant "ce n'est pas moi qui t'intéresse mais ma crotte, alors prend la et bouffe la ! ". En retour il y a la crainte qu'on puisse lui donner du "caca" à manger, voir qu'on ne l'empoisonne. Empoisonner la vie des autres reste un bon moyen d'occuper leur esprit.

Séance 31 : Agathe qui est maintenant au CE2 étonne son entourage. Elle s'est "réveillée" dit la mère pour m'apprendre que sa fille a de bons résultats à l'école. Par contre je ne la trouve pas très calme, mais elle semble sortie de ses relations d'opposition et de provocation. Pendant l'entretien elle veut embrasser amoureusement sa mère sur la bouche et lui demande : "Pourquoi papa est ton chéri et pas le mien ?" Logiquement ce qu'elle met là en scène aurait supposé la question : "Pourquoi papa est ton chéri et pas moi ?". Puis elle met un feutre sur son front, dit qu'elle est une licorne, et fait semblant

d'encorner sa mère. On voit avec quelle facilité elle peut passer d'une position masculine (homosexuelle) à une position féminine (hétérosexuelle) pour revenir à une position masculine. Son identité sexuelle dans l'Œdipe n'est vraiment pas assurée, elle endosse alternativement les deux rôles : homme pour la mère, femme pour le père, mais toujours complément phallique.

Séance 32 : Elle me dit qu'elle aurait aimé avoir un frère pour que sa mère ait un garçon. Trois filles c'est trop, pense-t-elle, sa mère pourrait avoir l'idée d'en échanger une contre un garçon. Ce qui est interrogé c'est le désir de la mère avec l'idée qu'elle aurait aimé avoir au moins un enfant de sexe masculin plutôt que 3 filles. Mais elle ne s'offre plus trop à vouloir être ce garçon et ne se vit pas forcément comme étant la fille en trop.

Elle me reproche d'être amoureux de sa mère, dit qu'elle va me supprimer et très agressive me lance un : "Je ne veux pas que tu embrasses ma mère !". Elle ajoute que je peux embrasser ma collègue tout en précisant que ce n'était pas bien car après elle allait avoir un enfant et que les enfants sont méchants. On retrouve la symbolique sexuelle qu'avait déjà la bouche dans les fantasmes de dévoration. Agathe exprime ouvertement la peur que je lui vole sa mère, dans cette configuration œdipienne c'est le père qui vient voler la mère à l'enfant, et c'est le rôle qui m'est attribué à ce moment du transfert par Agathe. Le père peut offrir à la mère quelque chose que l'enfant n'a pas. Agathe ne rivalise plus avec la mère pour la possession du père, mais avec le père pour l'amour de la mère. On est loin de l'époque où elle était jalouse de ma collègue qui me "volait" à elle. On voit bien les deux rôles du père dans l'Œdipe féminin : il sépare l'enfant de la mère, venant en tiers dans cette première relation amoureuse (comme chez le garçon), puis il prend la place de l'amoureux dans le fantasme de la fille, place que la Loi lui interdit d'occuper. La déception va amener la fille à haïr ce père et à se détourner de lui.

Séance 33 : Agathe m'interroge : est-elle "un petit Jésus" ou "un petit diable" ? Donc deux manières pour elle d'être du sexe masculin. Je lui souligne cette impossibilité grammatico-logique. Elle en conclut : "Alors je suis une jésotte." Je lui renvoie que dans jésotte il y a "sotte", une gentille sotte. Ça la fait rire. Elle commence un dessin. Sur ma feuille j'écris "destin" au lieu de "dessin", un lapsus plein de sens. Elle représente sa mère sous les traits d'un cheval triste parce qu'il est seul, n'a pas d'enfants, de fiancé ni de copains. Soudain apparaît un cheval mâle qui lui aussi est seul. Ils se marient et ont trois enfants : elle et ses deux sœurs. Enfin un vrai mâle, un étalon ! Agathe trouve que j'ai changé de tête, elle demande le nom de ma femme et veut ma fille comme nouvelle sœur. Je ne réponds rien à ce qui pourrait être entendu comme une demande d'adoption symbolique. La revalorisation des figures parentales passe par ce pouvoir qu'ont le père et la mère de faire des enfants. L'enfant comme substitut phallique est là comme autre manière de se compléter et de combler la béance inhérente à toute rencontre amoureuse.

Séance 34 : La fillette me dit qu'elle veut arrêter de venir aux séances, qu'elle n'en a plus besoin. Et effectivement elle est bien plus calme et sereine. Elle dessine un caméléon qui attrape une mouche et la mange, donc toujours la même métaphore sexuelle orale. Je lui parle du mimétisme chez le caméléon, mais elle connaît, et conclut qu'ainsi elle pourra mieux attraper la mouche et la manger. Dans son histoire la mouche c'est moi. Puis elle représente sa mère sous les traits d'un oiseau dont elle dit qu'il bat de l'aile et qu'il veut lui aussi attraper la mouche. Le caméléon se cache et se transforme en lézard, l'oiseau l'attaque parce qu'il lui a volé sa proie. Dans la bagarre le lézard sauve sa peau mais perd sa queue. Faut-il sacrifier sa queue pour ne pas perdre la vie ? Cela semble jouable puisque la queue du lézard repousse. Agathe est largement entrée dans la chaîne des substituts phalliques, et le perdre une fois encore n'a rien de dramatique. Ce qui me paraît intéressant c'est l'utilisation de la métaphore "battre de l'aile" que j'associe à ce qu'il en était de l'instabilité psychomotrice d'Agathe qui a un moment donné a fait parler d'hyperactivité. Un oiseau qui bat de l'aile c'est un oiseau qui agite frénétiquement ses ailes quand il a du mal à voler, mais cela veut dire aussi être en difficulté, perdre de la force, de la crédibilité. N'est-ce pas ce qui s'est passé pour l'enfant : s'agiter pour ne pas chuter quand il a été question pour elle de voler de ses propres ailes ? On retiendra encore que dans le scénario de la fillette la castration vient comme blessure infligée par la mère dans la lutte pour le père. Et c'est sans doute une raison supplémentaire de la haïr. Mais la mère d'Agathe c'est aussi une mère

blessée, malade, qui a fait des séjours à l'hôpital, opérée... autant de représentations angoissantes de la castration.

Si je voulais spécifier de dimension psychopathologique dans laquelle est prise Agathe, je l'apparenterais à la structure hystérique en ne confondant pas structure et névrose. Peut-être même que le travail fait avec elle lui évitera cette névrose, ou fera qu'elle soit moins grave. Pour le moment on peut dire qu'il est bien qu'une fillette aussi intelligente et relationnelle n'échoue pas à l'école à cause de problèmes psychiques qui sont l'expression d'une subjectivité en souffrance dans ses questionnements. Ce que j'ai proposé à cette enfant c'est de lui donner la parole dans une démarche que je définis comme psychanalytique pour la différencier des orthothérapies habituelles qui transforment l'enfant rebelle en névrose gérable. Plus la subjectivité est niée plus elle va s'exprimer à travers des symptômes et des troubles du comportement. Dès la première séance Agathe évoque la possibilité de fabriquer un robot qui viendrait prendre la place du Chaperon Rouge, alors que la vraie resterait cachée pour ne pas se faire dévorer. Le robot c'est l'enfant réduit à ses dimensions biologiques et cognitives, un enfant programmé après avoir été rendu docile. Agathe se sent déjà exagérément écrasée par les exigences des adultes, elle se vit comme victime et gibier. Le vécu actuel fait resurgir des angoisses plus archaïques. Mais c'est un robot qui a pris sa place et qui va se faire dévorer. Quant à elle, elle ne veut être ni dévorée ni être un robot.

L'angoisse de mort qu'exprime fréquemment cette enfant me semble traduire un au-delà de l'angoisse d'abandon et de la problématique liée à l'image narcissique castrée/non castrée. Il y a la peur d'un effacement du sujet, de son anéantissement par la perte de ses repères identificatoires, c'est-à-dire des signifiants qui circonscrivent sa différence, et de se voir ainsi prise au piège d'un Autre dont la volonté serait de la réduire à être son objet de satisfaction. La bouche dévorante, métaphore de la jouissance de l'Autre, réduit à son poids de viande celle qui n'a pas de phallus. Tout se passe comme si de ne pas avoir l'objet du désir de la mère faisait courir à l'enfant le risque imaginaire de se faire dévorer par cette même mère restée sur sa faim.

L'idée de se soumettre à l'autorité de l'adulte réveille chez Agathe une forte angoisse et la crainte de perdre le peu d'identité qu'elle a réussi à se construire. On voit bien le danger qu'il y a à aller trop loin dans le sens de cette soumission, de cette obéissance à L'Autre : renforcer l'angoisse et les manifestations par lesquelles l'enfant défend sa subjectivité et qui constituent précisément les "troubles du comportement" pour lesquels ses parents sont venus consulter.

Pourquoi l'amélioration du comportement et des relations d'Agathe à un moment donné, avec un investissement positif des apprentissages ? Du côté familial rien n'a vraiment évolué. Du côté "psychothérapie" il semblerait qu'Agathe ait trouvé une identité stable extérieure à la jouissance menaçante de l'Autre en réinvestissant les fonctions parentales et en donnant un sens autre que négatif à la féminité à travers la maternité. S'il n'y a pas au niveau inconscient de symbolisation du sexe féminin, il y a par contre une représentation du corps maternel comme lieu où vient se loger l'enfant, et dans le cas d'Agathe il s'agit de la bouche qui préfigure l'organe génital féminin qui n'entrera en scène qu'à la puberté. S'il y a bien un thème aussi universel que le phallus c'est le ventre maternel. Sécurisée elle peut affronter avec moins de craintes la demande des autres et investir les apprentissages.

A suivre l'observation d'Agathe, on se rend bien compte qu'il faut que l'enfant symbolise quelque chose de la réalité de la différence des sexes et de leur rôle complémentaire dans la procréation pour que se mette en place une authentique structure oedipienne. Et peu importe que le père soit représenté comme celui qui d'un baiser dépose dans la bouche de la mère la graine dont jaillira l'enfant. Ce qui est essentiel c'est qu'il soit investi comme étant celui dont la femme recevra le phallus sous la forme d'un enfant. Du côté de la mère la castration c'est qu'elle ne peut pas s'auto-engendrer, qu'elle a besoin d'un homme, qui ne soit ni son fils ni son père, pour faire un enfant. C'est à partir de là que l'enfant va lui aussi être soumis à la loi et à la castration en tant qu'il ne peut pas apporter une pleine satisfaction à l'un ou l'autre de ses parents. Castrer la mère de l'enfant c'est lui donner sa juste place d'enfant et non de partenaire.

L'autre question est la manière dont un enfant va s'efforcer de mettre de la distance entre lui et son Autre spéculaire, c'est-à-dire l'objet habillé de son image désirante, ce qui donne cet autre dévoré /dévoration omniprésent dans l'histoire d'Agathe, quand aucune loi ne vient organiser des relations qui restent dans le seul registre de l'imaginaire. Les limites vont être introduites dans la réalité par son comportement. C'est par son instabilité et ses "troubles des conduites" que la jeune fille, qui est entre les mâchoires de l'ogresse qu'elle s'offre à être pour les autres, va jouer son va-tout pour échapper à la dévoration. Mais on est là dans l'angoisse et non dans le réel parce qu'un au-delà de la jouissance maternelle a bien été symbolisé, même si cet au-delà reste incertain. Après, qui va pouvoir incarner dans la réalité l'Autre de la mère ? Comme au-delà de la mère castrée et dévorante, Agathe n'a pu trouver qu'un père mamifié qui donne un enfant à une femme comme une mère donne le sein. Il s'agit d'un père qui a, et peut donner, ce qui manque à la mère, une sorte de mère complète, mais pas un père. Il faudra le détour par des symboles portés par le monde animal pour que la fillette reconnaisse ce qu'est un père dans un étalon ou un taureau, pour qu'elle symbolise la dissymétrie signifiante entre l'homme et la femme dans le registre de la sexualité. Tout le chemin parcouru par Agathe aura été de redonner vie à son père, de lui donner sens, naissance, comme Autre incontournable dans son histoire lui assurant un repère en dehors du corps et du désir de la mère.

Libérée des sentiments de trahison et d'abandon, Agathe peut repenser sa réalité et les difficultés qu'elle comporte pour ouvrir sa vie à d'autres possibles.

Un enfant entre psychose et réalité

Claude Kessler (2011)

Le champ de la psychologie humaine est celui des représentations et non des faits. La réalité à laquelle il est fait référence est la réalité vécue, c'est-à-dire la vision subjective et partielle d'une réalité qui en tant que telle est susceptible d'être déconstruite et reconstruite. Il est important de le rappeler à propos des personnes évoquées dans cet article et qu'il s'agit avant tout de ne pas stigmatiser, mais de reconnaître comme étant en souffrance. Par ailleurs le nécessaire a été fait pour préserver leur anonymat.

Le psychiatre qui reçoit pour un premier entretien Joshua à l'âge de quatre ans à la demande de la PMI note chez lui des comportements d'opposition "intenses et soudains", un retard de langage, un faible investissement dans les apprentissages, des attitudes auto et hétéro agressives. Le compte-rendu insiste sur une parentalité défaillante avec des parents handicapés. Les entretiens qui suivent relèvent de fortes angoisses, un repli sur soi allant jusqu'à l'isolement avec une peur des contacts. Les suivis proposés sont une rééducation psychomotrice, un soutien d'éveil au langage et un travail mère-enfant.

Joshua m'est adressé à l'âge de neuf ans pour une psychothérapie. Il est en CE2. Le diagnostic évoqué à ce moment là est celui d'une psychose infantile. En même temps sont réalisés un bilan génétique et une évaluation au Centre Régional pour l'Autisme. Une IRM cérébrale faite à l'âge de 6 ans s'était révélée négative et les psychotropes prescrits se seront montrés peu efficaces. L'enfant a fait des progrès certains au niveau des apprentissages, de la socialisation et de la communication depuis le début de sa prise en charge. Le dévouement et la constance du réseau de soins et d'aide qui s'est mobilisé autour de lui ne sont sans doute pas étrangers à cette évolution positive, mais qui a atteint ses limites. Quant aux parents, ils ne sont guère favorables à un travail psychothérapique, ils préfèrent réduire les problèmes de leur fils à un refus d'obéissance.

Séance 1 (nous sommes en novembre)

Je reçois Joshua avec ses parents. Il tient à la main deux figurines, Sammy et Scoubidou, ce qui indispose le père qui trouve qu'il n'a plus l'âge de ces jeux. Pendant que ses parents parlent, l'enfant les ignore et dessine un sapin et un Père Noël, me disant simplement que quand il sera grand il veut être facteur pour amener les lettres au Père Noël. Les parents me racontent que tout le monde se moque de leur fils, ils parlent à son sujet de déficit, de retard, de handicap. Le père se demande s'il ne le couve pas trop et la mère trouve qu'il fait bébé. Les deux se plaignent de ses refus d'obéissance, de ses colères et de son agressivité. Je suis frappé par l'étrangeté de cet entretien où j'ai l'impression d'avoir en face de moi trois personnes qui ne se connaissent pas. Ils ne se parlent pas, il n'y a guère d'échanges affectifs et ils évitent de se regarder. Quand l'enfant n'est pas en activité, il secoue ses mains de façon stéréotypée ou suce son pouce comme un bébé, le tout avec un gigantesque sourire, sans entrer véritablement en relation.

C'est dans l'après coup que le signifiant "couvrir" utilisé par le père prendra tout son sens, non seulement en référence à ses fantasmes maternels, mais surtout comme étant le pendant de la théorie de la filiation cigogniale du fils.

Et que dire de ce projet : amener les lettres des enfants au Père Noël ? Il y a un père et un enfant, il reste à faire le lien entre les deux, c'est-à-dire entre lui et son père, et c'est ce qu'il va tenter de faire, le symboliser comme père.

Séance 2

Joshua amène six figurines représentant des dinosaures. Il se demande lequel d'entre eux est le roi et dit que c'est le plus grand, mais il n'arrive pas à savoir, du fait des différentes positions des animaux représentés, lequel a la plus grande taille. Il semble continuer un jeu commencé depuis longtemps. J'ai l'impression que pour cet enfant le jeu remplace la réalité, qu'il est sa réalité, et d'être en présence de ce qui pourrait être l'ébauche, la matrice d'un délire. Les dinosaures "font de la gymnastique, dit-il, la pyramide ... ils tombent". Il m'explique que ces exercices de gymnastique sont faits pour "se défendre". Puis les dinosaures se battent "pour manger le soldat français". Les œufs contenant les bébés de la maman dinosaure sont volés par un autre dinosaure qui veut les dévorer. Le "méchant" est tué, il revient sous la forme d'un fantôme. Joshua dit qu'il est le roi des dinosaures, puis parle d'une reine qui pond ses œufs dans la marmite qui lui sert à faire la cuisine.

L'enfant me raconte ensuite ses cauchemars : " Des dinosaures m'écrasent ... des méchants ... des hommes singes m'attaquent ... j'ai peur ... un tigre veut me manger."

Dans son jeu Joshua a fini par prendre place au milieu de ses jouets pour devenir le septième dinosaure. Il occupe alors les deux places : celle du joueur et celle d'un jouet, mais pas au sens de la représentation du joueur par une figurine ou une peluche, plutôt d'un clivage assurant simultanément une double présence. Il se situe comme semblable aux figurines en plastique, de fait il complète la série en se disant être le roi des dinosaures qu'il cherchait. Un autre enfant aurait pris une des six figurines et aurait dit : "ça c'est moi" (elle me représente). Joshua est dedans et dehors, dans et hors jeu, vivant et objet inanimé, les deux n'étant pas très différenciés. Dans cette logique les figurines sont des êtres vivants et les êtres vivants des figurines. Puis il y a l'image de cette mère qui cuisine ses enfants. Est-ce une métaphore, au sens où "cuisiner quelqu'un" c'est l'interroger, éventuellement lui extirper des aveux, le passer à tabac ou encore l'influencer pour l'amener à l'état souhaité ? Alors cette métaphore reste à dégager. Il s'agit plus sûrement du fantasme d'une mère qui pond une omelette faute d'un père pour féconder ses œufs. La dévoration de l'enfant, réduit par l'Autre à être une viande à consommer, sera un thème récurrent dans les jeux et dessins de Joshua. Ainsi que l'image d'une mère qui se nourrit de sa progéniture.

Séance 3

Joshua vient avec trois peluches, des cigognes (l'Alsace n'est pas loin) : deux bébés qu'il nomme Léa et Lucas, et la maman, Margot. Puis il les couche pour dormir, disant qu'elles sont fatiguées d'avoir couru pour chercher des vers à manger, mais qu'elles n'en ont pas trouvés. Là encore il semble continuer un jeu perpétuel qui est le monde dans lequel il vit. Il connaît peut-être la différence entre jeu et réalité - sans doute même - mais paraît y être complètement indifférent, du moins dans certains domaines. A ces moments là il vit dans un monde irréel à la réalité duquel il semble croire et auquel il refuse ou est incapable de renoncer malgré tous les efforts de l'adulte. Et en l'occurrence les parents exercent des pressions violentes, mais ce ne sont pas les seuls.

L'expérience des enfants et des adultes atteints de troubles psychotiques ne permet pas de partager un certain optimisme qui réduirait les difficultés de Joshua à une simple immaturité ou à un retard de développement, et de conclure (je cite) : "Une aide psychologique régulière et des séjours de vacances hors famille l'aideraient à devenir grand." Se voiler la face n'est pas forcément bénéfique pour le patient. L'avenir d'un enfant atteint de psychose reste incertain, et à l'évidence certains s'en sortent mieux que d'autres, même si la structure psychotique est apparemment là comme une réalité indépassable.

Joshua dessine un sapin de Noël avec un Père Noël flottant à son sommet et un chat, puis il me raconte l'histoire de son dessin : "Le Père Noël ne peut pas descendre car il va se brûler aux guirlandes, il va griller et les cadeaux vont tomber sur le sapin. Un autre Père Noël va venir et ils vont tous griller et il n'y aura plus de Père Noël. Le chat aussi va être grillé." Comme dans le rêve, le décryptage du sens littéral (être brûlé) nous mène au sens métaphorique (être démasqué). Le dessin est à interpréter. Et il

s'agit bien de démasquer le Père Noël, c'est-à-dire de faire la part entre ce qui relève de l'imaginaire et ce qui est du registre de la réalité.

La question de l'existence d'Un Père (un père symbolique) fonde un désir de savoir et une quête de la vérité. La remise en question de l'être est l'ouverture indispensable à une démarche qui se veut psychothérapique dans le sens de la psychanalyse, c'est-à-dire une psychanalyse qui produit des effets thérapeutiques. Le temps de nos rencontres sera un moment privilégié pour interroger le savoir et la vérité.

A la fin de l'entretien l'enfant me parle de sa peur d'être mis dans le sac du Père Fouettard et emmené.

La croyance en l'existence d'un Père Fouettard semble avoir plus de consistance que celle dans l'existence d'un Père Noël.

Séance 4

Joshua vient accompagné de deux cigognes. Apparemment il se sent en sécurité avec elles. Un nouveau dessin lui permet de poser ouvertement la question de l'existence du Père Noël : " Des copains disent que le Père Noël existe pas, je pense qu'il existe. Est-ce qu'il existe ou pas ? Ils disent que quelqu'un se déguise". Joshua me dit encore qu'il a peur des monstres, puis affirme qu'ils n'existent pas. Il me parle d'un rêve dans lequel il se fait attaquer par des dinosaures mais est sauvé par une cigogne. Il dit qu'il aimerait vivre au milieu des cigognes, que les dinosaures ont mangé des humains empoisonnés et qu'ils en sont morts.

Au retour dans la salle d'attente je me fais interpellé par le père qui me dit avoir entendu que son fils se comportait "normalement" avec moi alors qu'à la maison il faisait "le fou". Pour lui cela signifiait que ces rencontres étaient inutiles. Dans l'histoire de la prise en charge de l'enfant il y a toujours eu un "mauvais objet" pour le père, tel enseignant ou tel soignant. Ce transfert négatif semble être une nécessité dans l'équilibre du suivi, il est une réaction aux menaces que fait courir au père la mise en place d'une triangulation et les rivalités qu'elle implique.

Séance 5

Le père me dit avec agressivité que son fils ne fait que rigoler à la maison, qu'il pousse des gémissements et tape sa mère quand elle lui dit non. Il souligne mon échec à introduire un changement dans une situation devenue insupportable et je suis entraîné de devenir le responsable désigné des difficultés que rencontrent les parents avec leur fils.

L'enfant me dessine un arbre avec des pommes qui en tombent, et dessous une fillette blonde qui saute à la corde : "C'est maman, les pommes lui tombent sur la tête, elle rit, elle s'amuse avec les pommes. Elle a plein de taches sur le visage. Attention une pomme géante tombe sur maman !" Il mettra souvent encore en scène la mort, pour ne pas dire le meurtre, de la mère.

Joshua joue avec deux des cigognes qu'il a amenées : " C'est la maman et son petit, dit-il. La maman tape sur son petit. Ils cherchent des vers de terre". Dans l'histoire, le père est un ver de terre. Donc un père qui serait là comme objet de dévoration, proie pour la mère et son bébé, mais aussi hermaphrodite.

L'enfant s'est bien approprié l'espace de nos rencontres pour exprimer et élaborer ses fantasmes, malgré un père à l'affût de ce qui se passe dans le bureau, et qui ne cache pas son hostilité et sa méfiance.

Pendant longtemps Joshua va venir accompagné de ses cigognes qui constituent pour lui des interlocuteurs privilégiés, sa famille en quelque sorte. Elles semblent venir réparer quelque chose qui a été défaillant au niveau de la famille réelle. Il me parle de son désir d'être une cigogne au milieu des

cigognes, parfois il est même prêt à croire qu'il en est une. Je suis souvent dans l'impossibilité de savoir avec certitude dans quel registre il s'exprime : le jeu, la réalité, le fantasme ou le délire. Et ces registres se confondent facilement. Un des intérêts du dessin et de l'histoire que je demande à Joshua d'inventer à son propos est de nous retrouver dans un espace qui n'est ni la réalité ni le délire, mais un cadre autorisant un espace imaginaire limité (avec un début et une fin) analogue au fantasme. Ceci dans le but de lui donner la possibilité d'élaborer les traumatismes réels et les angoisses qui alimentent les défenses psychotiques, et de lui permettre de différencier les registres, et pourquoi pas d'essayer de les nouer en élaborant son propre espace subjectif et sa propre identité.

Séance 6

Caressant ses cigognes, Joshua me confie à voix basse, peut-être pour ne pas être entendu par son père qui est dans la salle d'attente, que la nuit elles lui font des bisous et lui disent "ma petite fille a peur du noir". Et il raconte : "J'ai peur des cimetières. Si j'étais près d'un cimetière je crierais comme une folle...J'ai peur des loups". Parler de lui au féminin ne lui pose apparemment aucun problème, comme s'il était indifférent à la question de la différence des sexes et que celle-ci ne faisait pas limite. Dans le monde de Joshua, la féminisation ne signifie pas la perte du pénis et il est possible d'être du sexe féminin tout en étant pourvu de l'organe viril, la différence est purement symbolique, déconnectée de toute réalité anatomique. Quant à l'image du corps, elle peut être falsifiée.

Puis il me dessine un bonhomme placé au milieu de fleurs et ressemblant à un épouvantail : "C'est maman, dit-il. Elle cueille des fleurs. Elle se pique. Ce sont des roses. Elle va à l'hôpital, elle est toute rouge. C'est la nuit, moi et papa on dort. Le garde du parc va lui dire qu'elle n'a pas le droit de cueillir des fleurs la nuit."

La représentation d'une mère qui transgresse et qu'il faut rappeler à l'ordre me semble être avant tout une projection de Joshua lui-même tel qu'il est décrit par son entourage : désobéissant, ne respectant pas les règles et les limites qui lui sont mises, et de là souvent puni. Mais la question de l'existence d'une loi qui s'imposerait même à la mère n'en est pas moins posée.

L'image qu'a Joshua de lui comme étant une petite fille ne semble pas être uniquement l'expression d'un Œdipe inversé, mais correspond certainement aussi à la problématique de la mère qui n'arrive pas à investir affectivement au-delà d'elle-même, et surtout pas à concevoir son fils dans son identité sexuelle. D'autant qu'elle-même paraît plus asexuée que féminine. Du coup l'enfant a trouvé une place toute prête : femme du père et fille-double de la mère.

Séance 7

L'enfant me confie en arrivant qu'il est "le maître des cigognes" et veut m'initier à leur langage : toy veut dire bonjour, tan c'est au revoir. Il m'explique : "Tous les enfants sortent du ventre d'une cigogne. Elle a mal au ventre. Elle pond le bébé puis le met dans son ventre."

Joshua dessine une forêt effrayante peuplée d'arbres vivants à tête humaine avec, dans le ciel, une cigogne et un sac contenant un bébé. "C'est un panier volant avec un bébé dedans, dit-il. Un bébé qui vient de quelqu'un qui ne vit pas, d'une cigogne qui est morte. Elle a fait une bêtise et a lâché le panier. Le bébé perdu est un robot. La cigogne morte devient une cigogne mécanique. Les humains ont des os, les chiens peuvent les ronger." Le mythe de la filiation cigogniale est fortement infléchi par la représentation d'une mère biologique vécue comme déshumanisée, morte ou robot, parfois épouvantail, souvent persécutrice.

Je résume un discours difficile à suivre. J'ai l'impression par moment d'être face à plusieurs discours tenus simultanément, comme pour certains dessins qui sont la superposition ou la condensation sur une même feuille de différentes scènes. Le discours est semblable à l'activité picturale : il est illimité dans la synchronie et la diachronie alimentant des histoires sans fin. Ce n'est que secondairement

qu'une limite sera introduite, d'abord par moi à la fin des entretiens, puis par l'enfant écrivant le mot "fin" sur ses dessins.

Séance 8

L'enfant dessine fébrilement "des monstres, des méchants, un chevalier, une sorcière, un vampire, un squelette. Ils vont attaquer la ville. Ils veulent tuer tout le monde. Les cigognes vont tuer les monstres avec leur bec. Ce sont des super héros". Il surcharge ce dessin de "fleurs carnivores qui vont dévorer les gens", puis d'un "cimetière avec les papis morts" (ses deux grands - pères sont décédés).

Dessin de la séance 8



Ainsi le bec de la cigogne ne sert pas qu'au transport des bébés, il peut aussi être une arme et un instrument de punition : " Les cigognes vont nous piquer les fesses si on est pas gentils", dit Joshua. Traits maternels et paternels s'additionnent dans cette représentation d'un Autre phallique sous l'apparence d'une cigogne qui serait mâle et femelle. La sexualité est coupure : l'un ou l'autre (sexe), mais pas les deux. Incarnant le fantasme d'un Autre échappant à la castration, la cigogne n'a pas à être le lieu d'un questionnement angoissant sur la sexualité et le désir. Comme grand Autre originaire d'où jaillit la vie, elle supplée à ce qui défaille au niveau du couple parental à symboliser une rencontre, ou son échec, l'enfant n'arrivant pas à s'imaginer être né de la relation amoureuse de ses parents, et eux non plus sans doute. Ils sont là pour lui un peu comme des soignants ou des gardiens dans un zoo, mais pas des parents lui transmettant des valeurs qu'il accepterait en tant qu'inscrites dans des liens de filiation. Ces parents parlent de leur fils comme d'une curiosité, une sorte de monstruosité, dans laquelle ils refusent de se reconnaître car ils y voient le symbole de leur propre échec venant confirmer leur statut de handicapés. Et en retour ce fils les rejette, trouvant dans une filiation déjà délirante le soutien et le sens dont il a besoin en référant son origine à cet Autre phallique transmis par la fable de la cigogne apportant le bébé dans un baluchon qu'elle tient dans son bec.

Séance 9

Le père de Joshua veut me parler. Il se plaint de ce que son fils lui saute sur le ventre pendant qu'il fait la sieste, qu'il montre son sexe et ses fesses à sa mère et met la tête sous la jupe de sa grand-mère. Il me dit qu'il a l'impression que l'enfant le nargue. A l'école la situation est difficile et il est envisagé de le transférer dans une classe d'un niveau inférieur. Joshua est très mal à l'aise en présence de son père, apparemment il souffre de ce qu'il entend. Le père parti, il me dessine un personnage qu'il appelle le "Bouffon Vert", disant que c'est son père. Il ajoute un chien, "Scoubidou", et s'imagine dans ce rôle. Il utilise les personnages des bandes dessinées pour dire ce qu'il a à dire, et ce sous une forme à peine voilée.

Séance 10

L'entretien se fait cette fois-ci en présence de la mère qui vient se plaindre de ce que son fils ne cesse de dire des mots comme "pipi, caca, fesses". Joshua explique que ces "gros mots" s'adressent à la cigogne. En même temps il joue avec ses pouces, disant : "ils se battent parce qu'ils ne sont pas d'accord".

Il me dessine "une femme qui fait le carnaval" et "un homme déguisé en femme". Le dessin est très confus avec des personnages multiples : la reine, la fée, le crabe, la sorcière..., mais sans qu'il soit possible de savoir qui est qui. Il parle d'une "reine des ténèbres qui tue la femme capturée", puis répète plusieurs fois avec un plaisir manifeste qu'il est la reine des ténèbres. Il dit qu'il veut qu'on l'appelle "fesses" (ou fèces).

La mère pense que son fils est "un peu autiste", elle raconte que le jour de son baptême, à l'âge de trois mois, il ne faisait que pleurer et aurait eu un malaise.

J'ai l'impression que Joshua fait beaucoup d'efforts pour attirer l'attention d'une mère malentendante et particulièrement inaffektive, du moins en apparence, comme s'il faisait le fou pour la divertir et exister pour elle. Mais en même temps il ne semble pas vraiment concerné, comme s'il n'avait pas conscience des problèmes qu'il posait autour de lui et que tout ceci n'était qu'une farce - bonne ou mauvaise.

Séance 11

Joshua a bien intégré l'hostilité de son père à mon égard. Ce dernier continue à me reprocher l'inutilité de mon travail et le comportement "trop conciliant" de son fils quand il est avec moi. L'enfant commence par m'expliquer que son père est resté dans la voiture pour ne pas me rencontrer, puis installe la mère et l'enfant cigognes sur la table située vers l'arrière du bureau et une figurine de Spider Man à côté de lui sur la chaise que son père et sa mère occupaient lors des entretiens précédents. Il nous compte et déclare que nous formons une famille. Puis il me dit que son père est Spider Man et moi le Bouffon Vert, que je veux tuer Spider Man, mais qu'il est invulnérable. Dans son scénario je suis donc devenu le "mauvais objet", rôle d'abord attribué à son père.

L'enfant dessine Spider Man lançant une toile d'araignée sur le Bouffon Vert pour sauver sa fiancée. Le Bouffon Vert est tué. C'est une problématique oedipienne qui est mise en scène dans ce scénario ressemblant à celui d'un jeu de rôle : le Bouffon Vert (rôle que Joshua m'attribue) se bat avec Spider Man (rôle qu'il attribue à son père) pour lui voler sa fiancée. Apparemment c'est l'interprétation que donne l'enfant de la tension qu'il sent entre son père et moi. Dans la réalité l'enjeu du conflit est le fils, sans doute le père a-t-il l'impression que j'usurpe sa place auprès de son enfant, que je lui vole son unique descendance puisqu'il pense que je réussis là où il échoue (avoir une "bonne" relation avec son fils). Dans l'imaginaire de l'enfant je veux voler la fiancée du père. Alors est-ce que Joshua transfère sur moi son désir de voler sa mère à son père ? Ou est-ce lui-même qui occupe cette place de la "fiancée du père". Sans doute les deux.

Pour finir je demande à l'enfant quel rôle il se verrait jouer dans son histoire. Il me répond qu'il serait l'araignée qui pique son père pour le transformer en un Spider Man invulnérable. Dans ce scénario c'est donc le fils qui transforme le père handicapé en père idéal. Il le crée, l'engendre, comme le rêveur qui crée son rêve et l'enfant qui se choisit un père imaginaire parmi tous ceux que la société lui propose. L'idée à retenir me semble être le fantasme que si son père était Spider Man lui serait l'araignée dont la piqûre peut transformer un simple mortel en super héros, lui transmettant tous ses pouvoirs. Dans cette configuration l'enfant donne au père le phallus incastrable qui lui manque.

Séance 12

Joshua me dessine "un manège qui va trop vite et quelqu'un qui vomit". Il écrit : "MALD J'AI SIUS" ("je suis malade"). Puis il dessine un deuxième manège qui va encore plus vite. "Ça finit quand ils sont tous morts", dit-il. Il se dessine tenant la caisse de ce "manège de la mort", son manège. Il me dit encore qu'il a peur des "fantômes, de l'esprit des morts". Les morts ce sont ceux qu'il tue dans ses dessins. Aurait-il peur de leur vengeance ? Ce serait alors l'émergence d'un sentiment de culpabilité.

Séance 13

Il dessine "une fille qui n'a plus de tête". Je lui réponds que si elle a perdu la tête ça pourrait vouloir dire qu'elle est folle. Du coup il lui dessine une "tête de chanteuse" avec la bouche grande ouverte. "Elle chante...puis danse. Après il y a des voleurs qui la tuent", dit-il avant de lui dessiner des couettes gigantesques (le double de la longueur du bonhomme représentant la chanteuse). Puis il ajoute : "C'est un monstre avec la tête de mort de ma grand'mère. La grand'mère veut l'empêcher de chanter parce qu'avec son chant elle va réveiller son esprit."

Joshua continue en déclarant qu'il est un ange et qu'il aura des ailes quand il sera mort (comme les cigognes). Il me dit : "Je suis un fou né. La cigogne est folle, elle est née comme ça. Elle jette les gâteaux en l'air et casse tout avec son balai." Prend-t-il un peu conscience de sa "folie", c'est-à-dire de ses fantasmes et de ses désirs, ou n'est-ce que l'image que les autres lui renvoient de lui-même, celle d'un "anormal" ? En tout cas la question d'un lieu extérieur, voir opposé à la raison, est posée; c'est aussi la prise de conscience de l'existence d'une norme, ou de ce qui considéré comme tel.

Séance 14

L'enfant vient en m'annonçant que son père m'a traité de "con". Puis il dessine "un manège qui fout la trouille". Il est présent deux fois dans le dessin : comme le patron qui tient la caisse et client du manège. Il paye et encaisse, et au passage il s'amuse. C'est de vouloir jouer tous les rôles à la fois dans un état d'agitation incessant qui avaient amené les pédiatres à parler d'hyperactivité. Dans son échec identitaire Joshua ne glisse pas simplement d'une identité à l'autre, il est, ou plutôt s'imagine pouvoir être, les uns et les autres. En lui se condense l'image du couple incestueux. Progressivement pourtant il va prendre conscience du regard comme regard de l'Autre et faire la part entre ce qui est considéré comme fou et qu'il a tout intérêt à cacher, et ce qui est accepté par l'Autre comme normal et qu'il peut montrer. D'où l'importance pour lui de la notion de déguisement.

Joshua termine l'entretien en me racontant que sa mère l'embête, qu'elle n'arrête pas de l' "engueuler" : "Quand on me cherche on me trouve, dit-il, elle m'énerve." Puis il tape sur le bébé cigogne en disant : "La maman va me piquer les fesses. Le bébé va me mettre le bec dans le cul". La symbolique sexuelle du bec de la cigogne est assez évidente. A ces moments là Joshua ne joue pas, pour lui sa filiation "cigogniale" est réelle, en tout cas aussi vraie que sa filiation humaine. Et par moments il serait plus facile de le convaincre que sa mère biologique n'est pas sa vraie mère que de lui faire accepter que la cigogne ne l'est pas. Puis juste avant de partir il me dessine une cigogne, disant : "Je fais un portrait de maman". Il n'y a pas pour lui deux mères, l'une biologique et l'autre symbolique, mais bien deux génitrices. Le problème qu'il pourrait rencontrer serait d'intégrer ces deux réalités inconciliables. Mais le clivage du moi évite cette difficulté. Venant là où le refoulement fait défaut, il permet de ne pas

renoncer à la croyance en la réalité de certains fantasmes et protège de l'expérience d'une réalité trop douloureuse.

Peut-on vraiment parler de délire à propos de la croyance en la filiation cigogniale de Joshua ? Croire au père Noël ou à Dieu n'est pas délirer, la croyance vient simplement apporter une réponse là où manque un savoir objectif. Souvent il ne s'agit que d'une simple adhésion sans discernement au discours des autres supposés savoir, et pour les enfants ces autres ce sont avant tout les parents. Dans le cas du délire la croyance coexiste avec une connaissance de la réalité, mais n'entre pas en conflit avec elle à cause des processus de clivage. Le délire de la filiation cigogniale intègre des éléments de la réalité et du mythe avec un projet de cohérence essayant de synthétiser les deux discours : celui du bébé apporté par la cigogne et celui du bébé qui sort du ventre de sa mère. Nous avons alors la théorie d'une cigogne qui pond l'œuf dans lequel est le bébé et qui se met cet œuf dans le ventre pour ensuite l'expulser analement. Comment faire coexister l'idée d'être sorti du ventre d'une cigogne avec la reconnaissance de son appartenance à l'espèce humaine ? Une issue est trouvée dans le clivage de la conscience et de l'image du corps avec des éléments appartenant aux deux espèces ou dans le déguisement.

Il n'est donc pas possible de voir dans les "folies" énoncées par Joshua un simple retard du développement intellectuel, une déficience. Elles sont les éléments d'une construction de la personnalité largement sous l'emprise d'une logique qui est celle de l'inconscient et des processus primaires.

Pourquoi quelqu'un qui entend simultanément le discours évolutionniste sur l'origine de l'humanité (l'homme descend du singe) et le discours créationniste (Dieu a créé l'homme à son image) n'en conclut-il pas que Dieu est un singe ? Il peut énoncer ce genre de vérité à titre de plaisanterie, mais il n'y croira pas réellement car il a conscience de l'incohérence logique qu'aurait une telle affirmation avec l'idée même de Dieu (la perfection divine). Le clivage protège de la reconnaissance d'une telle incohérence puisqu'il n'y a plus confrontation entre les idées inconciliables. Ceci ne peut que nous amener à réfléchir sur ces connaissances synthétiques qui se refusent à choisir entre différents discours les additionnent.

Séance 15

Joshua vient avec quatre cigognes : "la maman, les deux petits et l'enfant". Je lui demande où est le père et il me répond : "Il veut pas te voir le papa cigogne".

Il dessine un bonhomme qu'il transforme en araignée disant que c'est le docteur Octopus : "L'araignée tue tout le monde, dit-il. Elle fait mal aux fesses. C'est la maman cigogne qui se transforme. Elle fait mal aux fesses en mettant ses pattes. Le docteur Octopus aspire les fesses. Elle pète et met au monde plein de bébés comme du caca".

On peut penser que cet enfant a subi un traumatisme anal, sans doute par des soins inappropriés, et qu'il l'a vécu comme un viol. Il est positif et de bon augure pour le travail psychothérapeutique qu'il puisse faire un lien entre la "bonne mère" cigogne et la "mauvaise mère" araignée. Et s'il le peut c'est que le clivage est devenu moins indispensable.

Séance 16

Joshua s'adresse à la peluche qu'il me présente comme étant la maman cigogne et lui dit, faisant un lapsus : "j'étais dans mon ventre". Il voulait dire : "dans ton ventre". Cet achoppement de la parole traduit bien l'identification de l'enfant à la peluche, et c'est sans doute cette identification qui donne vie à cette dernière. Puis il m'explique qu'une cigogne n'a pas de bouche, que la bouche c'est son nez.

Il dessine "une maman cigogne qui fait caca". "Elle porte un soutien-gorge et un string" précise-t-il. L'animal a une apparence de plus en plus humaine. "Le bébé fait des trous dans le ventre pour sortir",

ajoute-t-il. Joshua essaie de symboliser un lien entre lui et son père : il serait le déchet fécal issu de la dévoration du père par la mère.

Dessin de la séance 16



Séance 17

Je me retrouve face à un père souriant qui m'amène son fils. "Papa cigogne est venu", dit Joshua. Il me dessine " un papa poisson parti pour chercher à manger. Un pêcheur l'attrape et le mange." Je lui demande qui il verrait jouer le rôle du pêcheur ? Il imagine sa mère dans ce rôle. Et il continue : "Maman arrête pas de gueuler avec moi. Elle est pas contente. Elle veut que je sois gentil. Elle m'échauffe. Elle m'énerve. Je suis en colère et je casse tout." Il me dessine une mère à la bouche édentée, un peu effrayante, et un "papa têtard". Une issue possible à l'angoisse orale semble être d'offrir le père comme objet de dévoration à la place de l'enfant, un père réduit à l'état de larve. Le progrès réside dans l'élaboration d'un substitut, ce qui pourrait être un premier pas vers l'offrande de signifiants à la satisfaction du désir maternel.

Séance 18

Joshua vient accompagné de "la maman cigogne, sa fille et la sœur de la mère". J'ai droit à un dessin qui représente son école et les 2 classes qu'il fréquente depuis la rentrée (CM1 et Clis). Il s'agit d'un plan confus avec une enseignante qui crie : "je vais vous attraper comme une sauterelle". L'enfant répète de façon très stéréotypée : "punition" et signe le dessin : "MOIOIO". Il me dit que c'est la cigogne qui a fait le dessin, que la maman cigogne le dirige, que les cigognes lui disent ce qu'il doit ou ne doit pas faire. Une rentrée scolaire éprouvante est sans doute à l'origine de ce qui pourrait être l'affleurement d'un délire d'influence avec la cigogne en position d'Autre surmoïque. Ces mécanismes de défense opèrent une destitution subjective autorisant un repli défensif. C'est le prix que cet enfant

doit payer pour faire face à des exigences éducatives et pédagogiques sans doute excessives ou inappropriées.

Séance 19

Joshua installe ses peluches. Puis il me présente sa "famille" : d'abord la maman et le bébé cigognes, puis le frère cigogne et enfin la tante autruche. Il se sent bien avec eux. Je lui demande où est resté le papa cigogne. Il me répond que le papa ne veut pas venir, qu'il est mort. Puis il rectifie : ce n'est pas le père qui est mort, mais le grand-père. Il me dit encore que le papa cigogne a peur de moi. Là encore il passe de la réalité à l'imaginaire et de l'imaginaire à la réalité avec une grande facilité, sans faire vraiment de différence entre les deux registres, ou en y étant totalement indifférent. Mais à travers ses confusions il pose tout de même la question de sa filiation du côté paternel.

L'enfant dessine un crabe à tête humaine dont il dit que la bouche pique et qui pince les grands-parents. Puis il me dit que le crabe c'est S., un élève de sa classe qui l'embête et lui fait peur. Il continue, parlant autant de S. que de son dessin : "C'est pas un vrai crabe, c'est un mannequin qui parle. Il y a un bonhomme dedans. On met de l'argent dedans et un ticket sort de sa bouche pour aller sur la plage. Une chenille piquante et méchante est enfermée dedans." Nous avons là un bel échantillon de la vision fantasmagorique qu'il a de la réalité. Et il poursuit : "Dans l'eau il y a une orque qui parle et qui dit "baignez-vous bien."

Les commentaires que fait Joshua de ses dessins, et les récits qu'ils lui inspirent, ouvrent sur un univers onirique, un onirisme parlé, et non halluciné comme dans le rêve. On est loin de l'imaginaire plus sensé et cohérent, raisonné et raisonnable, des enfants dits "normaux". Mais cet imaginaire débridé, qui n'est pas inhibé par les verrous de la raison, trouve dans l'espace thérapeutique non seulement un cadre où s'exprimer, mais un lieu où peuvent s'élaborer des significations sur le modèle de l'interprétation des rêves. En même temps cet "exercice de l'imaginaire" semble favoriser une distinction des registres et faciliter la construction d'un certain sens de la réalité : à un moment donné il faut quitter la scène du jeu comme dans le psychodrame, ou se réveiller comme dans le rêve et sortir de la satisfaction hallucinatoire du désir.

Séance 20

Joshua me dessine sa mère entrain de faire du skateboard. Elle porte un t-shirt orné d'un cœur orange. Il y a des sièges pour d'éventuels spectateurs, mais ils restent vides. "Elle se casse la binette, dit-il. Un oiseau vient et fait caca sur maman. Elle crie : "Iaou". Il y a un bébé qui vient de la Chine et c'est une étoile, elle fait du karaté et tire sur les crottes. L'oiseau a pris feu et la maman cigogne est morte. A la place c'est un monstre qui vient et qui casse tout. C'est une femme monstre. Une homme-femme, il écrase les maisons avec son skate... La cigogne va redevenir humaine, il faut qu'elle trouve l'étoile, mais il y a plein de monstres et de trous noirs. L'étoile disparaît, elle retourne dans le cosmos." C'est apparemment l'histoire d'une naissance ratée et d'une mère cigogne "bonne" qui est remplacée par une sorte de monstre humain bisexué en manque de regards. Reste l'espoir évoqué d'une métamorphose de la maman cigogne en une maman humaine "bonne", ou tout simplement humaine, les cigognes paraissant à l'enfant plus humaines que les humains.

Séance 21

Il vient uniquement accompagné d'une autruche en peluche qu'il dessine donnant "un concert de musique". Lui-même tambourine sur le bureau et chante. Parlant de son dessin, il dit : "Il y a du feu partout. On brûle le bonhomme autruche. C'était un mannequin." Puis il dessine un deuxième personnage : "La femme de quelqu'un qui brûle dans le feu." Il continue à chanter : "J'étais dans la fourrure de l'amour. On est des sorcières vilaines, on se bat contre la vie. Je suis une sorcière rose, je m'appelle Caroline. Je suis amoureuse...Je suis une poule, un coq." A la fin de sa prestation il me demande : "C'est nul ? ". Je me garde bien de répondre.

Etant dans l'impossibilité de dire qui il est, ce qu'il est, Joshua glisse sans cesse d'une identité à l'autre sans que rien ne vienne l'arrêter, comme dans ses dessins et les histoires qu'il imagine à partir d'eux et auxquels c'est moi qui doit mettre un terme, à la fin de l'entretien le plus souvent.

Il me parle de sa mère qui lui casse les oreilles avec ses cris, une mère qui n'accepte pas son fils et qui le lui dit ouvertement. " La chanteuse part chez elle sur Mars. Les gens n'en peuvent plus, c'est pas joli, une musique de casserole. Elle hurle et fait mal aux oreilles." On peut tout imaginer de ce qu'a été la relation mère-bébé, avec une mère si peu maternante et malentendante : entre cris et surdité, dans un climat de violence qui perdure.

Dessin séance 21



Séance 22

L'enfant dessine une chanteuse et des notes de musique sortant de sa bouche : des duolets évoquant la lettre M. "Mon père, raconte Joshua, m'a dit qu'on était des moutons parce que notre nom commençait par M. Maladie aussi commence par M. Les moutons sont malades avec la langue bleue et ils sont morts. Dans mort aussi il y a M." Dans maman il y a deux lettres M.

Il se plaint des autres enfants qui se moquent de lui et le bousculent. "J'ai été opéré du cerveau quand j'ai été petit, dit-il, c'est pour ça que je suis bizarre. Parce que ma mère ne m'a pas donné de lait. Elle avait peur que je la morde. C'est ma mère qui me l'a dit. C'est pour ça que j'ai été opéré du cerveau." Le fils étant violent avec sa mère, je ne doute pas qu'elle en ait peur actuellement. Mais il n'est pas impossible qu'elle ait toujours eu peur de cet enfant, qu'il ait réveillé en elle une angoisse de dévoration, et que cette crainte ait engendré une certaine maltraitance.

Joshua dessine " un monstre qui dévore tout le monde, même les enfants". Je lui fais remarquer que son monstre n'a pas de bouche. Il me répond que les doigts sont des bouches. Puis il dessine une maison vivante qui veut le dévorer, c'est "la reine des monstres". Il me dit que c'est le rêve qui va le

sauver. Le "rêve", en l'occurrence l'imaginaire onirique ou délirant, lui offre une protection contre l'anéantissement dans le désir de l'Autre (la dévoration). La bulle délirante remplit une fonction défensive qui pallie à la défaillance d'un chasseur qui serait là pour tuer le loup ou à l'absence de bâton dans la gueule du crocodile (Lacan fait référence à cette image que l'on retrouve dans "Tintin au Congo" pour illustrer la fonction du phallus paternel).

Séance 23

Le père m'interpelle violemment en me disant que si c'était un plaisir pour son fils de venir à ses rendez-vous, ça n'en était pas un pour lui.

Joshua me dessine un dragon qui crache des flammes sur un château. Un avion cigogne sauve les habitants en larguant de l'eau sur le château en feu. Lui est le chevalier noir et tue le dragon. Mais un requin veut le manger. Il le tue d'un coup d'épée. Il me dit qu'il verrait bien son père jouer le rôle de la cigogne et sa mère celui du requin, donc un père comme bonne mère et une mauvaise mère, mais pas de père qui le sauverait d'une mère représentant un peu trop la dévoration, la mort subjective. Le père me confie que la mère et la grand'mère paternelle rejettent l'enfant, allant jusqu'à l'humilier. Quant à lui, il assume maintenant tant bien que mal ce fils pour lequel il a apparemment une certaine affection.

Dans un deuxième dessin l'enfant représente "un papillon magique avec des cheveux jaunes" puis "un papillon vert dans le cachot de la mort" qui se transforme en "cafard géant qui mange le roi". Survient le prince charmant qui tue le cafard géant et le papillon jaune se transforme en princesse. Il se verrait jouer le rôle du papillon jaune se transformant en princesse et son père celui du prince charmant. La solution imaginée n'est pas simplement homosexuelle (position féminine dans l'Oedipe), mais évoque un changement anatomique. L'option transsexuelle serait elle fantasmée comme une issue possible à la psychose par un passage dans le réel du fantasme féminin ?

Séance 24

Il dessine des yeux en grand nombre. "Les yeux des humains que l'araignée a mangés", m'explique-t-il. Il serait "Superfeu qui sauve les humains en crachant du feu sur l'araignée".

C'est un moment important de la cure que cette symbolisation d'un objet qui échappe à la dévoration, et qu'il s'agisse des yeux n'est pas sans rappeler ce que nous dit Lacan du regard comme objet petit a. Ce quelque chose qui résiste à la dévoration, véritable os à ronger auquel le sujet peut s'identifier, va servir de support à la construction d'un moi.

Un deuxième dessin représente "un écran de cinéma qui aspire tous les spectateurs sauf un bébé. Après ils sont dans le film d'horreur et y restent jusqu'à la mort". La vie serait donc pour cet enfant l'équivalent d'un film d'horreur, et il veut y échapper. Joshua me confie qu'il a peur de la mort "parce que le paradis est dangereux, on peut tomber par terre". Il me parle d'un cauchemar dans lequel un lion dévore une autruche. La politique de l'autruche c'est précisément ne rien vouloir savoir d'une réalité qui pourrait se révéler menaçante, par ailleurs le risque est de "tomber de haut".

Séance 25

Il me dessine une maison dans laquelle sa mère est pendue par les pieds, la maison est hantée. Puis la maison hantée, devenue une bouche géante, mange l'enfant. Il dessine un poussin qui ne veut pas sortir de l'œuf de peur d'être mangé par les renards. Il dit qu'il est "un pêcheur d'hommes, qu'il doit repêcher son père". Sauver ce père qu'il dit ne pas aimer est autant une nécessité qu'une obligation, c'est une mission et l'expression "pêcheur d'hommes" n'est pas sans rappeler la rencontre de Simon-Pierre et de Jésus à Capharnaüm.

Pour Joshua naître c'est plus que courir le risque d'être dévoré, c'en est la certitude, alors il s'agit de ne pas naître pour ne pas être dévoré. Chaque enfant invente sa solution pour échapper à la dévoration qui

le menace dans son fantasme. La psychose en est une modalité : ne pas être, ne pas naître, ou du moins en entretenir l'illusion en s'enfermant dans un repli autistique protecteur, le dehors étant synonyme de destruction. Pour Joshua le monde extérieur, la rencontre avec la réalité, lui signifie sa fin, une mort souvent associée à l'image maternelle et à la dévoration, la faim de l'Autre qui est aussi la sienne vue en miroir.

L'angoisse de dévoration de la position schizo-paranoïde (Mélanie Klein) amène le nourrisson à se détourner de la mère qui est supposée vouloir sa perte et à investir d'autres figures. Mais l'investissement de la mère comme "bonne" subsiste du fait des expériences de satisfaction qui lui sont liées. Joshua donne l'impression que pour lui la mère comme "bonne" n'a jamais été au rendez-vous et que du coup la mère réelle n'a pu être investie que comme un objet persécuteur. A la place de la "bonne mère" nous avons la cigogne, bien moins inquiétante avec son long bec évoquant l'image de la mère phallique, encore que ce bec puisse devenir lui aussi persécuteur sur le mode de la pénétration (Joshua dit que la maman cigogne peut lui piquer les fesses).

Pour cet enfant il y a donc deux mères, l'une bonne supportée par le symbole de la cigogne et l'autre mauvaise, sa mère réelle. De fait, j'ai face à moi une mère ne faisant que dénigrer son fils, lui crier dessus et le taper, avec un fils provocateur jusqu'à l'extrême, y compris sexuellement. La relation avec le père est beaucoup moins destructrice, même si l'enfant cache mal la peur qu'il lui inspire.

Séance 26

Joshua me fait un dessin où se mêlent l'histoire d'un oiseau rendu fou par l'appareil qui le photographie et celle d'un bonhomme "coincé" par un tourbillon qui se transforme en oiseau. Puis il me parle d'un cauchemar où il se fait couper en "mille morceaux" par quelqu'un qui n'aime pas les enfants et qui veut le manger.

Bien des questions se posent autour de l'idée que se faire photographe puisse rendre fou. Est-ce la peur que la photo dérobe l'image du sujet qui du coup s'en trouve dépourvu, La folie serait alors ne pas avoir de représentation de soi, un échec du Stade du Miroir comme le conçoit Lacan, c'est-à-dire l'échec de l'élaboration d'une image unifiée de soi, et donc un sujet réduit à l'objet a, ou plus précisément à une multitude d'objets a ?

Séance 27

Il vient avec la peluche "maman cigogne", énonce qu'elle est morte et met en scène son enterrement. Après ce petit jeu de rôle il me dessine deux bonshommes et dit : "Ce sont des habits de fille. C'est un défilé de mode avec des mannequins en bois. Les habits coûtent très chers. Les gens veulent casser le magasin car il est trop cher. D'autres l'aiment bien, ils veulent pas qu'ils le cassent. Alors ils se battent". Je lui demande quel rôle il aimerait jouer dans cette histoire. Il me répond qu'il achèterait des habits pour la fête des mères (nous sommes en mars).

Joshua veut donc habiller sa mère et l'habit fait le moine : des habits de fille font la fille et de beaux habits la belle dame. Mais compte tenu des relations qu'il entretient avec sa mère il est difficile de ne pas penser à l'autre sens de l'expression "habiller quelqu'un de toutes pièces", c'est-à-dire en dire beaucoup de mal ou encore le maltraiter.

L'idée qu'on est ce qu'on paraît être, que le sujet se réduit à son image ou qu'il n'y a pas de sujet derrière l'image est une idée qui revient souvent dans le discours de cet enfant. L'être humain se réduirait alors à être le porte-manteau de ses oripeaux. Nous ne sommes pas loin de la perversion narcissique. Cela revient à nier toute Vérité en soi au-delà des vérités énoncées, à nier qu'il y a un Réel extérieur à la représentation symbolique et imaginaire, et qui vient faire limite.

Séance 28

Je suis étonné qu'il vienne sans cigogne. Joshua m'explique : "Elles ne veulent pas venir. Papa a acheté une nouvelle voiture. Elles ont peur qu'il les oublie dans le magasin".

Il me dessine une princesse et une reine qui prennent des photos des "belles maisons des paysans". Puis survient un orage et elles se perdent. Elles appellent le roi à leur secours et finissent par trouver refuge dans une maison en chocolat. La nuit elles se réveillent et voient un balai magique. Un nain les ramène au château. Il imagine son père jouer le rôle du roi, lui serait la princesse.

Dans un deuxième dessin il se dessine déguisé en "roi Golo" pour le carnaval. Le dessin représente une fourmi à l'apparence humaine portant une couronne. Il ne pourra rien me dire à propos de ce signifiant "Golo" qui est parfois utilisé pour désigner un instrument de jonglerie encore appelé le "bâton du diable", il y a aussi le singe Golo d'un conte pour enfants et qui tape avec frénésie sur le tam-tam pour annoncer la naissance du fils du roi, puis il y a le chevalier Golo de la légende de Geneviève de Brabant telle que la rapporte Matthias Emmich (1472) et reprise sous forme d'un conte pour enfants par Paul Boiteau, etc. Le signifiant qui échappe au sens est comparable à l'organe qui échappe à la dévoration.

Joshua dessinera encore un prince déguisé en marmite et une princesse en dragon, ensuite tous deux se métamorphosent pour devenir ce en quoi ils sont déguisés. Sujet et moi se confondent, l'image spéculaire est prise pour la réalité du corps.

Séance 29

L'enfant dessine un martien qui capture une fille qu'il dit être sa copine (en l'occurrence il s'agit d'une élève de sa classe avec laquelle il sympathise). Le martien lui fait un enfant. Cet enfant c'est lui, à moitié humain, à moitié extra-terrestre. Dans cette histoire il met une fille de son âge à la place laissée vacante par sa mère, ce qui confirme qu'il y a bien des différences qui ne fonctionnent pas. Ensuite il me parle d'un cauchemar qui exprime son angoisse d'abandon et son sentiment de solitude : "Un monsieur tue les cigognes, me raconte-t-il, après je suis tout seul et j'ai peur."

Alors que je ramène l'enfant dans la salle d'attente, je me retrouve face à un père furieux qui me dit avoir entendu son fils le qualifier de méchant, et qui m'en rend responsable. Il me met en garde contre les bêtises que son fils pourrait me confier.

Séance 30

Joshua dessine un bonhomme portant dans son ventre ce qui pourrait être un fœtus. Il dit : " C'est quelqu'un qui a un virus dans le ventre. Il prend un médicament pour tuer le virus." Je lui souligne que ce virus ressemble un peu à un bébé dans le ventre de sa mère. Il me répond que c'est un "bébé virus" et il dessine "quelqu'un qui a un virus dans le cœur. Après elle crache du sang et prend un cuillère de sirop." Dans un troisième dessin il est question d'un bébé qui boit de l'ice tea dans le ventre de sa grand'mère. "Il crache dans le cœur de la mamie, alors le cœur est déformé. Elle avale un médicament et le bébé meurt. Elle le tue pour sauver son cœur. C'était un virus dans le cœur." Les relations avec sa grand'mère sont difficiles. Elle passe beaucoup de temps à le dénigrer et il se venge comme il peut, lui vouant une haine certaine. Et il en va de même avec sa mère. Lui a-t-on dit : "Si tu ne te calmes pas tu vas la tuer" ? Ce qui n'aurait fait que renforcer les mécanismes d'identification projective (le fantasme de la projection des parties "mauvaises" de soi dans le corps de la mère) et l'angoisse paranoïde (la peur d'être éliminé par cette même mère).

Est-il possible que la mère ait pris l'annonce de sa grossesse comme celle d'une maladie à soigner, avec l'idée éventuelle d'un avortement, surtout que cela a dû réveiller chez elle le souvenir de l'enfant incestueux qu'elle a porté après un viol et qu'elle a perdu par un avortement spontané ? Joshua ne cesse d'être présenté par ses parents comme un enfant infernal mettant à mal ses parents, qui les rend malade. Il est aussi leur honte. Le père me dit de son fils : "Il est là et on ne peut pas le tuer".

Par ailleurs il est difficile de ne pas associer virus à viril face à l'image asexuée de la mère et de cette muraille construite entre elle et le sexe opposé. Porter un enfant de sexe masculin n'a pas dû être facile pour elle et apparemment elle n'a pas réussi à l'investir, d'autant plus que sa grossesse l'a prise au dépourvu (c'est elle qui le dit).

Une rencontre semble s'être nouée entre le fantasme de la mère selon lequel elle porterait en elle un mauvais objet qui va la détruire (Joshua vient là comme substitut de l'enfant incestueux qu'elle a perdu) et le désir de l'enfant d'être le mauvais enfant qui va détruire sa mère de l'intérieur. Une fois symbolisé ce nouage peut se défaire : à chacun ses fantasmes.

Dessin séance 30



Séance 31

Joshua me raconte un rêve : "Une cigogne vole. Elle voit un nain puis une maison et après la princesse Blanche Neige. Je vois un monstre qui mange les tricots. Il me mange, il croit que je suis un tricot. Un chasseur tue le monstre qui crache et ça fait des boules de tricot. Après la grand'mère fait des fils et on repart à zéro. Blanche Neige tricote un pull. Je suis un pull vivant, un pull de nain." La nouvelle théorie des origines veut donc qu'on fasse un enfant en le tricotant. Mais dans l'étymologie de tricot/tricoter il y a aussi une référence sexuelle.

L'enfant me dit qu'il voit des fantômes et des monstres dans le noir, qu'il a peur de se faire manger comme s'il n'était qu'un morceau de viande. Il dessine un enfant dans une marmite qu'il dit d'abord être une fille puis un garçon. C'est lui, il y a aussi sa mère représentée en " sorcière verte qui fait peur" et son père en "monstre du Loch Ness". Il me dit qu'il est "moitié garçon moitié fille", garçon pour le papa qui n'aime pas les filles, fille pour la maman qui n'aime pas les garçons. Il se coupe en deux pour satisfaire tout le monde, mais qu'en apparence puisque pour lui l'identité sexuelle n'est qu'apparence.

Dessin séance 31



Séance 32

Il me dessine un bonhomme qu'il dit être un " extraterrestre", "un clown avec des oreilles géantes et une mâchoire de crocodile et des ailes", précise-t-il. "Je suis un extraterrestre, dit-il, un humain-animal, une mamelle de vache". Dans un deuxième dessin il représente "des habits de fille pour le petit clown".

Dire aussi ouvertement son identification à l'objet oral peut surprendre, cela fait "inconscient à ciel ouvert" caractéristique de la psychose, mais c'est aussi une étape importante dans un travail psychothérapique qui dure déjà 18 mois.

La problématique de l'identité sexuelle semble évoluer-elle aussi : le travestissement comme projet imaginaire (porter des habits féminins pour se donner l'illusion d'être une fille devant le miroir) est une réponse moins extrême que le transsexualisme (changer d'anatomie) à ce qui pourrait être le désir de la mère. Après, jusqu'à quel point a-t-il envie de croire à cette illusion ? Joshua continue à vivre avec l'idée que s'il était une fille sa mère l'aurait aimé. Il lui reste à perdre cette certitude, car même fille sa mère ne l'aurait peut-être pas aimé car elle semble bien en difficulté dans ce domaine, y compris à s'aimer elle-même. C'est ce qu'exprime Joshua à sa manière en disant qu'une mère est "une tombe avec un bébé dans les fesses".

Séance 33

Il vient avec une poupée et me raconte que les cigognes sont malades. Il dit que la poupée est une fille, sa cousine anglaise, et qu'il dort avec elle.

Il se plaint de se faire traiter de fou par les autres enfants. "Un fou a un vélo dans la tête, dit-il, et moi j'ai un petit vélo dans la tête. Je parle aux peluches et aux jouets, c'est pas ma faute." Il me dessine un sous-marin qui lui permet d'observer les animaux marins. Il s'imagine dans l'engin avec son autruche

et sa poupée, ainsi que deux copains, des élèves de son école. Ils capturent des animaux rares pour les mettre dans un aquarium et les montrer. Un "papa pieuvre" veut les manger. Un "tireur de pieuvre" le tue. La construction d'une image paternelle qui n'est pas le double de l'image maternelle se confirme. C'est l'image paternelle qui se dédouble : la pieuvre et le tireur de pieuvre.

Séance 34

Il dessine un sous-marin perdant des boîtes de conserve par un trou fait dans sa coque par une pieuvre. Le reste de l'histoire est confus. La pieuvre ramasse les boîtes croyant que ce sont des bébés pieuvres et les mange. Dans une autre version elle mange le contenu des conserves qu'elle transforme en bébés. Dans une troisième, le bébé grandit dans la conserve qui est là comme un ventre maternel. Nous sommes toujours dans la même logique : le bébé qui sort du ventre de la mère est assimilé à de la viande, à du vivant désubjectivé, non reconnu comme sujet désirant.

Il me dessine encore "une pompom girl qui fait des lettres avec son corps" et dit qu'elle est pour moi. Dans le bureau il imite ce qui est supposé être une "pompom girl". Puis il dessine une "pompom cigogne" qu'il dit être une jeune fille déguisée en cigogne et une "pompom lion" pour supporter Lyon et une "pompom huître" pour la Normandie. Il dit qu'il est un garçon déguisé en cigogne. Il termine en me racontant un rêve dans lequel il assiste à un spectacle de danse donné par des cigognes, et lui est "le roi des cigognes déguisé en humain". Il est bien incapable de définir quelle est en lui la part d'humain et la part de cigogne, quelle est sa véritable identité. Et s'il le sait, il ne veut pas de ce savoir.

Soit, il s'offre à être dans son jeu ma "pompom girl" comme il s'offre à être la fiancée de son père, mais pas en chair et en os, il se donne en représentation à travers le dessin et le spectacle. L'issue imaginaire prenant la forme du déguisement existe parallèlement à la représentation symbolique et les deux sont unis dans le spectacle : l'image féminine devient écriture à travers les mouvements du corps et le déguisement réponse symbolique. Est-ce une tentative pour nouer le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique ? C'est fort probable.

Séance 35

Joshua me parle du "monstre Frankenstein", film qu'il a dû voir à la télévision. Il le dessine électrocutant tout le monde sur son passage. Dans son histoire il me fait jouer le rôle de "la statue magique qui tue Frankenstein". Quant à lui il serait l'inventeur du monstre et de la statue magique – en tout cas il invente des histoires.

Il me surprend en me demandant pourquoi on raconte que les cigognes amènent les enfants ? "Est-ce que les cigognes fabriquent les enfants et les amènent aux parents ?", hasarde-t-il. Il est primordial de ne pas répondre, de ne pas combler le manque que la question creuse dans le savoir, pour qu'il puisse continuer dans l'élaboration de ses vérités et de ses fantasmes.

Séance 36

Joshua dessine un arbre qui n'est pas planté dans la terre. Pareillement le dinosaure qui mange ses feuilles n'a pas les pieds sur terre, mais sa queue est enfoncée dans le sol. J'aborde avec l'enfant l'expression "ne pas avoir les pieds sur terre". Il m'explique : " Le dinosaure n'aime pas avoir les pieds sur terre, il a peur de se faire mal, de trébucher et de tomber." Il me raconte que lui-même a peur des piqûres d'insectes et des vaccins, et conclut : "Ils sont pas gentils avec les bébés, ils les piquent".

Il est bien question de se protéger d'une réalité vécue comme douloureuse ou persécutoire en la fuyant. Par ailleurs la représentation d'un ancrage dans la réalité tenant au seul phallus (la queue plantée dans la terre) n'est pas sans intérêt, le nouage du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique passant par la symbolisation du phallus

Séance 37

Il vient sans ses peluches disant qu'elles sont parties en Afrique. Dans les histoires qui accompagnent les dessins du jour il tient le rôle de sauveur : d'abord il sauve les animaux des humains qui veulent les détruire, puis il sauve les humains des animaux qui veulent les dévorer, etc. Plus étonnant est qu'il s'imagine être un enfant qui sauve sa mère des monstres qui veulent en faire un monstre - il veut en faire une mère "bonne". Le fantasme qui affleure ici est celui d'être le tiers entre l'Un et l'Autre comme le phallus imaginaire qui les compléterait.

Il me dit qu'il a rêvé d'un pays fantastique où vivent les cigognes et qui s'appelle AISE. Je ne le verrai plus jamais débarquer dans mon bureau avec ses peluches. Il faut dire qu'il a bien grandi et qu'il va entrer au collège. La puberté s'annonce et la mère est de plus en plus sollicitée sexuellement. Le père me dit qu'il a peur qu'elle finisse en prison.

Les fantasmes qu'exprime Joshua dans ses productions imaginaires sont banals, surtout de la part d'un enfant. L'angoisse de dévoration est la suite logique de l'offre de soi comme objet oral, elle est la crainte d'un effacement de la séparation mère-enfant. Elle exprime la peur que l'offre soit prise au sérieux et acceptée et que le fantasme incestueux se réalise, la dévoration étant la punition attendue. Quant à la satisfaction narcissique à s'imaginer être le sauveur, à vouloir être pour les autres le sauveur que l'on cherche pour soi-même, il fait partie de l'imaginaire humain. Il y a toujours quelqu'un à sauver, ou du moins à aider ! On peut laisser cette fonction à Dieu le Père ou s'y risquer soi-même. Les deux positions sont sans doute délirantes, comme l'est tout moi idéal. Il s'agit de ces délires banals, mais parfois aux conséquences tragiques qui aident les humains à vivre et qui touchent à la fonction paternelle dont la métaphore induit l'illusion du père imaginaire.

Avec l'âge le décalage de Joshua par rapport aux enfants dits "normaux" est de plus en plus manifeste, mais il arrive à sauver les apparences. La réalité qu'il vit est largement identique aux histoires qu'il invente à propos de ses dessins et que sa pensée est contaminée par les productions fantasmatiques. Son imaginaire empiète facilement sur le champ de la réalité, allant jusqu'à se substituer à elle. L'impression qu'il donne, c'est que pour lui il n'y a pas d'inconscient, que la conscience est largement envahie par les processus primaires, et que par conséquent la différence entre fantasme et réalité est inopérante : l'imaginaire peut alors être pris pour la réalité et la réalité pour l'imaginaire. A côté du moi délirant placé sous l'emprise des processus primaires, il y a un moi régi par les processus secondaires et qui est branché sur la réalité. Le problème est que ce dernier est facilement envahi par le premier et que donc tout se joue dans la capacité à maintenir séparés ces deux instances.

Si l'on peut noter un progrès chez cet enfant, en plus de ceux faits au niveau de la communication et des relations, c'est pourtant bien dans le domaine de la différenciation entre imaginaire et réalité qu'il faut le situer, amenant ainsi à davantage de séparation entre ces deux registres et permettant une certaine adaptation à la réalité, certes superficielle et fragile mais bien réelle. Cependant, malgré cette émergence grandissante du sens de la réalité, la relation à soi et aux autres reste pour beaucoup délirante ou du moins hors réalité. Si le clivage est une issue possible à l'absence de refoulement et s'il permet un investissement croissant de la réalité, ce n'est pas ce qui est recherché dans une démarche psychothérapique. C'est plutôt un état qui s'impose par lui-même. Par contre le travail que je fais avec cet enfant semble aider à stabiliser et à circonscrire le côté pathologique, à le rendre moins flamboyant, et à ainsi favoriser un développement du sens de la réalité par un désinvestissement des fantasmes pathogènes, ce qui devrait favoriser une plus grande intégration psychique.

Ayant également fait de réels progrès au niveau scolaire, Joshua évite l'IME. Il entre donc au collège en section d'enseignement général et professionnel adapté. Là il surprend tout le monde en étant le deuxième de sa classe, il est vrai d'un niveau bien bas. Et c'est lui qui va apprendre à son père à se servir d'un ordinateur. Du coup celui-ci sera moins méprisant et rejetant à l'égard de son fils. Les succès scolaires et un comportement agréable en dehors du domicile familial font un peu oublier à son entourage l'aspect psychopathologique. L'adaptation à la réalité n'est pourtant que partielle et largement illusoire comme le montre clairement l'entretien un peu plus directif de la séance 38.

Séance 38 (Joshua a 12 ans)

- moi : comment ça va ?
- lui : bien.
- moi : qu'est-ce que tu me racontes aujourd'hui ?
- lui : long silence.
- moi : bientôt les vacances ? (dans une semaine)
- lui : non ... jusqu'au bout.
- moi : tu vas faire quoi pendant les prochaines vacances ?
- lui : on ira à ... (un parc d'attraction).
- moi : tu es content de ton trimestre ?
- lui : oui.
- moi : tu es content de quoi alors ?
- lui : de travailler.

Le dialogue est particulièrement laborieux. L'enfant fuit mon regard. Etablir un lien en le contenant dans la réalité reste difficile.

Parlant un peu plus, Joshua me raconte son dimanche passé en Alsace. Puis il termine sa tirade en disant : " C'est tout".

- moi : c'est tout quoi ?
- lui : j'arrête de parler.

Suit un long silence. L'enfant regarde par la fenêtre. Je vois ses lèvres bouger et lui demande alors à qui il parle ?

- lui : je réfléchis.
- moi : à quoi ?
- lui : Je parle à la reine des cigognes ... non la grand'mère qui est morte ... trop vieille. Je parle avec elle. Je lui demande comment est le paradis. Elle me répond que c'est bien. C'est son âme qui me parle.
- moi (jouant son jeu, mais pour lui ce n'est pas un jeu) : elle a quelle voix ?
- lui : une voix de cigogne, une voix de silence que l'on n'entend pas.

Puis Joshua se tait, mais ses lèvres continuent à bouger. Il parle en silence avec sa cigogne. Il me confie que pour qu'elle parle il faut un grand silence. Effectivement le silence semble faciliter le "décrochage", c'est-à-dire le moment où il quitte la réalité pour entrer dans un monde imaginaire qui est déjà là comme un délire hallucinatoire.

- moi : tu es qui par rapport à la grand'mère cigogne ?
- lui : je suis son frère ... (Il me montre un oiseau sur un arbre dans le jardin) Elle est là, elle s'est transformée. Elle a peur des inconnus ... elle se laisse pas voir comme ça. Sa voix aussi se transforme, elle la laisse pas voir, elle la transforme. Il y a une autruche dans la famille cigogne, c'est étrange.
- moi (voulant le ramener doucement vers la réalité, mais sans la lui opposer, ce qui risquerait de le faire taire) : mais toi tu es où dans tout ça ?
- lui : je suis un humain ... mais j'ai peut-être le cerveau de la cigogne. Elle m'a donné son cerveau ... elle avait des pouvoirs ... elle savait que les bébés allaient venir. La nuit je pense à elle ... je suis dans son cerveau, j'ai son cerveau et c'est pour ça qu'elle me parle tout le temps. La grand'mère était cigogne et dieu ...

Quand Joshua parle des cigognes, il est intarissable. Je dois l'interrompre à la fin de la séance. Il me raconte encore que quand il a des contrôles à l'école, il met une cigogne porte-bonheur sur la feuille, alors les yeux de la cigogne deviennent rouges et elle lui donne les bonnes réponses. Quant à

l'autruche, il dit qu'elle le console de ses cauchemars. Alors que j'essaye d'introduire le signifiant "peluche" pour parler des cigognes, il me répond : "Oui, mais elles sont vivantes, je parle avec elles. Je suis réveillé et je rêve."

Voilà un exemple de moi psychosé. Une évolution positive de la thérapie serait qu'il le soit de moins en moins et sans le recours à des défenses trop massives qui seraient la cause d'une grande souffrance.

Séance 39

L'enfant dessine "un fantastique qui monte sur la table. Il s'appelle Fantar et vit dans un monde fantastique. Il y a un monstre avec plein de yeux. Il y a un homme qui se cogne dans le fantastique car il veut sauver sa maman qui est attaquée par les monstres du fantastique. Ils n'aiment pas les humains, ils veulent les transformer en monstres." Joshua me dit qu'il a peur que sa mère ne soit transformée en "monstre rouge qui mange les humains." Il décrit bien la menace d'invasion de la conscience par les productions fantasmagoriques de l'inconscient et le danger qu'elles prennent le contrôle de la personne. Le risque est celui d'un passage à l'acte, d'un passage dans le réel avec à l'horizon l'image menaçante d'une mère dévorant sa progéniture. Il imagine son salut dans celui de sa mère, et du côté de la réalité.

Dessin séance 39



Séance 40

Joshua se plaint des autres élèves qui le bousculent, se moquent de lui et lui tirent les oreilles. Il n'ose pas se défendre et va se plaindre à la directrice. Il fait ce que les adultes lui ont dit de faire.

Il inaugure un jeu avec les figurines qui sont à la disposition des enfants dans mon bureau. Il s'agit d'un homme qui se cache parce qu'il a peur d'être dévoré par les vautours. Un deuxième homme n'a pas peur : il écrase un scorpion et s'assoit sur un dinosaure. L'enfant dit de lui qu'il est courageux et

l'envie. Puis il joue l'histoire de deux dinosaures qui se battent pour une femelle morte. Lui serait le dinosaure qui est gentil avec les femmes. Dans un autre scénario il est le roi qui sauve le pays des cigognes attaqué par des corbeaux qui veulent manger les bébés. Suivent des bagarres qui l'opposent à des monstres et dont il sort vainqueur. A travers ces jeux il s'agit apparemment de réparer quelque chose des humiliations subies dans la réalité. Les moments de jeu sont ici clairement distingués des moments de non jeu et l'imaginaire est reconnu comme tel. La situation est très différente du début où il n'était pas possible de savoir quand il jouait ou non, ne faisant alors que peu de différence entre les deux registres et vivant beaucoup plus dans un monde irréel.

Séance 41

Se voyant toujours victime de la méchanceté des autres élèves, il peut cesser d'être le gentil dans ses jeux et élaborer des scénarios de vengeance. Jouant avec les feutres il commente : "Les dieux brûlent comme des asticots dans le feu". Les dieux dans le jeu qu'il improvise, ce sont les feutres avec lesquels il est supposé dessiner. Puis parlant de je ne sais qui il énonce : "On l'a écrasé avec plaisir." Il termine la séance en chantant : "On l'a cramé l'asticot." Il m'explique qu'en l'occurrence l'asticot c'est l'élève qui lui a volé sa carte de cantine. La possibilité pour cet enfant d'accéder à ses fantasmes sadiques, à les exprimer et à les élaborer, va largement favoriser une évolution psychologique positive.

Avec l'entrée au collège ce sont donc les difficultés que rencontre Joshua avec les autres enfants qui occupent l'essentiel de nos entretiens. De son côté le père me rapporte occasionnellement les débordements et les violences de son fils à la maison, surtout dans la relation avec sa mère, et qu'il réprime fermement.

Séance 42

Dans son jeu, Joshua questionne une fois encore la possibilité pour un gentil de devenir méchant. Etre méchant serait pour lui taper sur ceux qui le maltraitent.

L'histoire qu'il me raconte est celle d'une fille qui porte un masque d'escargot. Du masque sort une tête de serpent car elle devient méchante après que des clones lui aient mangé son cœur. C'est le clivage gentil/méchant qui s'estompe de plus en plus.

La différence des sexes, jusque là inopérante, puisqu'il était possible de passer d'un sexe à l'autre sans problème, commence à être interrogée. Avec de la pâte à modeler, il me fait "un animal femelle à deux pattes qui cherche un mâle pour le séduire et faire des bébés". Il s' imagine être le bébé des "monstres préhistoriques à deux pattes", un méchant veut le tuer pour le manger mais le père vient pour défendre son fils et tue le méchant. C'est bien la première fois que dans une histoire il imagine le père comme un tiers protecteur qui sauve son fils de la dévoration et le protège de la jouissance de l'Autre. Va-t-il pouvoir, à l'abri de ce père, se construire son identité ?

Séance 43

Joshua termine avec succès l'année de sa 6^{ème}. Les entretiens sont clairement structurés entre les moments où il parle de la réalité et ceux où il exprime ses fantasmes à travers le jeu et le dessin, restent quelques instants de folie.

A son arrivée il se plaint de certains élèves qui ont lancé sa casquette sur le toit de l'école. Il attribue leur comportement à une jalousie induite par ses bons résultats scolaires. Ce en quoi il répète ce que son père lui a dit.

Puis il me dessine "une dame qui chante à l'opéra. Elle chante un conte qui parle de gens qui se transforment en animaux. Elle s'est faite prise. Le méchant l'a prise de force et l'a transformée en animal fantastique qui pousse des cris de chat." Cette histoire d'une femme qui se fait prendre par un

homme est assez explicite. Joshua pose sous une forme à peine voilée la question du désir et de la jouissance du côté féminin.

Puis il me parle d'un cauchemar dans lequel "un homme plein de sang" qui a une hache à la place de la main veut le tuer pour se nourrir. Ses parents le sauvent et tuent le mangeur d'enfants. Il peut de plus en plus aisément élaborer des imagos parentales sécurisantes.

Vers la fin de l'entretien il se griffe violemment la main et m'explique : "Je dessine mon squelette dans la main... des gens prennent des ciseaux et se déchirent la peau. " Revenant sur la jalousie des autres enfants, il l'explique en disant qu'il y a au collège une fille qui fait semblant d'être amoureuse de lui, ce qui rend les autres jaloux. Peut-être que dans son vécu les sentiments humains ne peuvent être que du semblant, et tout particulièrement les sentiments amoureux.

Dans un dernier jeu il s'imagine en "machine toboggan" avec sa mère qui glisse sur lui pour s'amuser. Son père est en bas et regarde. Puis le toboggan se bloque et sa mère reste en bas. Est-ce une manière de dire qu'il en a assez d'être le jouet de sa mère ?

Séance 44

Le père tient à me parler de son fils qui se montre violent avec sa mère quand elle le traite de bébé. Elle aurait dit à Joshua qu'elle lui préférerait son cousin qui est scolarisé dans un IME. Quant à la grand'mère maternelle, elle ne cesserait de dévaloriser et d'humilier l'enfant. Pour protéger son fils il évite au maximum sa belle-mère.

Seul avec moi l'adolescent me dessine Nat, la fille dont il dit que les autres le croient amoureux. A côté d'elle il représente un réveil à forme humaine, disant qu'elle aime bien les réveils, puis il dessine "un méchant avec un couteau, son mari, qui veut la tuer." "Je suis le réveil qui va assommer le méchant avec un marteau, dit-il. Puis je lui enfonce le couteau dans le cœur. J'épouse Nat. Elle m'embrasse et je me transforme en prince. Le mari revient et il me lance un couteau, je le dévie et il tue Nat. Je vais en prison. Nat tue le mari et me délivre."

J'aborde avec Joshua la question des cigognes. Il me dit qu'il se sent à moitié humain et à moitié cigogne et que quand il sera mort il sera complètement cigogne. Le clivage entre imaginaire et réalité, entre inconscient et conscient est inscrit dans l'image du corps.

Séance 45

Joshua se plaint de sa mère : "Elle me traite...Elle aime pas les câlins...Elle veut pas que je lui fasse des bisous... Elle ne me fait pas de câlins."

Il dessine la guerre entre les allemands qui envahissent l'Alsace, le pays des cigognes, et les français. Sa mère est le chef des allemands et les français sont des cigognes. Son père a été pendu par les Allemands parce qu'il les a trahis en choisissant le camp des cigognes. Tous les allemands meurent quand sa mère est tuée. Il perd un bras dans la bataille mais son père est sauvé par une cigogne qui tire une balle dans l'oreille de l'allemande (rappelons que sa mère est malentendante), puis dans son cœur. Il me raconte encore qu'il a la couleur de cheveux de son grand-père maternel qui était fou et que sa mère lui a dit qu'il lui ressemblait.

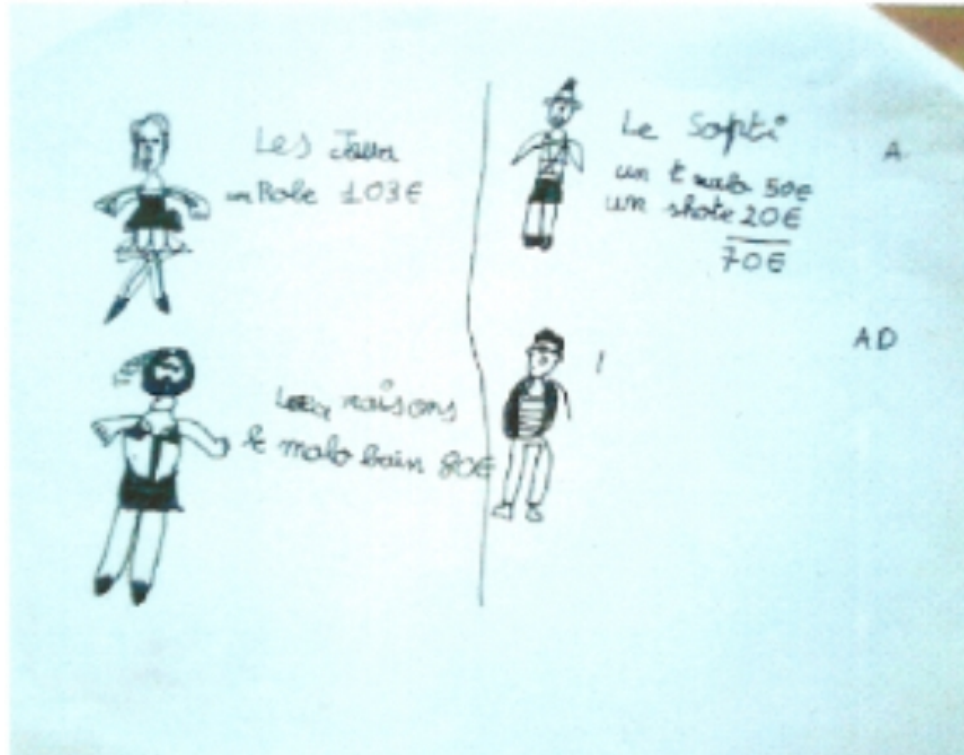


Séance 46

Ce dernier entretien date d'une époque où Joshua s'est bien calmé avec une normalisation apparente qui trompe bien son entourage et qui pourtant confirme un ancrage certain dans la réalité, bien que partiel. L'insertion dans la réalité a su lui conserver son originalité subjective et la pérennité de sa folie constitue la face cachée de sa personnalité.

Joshua me dit que quand il sera grand il veut être styliste et me dessine des habits de garçons et de filles avec leur prix. Les habits sont portés par des mannequins vivants. Il dit qu'il aime les jeux et les métiers de fille, qu'il se sent un peu garçon et un peu fille. Puis il me montre ses mains et déclare que ce sont des pattes de cigogne. "Quand j'étais né, dit-il, j'avais une partie humaine. Je suis mort dans le milieu du monde irréel et du monde vivant, et je suis revenu à la vie dans le ventre de maman". Il perçoit maintenant la réalité comme étant le monde vivant, il reste à l'aider à retrouver le chemin de la vie.

Le dessin de cette séance traduit une certaine accalmie, bien différente de la période de latence même si elle y ressemble. Les fantasmes ont moins d'emprise et sont moins investis avec des passages possibles des représentants de l'imaginaire vers les représentants de la réalité, et inversement. L'adolescent qu'est devenu Joshua a appris à vivre avec ces deux réalités, et son expérience subjective qui reste partiellement délirante n'entrave plus une certaine normalisation et un début de socialisation. Non que la normalité soit là comme un idéal, mais qu'elle ne soit pas non plus un impossible.



Pour Joshua être un garçon ou une fille est devenu autre chose qu'un simple mot ou une image vue dans un miroir, et qu'il endosserait indifféremment. Il accède à un sentiment d'identité (il se sent être), en l'occurrence une identité bisexuée qu'il exprime et réalise à travers cette activité qui le passionne : styliste de mode, et dont il veut faire son métier. Ce sentiment lié à la puberté naissante vient là où s'est creusé un écart entre le sujet et son moi, écart où peut émerger l'identité comme une énigme toujours irrésolue. L'accès à l'identité sexuelle ne va pas de soi, malgré la réalité de l'anatomie. S'il se sent garçon, il se sent pourtant garçon et fille. Il n'a pas seulement des traits féminins. La situation serait plutôt du registre d'un hermaphrodisme psychique lié aux processus de clivage et qui semble pouvoir s'exprimer et se réaliser dans le dessin de vêtements. Mais cet hermaphrodisme psychique ne va pas jusqu'à perturber la représentation du corps. Joshua ne se sent pas garçon et fille comme il se sent humain et cigogne, avec un corps qui tiendrait des deux.

Evidemment, l'adolescent qu'il est devenu s'est construit une identité sur une base délirante qui vient réparer l'impossibilité à symboliser une "bonne mère" à l'apparence humaine. Mais c'est déjà un grand progrès qu'il ait pu s'élaborer une identité unifiante et stable en prenant appui sur une image clivée (humain/cigogne). Que l'identification à la cigogne ait des effets au niveau de l'image du corps nous dit qu'elle relève des identifications propres au Stade du Miroir, plus précisément elle s'est substituée à l'échec de ce dernier. S'imaginer voir une cigogne dans son miroir n'est pas banal. Ceci dit toutes les identifications imaginaires sont plus ou moins délirantes, hors réalité, puisqu'elles sont idéalisantes, mais certaines le sont plus que d'autres, un délire hors norme en quelque sorte.

Moins envahi par ses "fantômes psychiques", Joshua peut s'ouvrir à de nouvelles satisfactions (les apprentissages scolaires, l'informatique) qu'il aborde avec son style propre, marqué du sceau d'une folie qui n'est plus un obstacle majeur à un certain épanouissement. Mais l'expérience montre que ces accalmies restent fragiles. Je me souviens d'un adolescent présentant une psychose infantile qui avait été pris en charge par la psychiatrie dès l'âge de 4 ans en hospitalisation de jour et qui avait eu une évolution favorable, s'effondrer le jour où une fille lui a fait une déclaration d'amour à laquelle il a répondu par une gifle. Je l'ai vu alors ramper sur le sol de mon bureau pour échapper au sniper qu'il s'imaginait caché sur le toit d'en face et qui dans son délire devait l'abattre en représailles. Cette crise

fut de courte durée et ne nécessita ni hospitalisation ni traitement médicamenteux. Un des bénéfices de la psychothérapie psychanalytique semble être aussi l'acquisition d'une plus grande facilité à passer des représentations délirantes aux représentations de la réalité.

Beaucoup de difficultés relationnelles et de conflits s'originent de cette peur d'un anéantissement dans la jouissance de l'Autre qui s'exprime dans l'angoisse de dévoration, et de tout ce qui est mis en place pour y échapper. C'est bien pourquoi l'adolescence avec ses conflits autour de l'autorité est une période particulièrement sensible. Avec en prime, bien sûr, les conflits générés par les pulsions sexuelles. Et si à cet âge Joshua se montre tyrannique ce n'est seulement pour obtenir les satisfactions qu'il souhaite mais pour éviter de rencontrer les demandes d'un Autre désirant. D'où le danger de toutes ces "thérapies mentales" qui adhèrent à l'idéologie d'un enfant performant et docile et qui en soutenant les exigences parentales et sociétales risquent de rendre l'enfant plus malade qu'il ne l'est tout en renforçant une fausse apparence de normalité.

L'humanisation en psychiatrie

Claude Kessler (2008)

D'une époque à l'autre les institutions psychiatriques, prises entre le besoin de justifier l'enfermement et la volonté de soigner, ont offert du bon et du moins bon, et souvent du pire dans un passé qui n'est pas si éloigné que cela, quant à leur manière de considérer et de traiter l'être humain, je veux parler des humains situés longtemps en bas de l'échelle dans son organisation et son fonctionnement, en l'occurrence le malade. En réaction à ce passé douloureux, certaines unités de soins ont érigé le souci de l'autre en principe, minimum indispensable à la création d'un espace thérapeutique, alors que d'autres, plus du côté de l'inacceptable, perpétuent des conditions d'hospitalisation et de soins s'apparentant plus à ce qu'on pourrait appeler de la maltraitance, avec de nombreuses variantes entre ces deux extrêmes. Evidemment la personnalité des soignants y est pour beaucoup. C'est bien pourquoi parler de la psychiatrie au singulier tient de l'impossible, tant sa réalité est multiple et mouvante, variant en fonction des individus et du contexte sociopolitique. Cela n'exclut pas quelques constantes et dérives qui ne peuvent que nous questionner, avec la crainte qu'une humanisation acquise bien tardivement ne cède face aux exigences actuelles de rentabilité et de sécurité, encore que l'on puisse légitimement se demander si ces exigences ne sont pas une voie détournée par laquelle ferait retour une volonté de destruction bien plus archaïque.

Les patients atteints de schizophrénie font parfois preuve d'humour. L'un d'eux se moquait de ses soignants en leur disant : " Vous parlez toujours d'écoute, vous n'avez que ce mot à la bouche. (Puis jouant de l'accent mosellan) Mais c'est quoi l'égoutte ? C'est quoi les gouttes ?" Ce patient nous interprétait là une réalité qu'il vivait au quotidien : sa parole n'était pas reçue comme l'expression d'une subjectivité, mais était traitée pareillement à un corps qui serait écouté pour y repérer les signes d'une maladie, avec en retour la prescription d'un traitement sous forme de médicaments. Les premiers entretiens en psychiatrie se contentent souvent d'évaluer la conformité du discours de l'autre à une norme et essaient d'y déceler les manifestations d'une pensée anormale. A une époque encore proche ces entretiens s'appelaient "interrogatoires". Il y aurait donc une manière pathologique de penser différente du penser-faux ou du penser-bête, avec toutes les questions inhérentes à une telle vision du mental. Si l'on se réfère à la notion de souffrance psychique on a d'emblée une perspective tout à fait différente de l'esprit humain et de ses "maladies".

Qu'est-ce qui fait de telle ou telle attitude psychologique le symptôme révélateur d'un processus morbide ? Sans doute plus son intensité et sa fixité que son existence même. Ainsi survivre implique sans doute une certaine dose de paranoïa (au sens commun de la méfiance), une dose saine de paranoïa sans laquelle le risque est de devenir une proie facile. A l'opposé nous avons l'angélisme, terme qui caractérise une attitude trop optimiste et exagérément confiante. De la même manière il n'est pas rare que soit traité de schizophrène celui qui, peut-être un peu retiré du monde, préfère vivre dans celui des idées. Des maltraitances répétées peuvent entraîner des réactions paranoïaques ou schizophréniques constituant de véritables pseudo-psychoses induites. Appréhender un symptôme sans le référer à l'histoire de celui qui le porte c'est se heurter à un mur, ce qui au demeurant peut être bien confortable. Le diagnostic qui veut épingler la subjectivité de l'autre n'est souvent que l'aveu d'une méconnaissance déguisée en savoir, un savoir qui n'est pas sans évoquer ce que Freud nous dit des théories sexuelles infantiles, mais bien moins "innocent" que ces dernières.

Dans le délire de jalousie ce n'est parce que les faits auront confirmé l'infidélité de l'épouse que le patient ne sera pas considéré comme délirant. A l'opposé, des croyances purement irrationnelles (les croyances religieuses par exemple) ne seront pas reconnues comme pathologiques.

Quant à l'homosexualité, longtemps considérée comme une maladie, elle ne figure plus sur la liste des maladies mentales de l'OMS depuis 1990.

La nosographie psychiatrique se présente ainsi comme étant parfois plus l'expression d'une idéologie ou des rapports de force au sein d'une société qu'un savoir authentique. Mais cela est le cas de l'ensemble des sciences humaines qui sont toutes, pour une part au moins, des idéologies scientifiques. Cependant les véritables maladies mentales existent, sans que l'on sache d'ailleurs toujours avec précision quel est leur niveau d'implication somatique. La confusion qui est entretenue entre les maladies mentales authentiques et les pseudos maladies mentales idéologiques (l'opposition politique était encore il n'y a pas si longtemps considérée comme un symptôme de la schizophrénie dans certains pays) ouvre la voie à tous les abus et facilite largement les dérives totalitaires sous prétexte de soins. Seule une position éthique solide permet de s'en prémunir car les mesures de protection judiciaire se révèlent encore souvent bien insuffisantes.

La position de la psychanalyse à l'égard du symptôme est tout à fait différente puisqu'elle ne le considère pas comme venant révéler la présence d'un processus morbide mais comme une parole qui prend sens en référence à une histoire et un désir.

Et pour finir ce préalable, une plaisanterie de soignant soulignant le danger qu'il y a à vouloir soigner à tout prix : " Si en psychiatrie le soin est métaphorique, la maltraitance est réelle." Il est important qu'en ce début de 21^{ème} siècle la psychiatrie, rebaptisée santé mentale, ne redevienne pas un espace de violence. Un premier signe d'alerte est indéniablement la souffrance du personnel soignant qui subit lui aussi les effets d'une déshumanisation croissante et qui se reconnaît de moins en moins dans une approche thérapeutique qui se propose de soigner les symptômes en ignorant le malade.

Les nombreux ouvrages consacrés à l'histoire de la psychiatrie depuis les premières publications de Michel Foucault ne cessent de nous dévoiler, une fois déconstruite l'image officielle fabriquée par le discours médical, une réalité alliant souvent maltraitance, sévices, violences psychiques et atteintes à l'intégrité corporelle. Tout cela au nom de la médecine et du soin. Mais on a envie de croire que la psychiatrie "d'avant", celle issue de la Révolution de 1789 et qui s'est imposée jusqu'au dernier quart du XXème siècle, n'a pas été que cela, une des faces obscures et honteuses d'une société se déclarant républicaine et humaniste, proclamant les droits de l'Homme et du Citoyen tout en perpétuant oppression et injustice sociale.

Il serait vain de nier qu'il y a eu une psychiatrie totalitaire. Mais qu'en reste-t-il ? A-t-elle disparu ou s'est-elle simplement mieux dissimulée sous de nouveaux discours empruntés à la biologie ou à la psychanalyse ? Est-ce qu'un jour les historiens déconstruiront la psychiatrie actuelle comme ils ont défait le mythe d'un Pinel libérateur des aliénés ? Est-ce que l'avenir portera sur le présent le même jugement que celui que nous portons sur la psychiatrie du passé ?

La psychiatrie sous contrainte (enfermement, "soins" imposés, parfois par la violence) semble difficilement pouvoir échapper au qualificatif de totalitaire puisqu'elle dépouille un individu de ses libertés fondamentales et lui refuse le statut de sujet. Par ailleurs les protections prévues par la loi pour encadrer ces soins se montrent largement illusoire. Il n'est évidemment pas difficile de justifier ce moment totalitaire, liberticide et désubjectivant, par l'urgence du soin et la nécessité de protéger le malade et son entourage, encore qu'il s'agisse là souvent d'une solution de facilité. Ainsi créé, l'espace totalitaire peut mener, ou a pu mener, à toutes sortes d'abus : des hospitalisations à vie, des tortures, des mutilations, etc. Un des exemples les plus connus est sans doute celui de Rosemary Kennedy, la sœur du Président assassiné, qui à l'âge de 23 ans a été réduite à l'état d'handicapée mentale profonde suite à une lobotomie pratiquée par Freeman à l'aide d'un pic à glace pour corriger des problèmes psychologiques tout à fait mineurs, voire inexistant. Dès lors de multiples questions se posent à nous : à partir de quand la maladie mentale, réelle ou non, sert-elle d'alibi ? Jusqu'où peut-on aller pour protéger un individu de sa folie, ou pour en protéger les autres ? Le recours à des soins particulièrement invalidants peut-il se justifier ? etc.

Mais la tentation de l'attitude totalitaire en psychiatrie dépasse de loin la seule pratique du soin sous contrainte. Ce qu'a dit Michel Foucault (1) d'un pouvoir psychiatrique visant à instaurer une relation d'emprise reste largement vrai. Qu'un patient refuse l'autorité de celui qui veut le soigner et il risque vite de passer du statut de patient consentant à celui de malade hospitalisé et soigné sous contrainte. Pareillement en psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, quand la famille refuse les soins, la menace d'un signalement aux autorités administratives ou judiciaires est une pratique courante avec un risque réel de placement de l'enfant.

Le savoir psychiatrique est largement issu de la volonté de justifier l'enfermement des aliénés et les maltraitances qui l'accompagnaient. Il est avant tout un discours idéologique déguisé en savoir scientifique, un amalgame fait des fantasmes, préjugés et options politiques des pères fondateurs de la psychiatrie moderne. Il n'est pas très éloigné du discours religieux en ce que pour assurer son emprise il invoque des vérités qui sont en fait des dogmes teintés d'opportunisme. La volonté de soigner n'est pas forcément absente, mais elle se perd vite dans celle de "protéger" le malade, son entourage et la société des manifestations de la folie. Et le patient est souvent sacrifié dans la tentative de faire disparaître le symptôme le plus dérangerant pour les autres.

L'aventure du lyssenkisme dans l'ancienne URSS nous donne une illustration quelque peu extrême de la manipulation politique de la vérité scientifique. Soit, les conditions historiques étaient particulières, mais elles le sont toujours. On y voit un Lyssenko, avec l'appui du pouvoir politique, imposer la génétique marxiste comme vérité officielle contre la génétique classique en rejetant les lois de Mendel fondées sur les probabilités statistiques considérées comme incompatibles avec les dogmes marxistes-léninistes et affirmer la transmission héréditaire des caractères acquis. Les "sciences aryennes" de

l'époque nazie sont une autre illustration d'un savoir idéologique devenu vérité d'Etat au service de la folie des hommes. Dans les sociétés dites libérales d'autres enjeux peuvent gouverner la vérité scientifique : l'argent, le pouvoir, la réussite personnelle, les préjugés... Quel est l'intérêt de déclarer un individu "fou", "dégénéré", "sous-homme", "bouche inutile à nourrir", etc. ? Le problème n'est pas tant que le savoir psychiatrique soit pour l'essentiel l'expression d'une subjectivité et de considérations sociopolitiques, mais que pris entre le projet de protéger la société et celui de soigner le malade, il se mette un peu trop facilement au service des puissances dominantes. Cette allégeance au pouvoir reste une des dimensions fondamentales du savoir psychiatrique et de son utilisation. La psychiatrie est née de cette allégeance et n'a pas su s'en libérer, du moins pas encore. Et il en va évidemment de même de la psychologie clinique et de nombreux autres discours officiels tendant de s'imposer dans le domaine des sciences humaines. Se mettre au service du pouvoir est sans doute le moyen de compenser une inutilité relative résultant d'une efficacité et d'une scientificité douteuses.

Le contrepoint du discours psychiatrique pourrait être un discours psychanalytique dépsychiatisé, non qu'il soit moins fantasme et idéologique, car on voit mal comment pourrait émerger dans le domaine des sciences humaines un savoir qui ne serait pas assujéti, mais qui ne serait pas né du projet de démasquer chez l'Autre un processus morbide. La folie pourrait alors cesser d'être le lieu d'une maladie insensée pour devenir la parole d'un sujet dont le désir est en souffrance.

La bienveillance du patient comme condition préalable à toute démarche thérapeutique semble être aujourd'hui une évidence pour beaucoup de monde. Mais dans le passé la psychiatrie a surtout connu des institutions fonctionnant sur un mode proche de ce qu'à l'heure actuelle on considérerait comme étant de la barbarie. Le référentiel éthique a évidemment beaucoup évolué depuis, et la mise en place des secteurs psychiatriques dans les années 1970-1980 a révolutionné la vie des malades. Pourtant l'enfermement et la contrainte semblent rester indissociables du traitement de certaines pathologies mentales. Il s'agit toujours là du noyau dur de la psychiatrie avec les hospitalisations d'office ou à la demande d'un tiers, et le recours à la contrainte pour l'administration des soins. L'institution psychiatrique gère un enfermement et une violence qui est un choix de société, mais aussi un choix financier.

Enfermer parce que cela coûte moins cher, mais pas trop longtemps parce que cela risquerait de finir par coûter trop cher. Alors le patient est renvoyé chez lui avec une bonne dose de neuroleptiques. Ce qui vaut sans doute mieux que la lobotomie qui en son temps (1935-1950) devait servir à vider les hôpitaux psychiatriques en rendant les malades dociles, ou du moins maîtrisables. A défaut de guérir, la psychiatrie gère des populations de malades soumis et sous contrôle. "Calmer" le malade devient alors une priorité.

Le traitement psychiatrique, parce qu'il peut être source de souffrance, opère facilement comme un conditionnement négatif. Il n'amène pas le patient à abandonner sa folie, ce qui était le projet du traitement moral de Pinel, mais à la cacher. Un patient atteint d'une grave schizophrénie et croyant être Jésus me racontait comment il avait trompé son médecin lors d'une précédente hospitalisation dans le but d'obtenir sa libération :

- le médecin s'adressant au patient : vous vous prenez toujours pour Jésus ?
- le patient : oui.
- le médecin : 10 séances d'électrochocs.
- (quelque temps plus tard) : vous vous prenez toujours pour Jésus ?
- le patient : un peu.
- le médecin : encore 10 séances.
- (après ces séances) : vous vous prenez toujours pour Jésus ?
- le patient : non.
- le médecin : sortie (le patient peut quitter l'hôpital où il était retenu).

Dans les services d'hospitalisation et de soins sous contrainte les patients présentant des pathologies sévères de durée relativement longue, souvent de type psychotique (délires, hallucinations,

schizophrénie, etc.), consacrent une grande partie de leur temps à élaborer des stratégies pour cacher ou minimiser leurs symptômes. La relation avec le médecin qui a le n'a aucun pouvoir institutionnel, et à condition qu'il sache se taire. Ces stratégies témoignent d'une réelle intelligence à tromper l'autre pour retrouver la liberté. Dès lors il n'est pas absurde de croire que la folie n'est jamais totale, non au sens d'un Pinel qui pensait que l'aliénation n'était que partielle car elle aurait laissé une étincelle de raison qui pouvait déboucher sur un dialogue critique avec le patient aboutissant à la reconnaissance et à l'abandon de la folie (traitement moral), mais au sens d'un clivage de la conscience entre une partie saine restée adaptée à la réalité et obéissant aux principes de la raison et une partie malade, sans distance et sans critique, accompagnée d'une certitude absolue dans la réalité des idées délirantes et des pouvoirs de les garder enfermés ou de les libérer n'est pas de confiance. Il est plus facile de se confier au psychologue qui hallucinations. L'expérience confirme largement qu'il est illusoire de vouloir s'appuyer sur la partie saine du moi pour convaincre le patient que ses croyances sont fausses, l'impression est plutôt d'être en présence de quelqu'un qui serait pourvu de deux esprits distincts placés dans la même tête. Le clivage du moi remplace le refoulement, et le moi malade devient le contenant d'une pensée inconsciente qui a cessé de l'être. Référez alors le délirant à la réalité ou à la raison, c'est précisément lui imposer ce qu'il refuse et une telle attitude sera inévitablement vécue par lui comme persécutoire. Le "traitement moral", qu'il soit à base de persuasion, de séduction, de violence ou de toute autre manipulation du patient n'aboutit qu'à lui faire cacher la partie "folle" de son être, non que lui la considère comme telle (l'idée que sa raison puisse défaillir, même partiellement, lui est narcissiquement totalement insupportable), mais parce qu'il a compris que certaines confidences vont le faire passer pour un malade mental et être source de désagréments. Ainsi même dans une schizophrénie paranoïde grave le patient peut avoir une représentation juste de ce que l'autre pense de lui (une théorie de l'esprit) et tenter de maîtriser cette représentation par ce qu'il va dire ou donner à voir.

Si soigner quelqu'un contre sa volonté peut se comprendre dans certains cas, comment justifier l'enfermement et les violences qui l'accompagnent ? Qu'en est-il du thérapeutique en psychiatrie et de l'aide apportée au malade ? Le soin psychiatrique n'est-il toujours à l'heure actuelle qu'une illusion, ou pire, un mensonge, voire un alibi ? Enferme-t-on les malades en attendant simplement que leurs troubles régressent spontanément ? Il est certain que l'on ne sait pas guérir les maladies mentales, elles guérissent d'elles-mêmes ou ne guérissent pas, mais les interventions extérieures peuvent favoriser cette auto-guérison ou la contrarier. Certaines drogues, prescrites ou non, peuvent soulager la souffrance et il en va de même des psychothérapies de soutien, des cures thermales, des voyages ou des vacances. Quant aux troubles psychologiques réactionnels, ils disparaissent quand il est mis un terme à la situation pathogène, une maltraitance par exemple. Mais encore faut-il avoir les moyens d'une telle intervention dans la réalité.

Le soin peut prendre des aspects très contrastés, mais il reste souvent de l'ordre de la métaphore. Les mots clés en sont : écouter, soulager, aider, accompagner, et quand il s'agit de soins sous contrainte, il faut ajouter : protéger (enfermer), calmer (neuroleptiser), isoler (mettre en cellule), contenir (attacher), etc.

Le pire des soins est sans aucun doute celui dont l'objectif est de faire disparaître le symptôme en ne tenant pas suffisamment, voire pas du tout, compte de ses effets néfastes sur la personne du malade. C'est ainsi que l'on voit ressurgir régulièrement le fantasme d'une manipulation du fonctionnement cérébral par stimulation électrique ou chirurgie. Nous sommes là à l'extrême opposé de la démarche psychanalytique qui s'adresse, quant à elle, au sujet et non à ses symptômes en proposant un espace permettant de mettre en mots ses souffrances sans risquer comme réponse un traitement dont l'objectif est de réduire au silence celui qui a pris le risque de s'engager dans la parole.

Parallèlement à la "psychiatrie d'attaque", nous avons la psychiatrie de confort. Elle vise à soulager le malade, parfois elle lui procure des bénéfices secondaires qui s'ajoutent à ceux que procure déjà la maladie, et ainsi conforte le patient dans son état et favorise la chronicisation. La bienveillance n'est pas forcément une réponse suffisante aux questions que soulève la souffrance psychique. La crainte d'un internement après une première hospitalisation traumatisante peut être un élément moteur

important dans la motivation à se soigner, à s'engager dans une démarche thérapeutique authentique. Celle-ci pourrait être définie comme l'élaboration d'un espace psychique favorable à une guérison qui ne sera jamais qu'une atténuation de l'intensité des symptômes ou leur remplacement par des symptômes moins gênants.

Le respect de l'Autre, de sa différence et de sa subjectivité, est un élément indispensable et incontournable dans la mise en place d'un espace thérapeutique, surtout quand le patient n'a pas la possibilité de fuir celui qui s'impose à lui comme étant son thérapeute. Actuellement il y a heureusement, du moins en apparence, un large consensus à considérer le malade comme étant un être humain à part entière et non comme un être inférieur comme cela a longtemps été le cas. Il n'en reste pas moins vrai que les hospitalisations sous contrainte se font inévitablement dans une ambiance difficile et souvent violente. Il en résulte que le soignant est d'abord pour le patient un geôlier, et c'est ce qu'il est en plus d'être un soignant, c'est un geôlier-soignant comme les templiers étaient des prêtres-soldats. Patient et soignant sont ainsi pris d'emblée dans une injonction paradoxale. Ce double lien vient renforcer les processus de désintégration psychique puisque le soignant qui est supposé être "bon" en tant qu'il soigne est "mauvais" puisqu'il assure l'enfermement, et si le patient veut obtenir sa libération il faut qu'il se soumette aux exigences du soignant ou le trompe alors que c'est une relation de confiance qui est supposée les unir. Comment une personne qui est déjà en grande difficulté mentale pourrait-elle gérer une situation dans laquelle "celui qui te tient enfermé et te fait mal te veut du bien" ? La dynamique de l'enfermement vient ainsi renforcer l'anéantissement subjectif d'un patient qui aura l'impression de se retrouver une fois encore devant ceux que Schreber appelait des "Seelenmörder", des assassins d'âme. La réalité fait collusion avec la folie, les soignants seront vécus comme des persécuteurs, ce que d'ailleurs certains ont été pendant longtemps. C'est pourquoi la référence à la loi est très importante dans ces lieux, même si jusqu'à présent elle ne s'est montrée que peu apte à protéger des abus et de l'arbitraire. Quant au soignant qui est supposé vouloir le bien de son patient, il s'agit évidemment là d'un postulat facile à remettre en cause. Mais la question n'est pas uniquement là, il s'agit plutôt de s'interroger sur ce que chacun met sous le mot "bien" quand il s'agit d'un semblable, qui plus est malade mental.

Eviter d'être enfermé est la réaction que l'on attend normalement de la part de tout individu. Pourtant il y a des patients qui demandent l'enfermement et d'autres qui refusent leur sortie. Ainsi un jeune homme atteint de schizophrénie se présente au commissariat de police alors qu'il vient juste de quitter l'hôpital et demande à être mis en prison. Éconduit il retourne à l'hôpital pour demander à être réhospitalisé, mais là aussi on lui oppose une fin de non recevoir. Peu après il se tue. Un autre patient souffrant d'une psychose maniaco-dépressive, et qui est hospitalisé depuis de nombreuses années, doit quitter, à cause de la politique de réduction du nombre de lits, l'hôpital qui est devenu son lieu de vie et où il a trouvé ses repères. Il refuse et est mis contre sa volonté dans un appartement thérapeutique. Peu après il se pend. La folie pose inévitablement la question du dedans et du dehors, peut-être parce que cette limite manque cruellement dans la psychose. En tout cas ne pas être à l'écoute de la demande d'un patient, même quand elle est inadaptée, peut se révéler fatal. Alors qu'est-ce qui est le plus important : préserver la raison, l'ordre, la sécurité l'argent ou une vie ? Ou tout cela à la fois ? Peut-on encore à l'heure actuelle se fixer comme objectif d'une démarche de soins de permettre à un malade de ne pas vivre trop mal sa folie, tant pour lui-même que pour les autres ?

De nos jours une grande majorité de patients s'adressent librement à la psychiatrie rebaptisée santé mentale. Mais qu'en attendent-ils ? Et qu'obtiennent-ils comme réponse ? Celle-ci n'est pas la même selon qu'elle vient d'un psychiatre, d'un psychanalyste, d'un thérapeute cognitivo-comportementaliste ou de n'importe quel autre spécialiste en soins psychiques, même si la demande s'origine de difficultés ou de troubles identiques. Toujours est-il qu'à un moment donné les patients comprennent (ceci dans le meilleur des cas) qu'il n'y pas de remède miracle qui puisse résoudre leurs problèmes et apporter une solution à ce qui est source de souffrance ou de mal-être pour eux. Alors chaque thérapie apporte ce qu'elle peut en fonction de sa technique, du thérapeute et du patient. Le succès des psychotropes, et leur limite, c'est qu'ils aident les patients, comme d'autres drogues, à supporter leur vie, mais avec une efficacité aléatoire et souvent restreinte, limitée à la durée de leur absorption. Mais beaucoup de psychothérapies se limitent également à ce rôle de soulagement et de soutien. Les patients attendent

des psys ce que les générations précédentes attendaient de Dieu et de l'Eglise, c'est-à-dire de l'espoir. A défaut de trouver une issue à leur désespérance, ils endorment leur souffrance à l'aide de drogues financées par les caisses d'assurance maladie. Parfois ils optent pour des solutions plus radicales.

Quant on parle de soins libres, il s'agit évidemment d'une liberté toute relative. Les patients devenus des usagers-consommateurs en santé mentale sont pris dans des réseaux de distribution de soins et manipulés comme le sont tous les consommateurs. Le marché du soin psychique est dominé par la médecine qui s'est toujours battue pour en avoir le monopole. On peut se demander en quoi la médecine peut prétendre à un savoir particulier sur l'esprit, l'âme ou la subjectivité, sauf à les réduire au fonctionnement cérébral. Ce qui est en jeu, plutôt qu'un savoir et un pouvoir thérapeutique, c'est le règne politico-financier de l'organisation médicale soutenue par L'Etat et les caisses d'assurance maladie. De ce fait L'Etat contrôle directement ou indirectement le champ des soins psychiatriques et psychologiques, et celui qui n'a pas les moyens de payer de sa poche son thérapeute se retrouve prisonnier d'un système de soins étatisés et pensés par les classes dirigeantes qui ont élaboré un système de soins dont ils ne veulent pas pour eux-mêmes. C'est par la dépendance financière à l'égard des caisses d'assurance maladie et le pouvoir disciplinaire de l'ordre des médecins que L'Etat va diriger l'activité des psychiatres. La liberté thérapeutique des médecins n'est en grande partie qu'une illusion et ils sont les premiers à s'en plaindre. Cette situation s'est encore aggravée avec l'apparition de protocoles de soins prévoyant des réponses standardisées. La médecine se met au service de choix politiques et financiers qui conditionnent les réponses que les patients devenus consommateurs de soins reçoivent en réponse à leur souffrance. Cette conception des soins s'est peu à peu étendue à l'ensemble des professions de santé mentale, l'Etat se présentant comme ayant seul le savoir sur ce qui est bon pour le citoyen en souffrance et sa famille.

Une jeune femme, médecin, rencontrée lors de son hospitalisation pour un délire hypocondriaque et très mécontente du diagnostic porté sur elle, aimait qualifier les soins dispensés en psychiatrie de soins palliatifs. Elle avait été victime d'une infection nosocomiale particulièrement grave, avec plusieurs rechutes. Depuis sa présumée guérison, relativement récente, elle vivait dans la peur d'une récurrence, se disant que la bactérie "coupable" était peut-être encore là, blottie au fond d'elle. Traumatisée par l'aspect répétitif de son infection, elle n'arrivait pas à sortir de l'impact subjectif de ce réel menaçant qui avait fait irruption dans sa vie et qui ne semblait plus vouloir la lâcher. Elle constatait que tous les traitements médicamenteux qu'on avait pu lui prescrire pour soigner sa prétendue hypocondrie l'avaient certes soulagée un peu de son angoisse, mais ne lui avaient pas enlevé l'idée obsédante d'une récurrence possible. Ils l'avaient aidée à porter son fardeau mais pas à le déposer. En revanche son séjour en psychiatrie, la manière dont elle y avait été accueillie ("le regard qui vous anéantit, qui fait de vous une chose"), l'incompréhension dont elle pensait avoir été l'objet, l'avaient profondément blessée.

La fréquentation des méandres de la déraison a donné lieu de tout temps aux interprétations les plus fantasques et à des soins qui le sont tout autant. Mais fantasque ne veut pas dire dénué de sens. Les manifestations de ce qu'Hippocrate appellera "hystérie" occupent à ce titre une place historique privilégiée puisqu'on en trouve déjà la trace dans le Papyrus Kahun daté de 1900 av JC. La cause de l'hystérie y est attribuée à une migration ou à une inanition de l'utérus et les soins consistaient alors en des fumigations visant à faire revenir l'organe dans sa position initiale ou à le nourrir. On peut se contenter, fort justement d'ailleurs, de dire qu'il s'agit là de l'état des connaissances sur l'hystérie et son traitement à une époque donnée. Un psychanalyste du 20^{ème} siècle pourrait voir dans tous ces inventeurs antiques associant hystérie et utérus de géniaux précurseurs de Charcot et de Freud qui auraient saisi les liens unissant hystérie et sexualité. Un troisième larron pourrait objecter qu'il n'y a dans les discours de Charcot et de Freud qu'une présence résiduelle des croyances antiques. Il n'en est pas moins vrai qu'après tous ces millénaires passés nous n'en savons guère plus sur l'hystérie, même si nous n'en sommes plus à vouloir faire entrer dans la vulve les fumées produites par un ibis de cire représentant le dieu mâle Thot brûlé sur du charbon de bois (2). Le mieux que l'on ait trouvé jusqu'à présent c'est Freud qui a donné la parole à ses patientes.

Mais est-ce que des affirmations sur l'existence d'un cerveau masculin et d'un cerveau féminin, et présentant le "cerveau autiste" comme une forme extrême du cerveau masculin, ne sont pas aussi fantasques que la croyance en un utérus migrateur (3). Et que penser d'une théorie qui voit dans le TDAH (trouble de l'attention avec hyperactivité) la résurgence de l'état neurologique de nos ancêtres chasseurs-cueilleurs nomades ?

Un important savoir psychopathologique s'est ainsi constitué au fil des millénaires. Et s'il est de l'ordre du mythe, une part importante est aussi l'expression d'idéologies morales et politiques. Quand il n'y a ni connaissances réelles ni éthique qui font limite, toutes les dérives s'avèrent possibles. D'autant plus que l'enjeu de ce savoir n'est pas que de soigner des individus mais de gérer la vie de populations entières de "malades". Comme l'ensemble de la médecine, la psychiatrie ne fait pas que soigner, elle applique une politique de santé. Mais elle va encore plus loin, elle élabore un savoir qui justifie cette politique, qui lui donne une certaine légitimité.

Depuis deux siècles le discours psychopathologique dominant est le discours psychiatrique. L'usage est de faire remonter l'origine de la psychiatrie française à Pinel et à la Révolution, avec comme projet affiché l'humanisation des conditions de détention du "fou" qualifié d'aliéné mental. Avec la déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789, il était devenu nécessaire de justifier l'enfermement des aliénés, de le rendre compatible avec les nouveaux principes républicains. La médecine a apporté sa caution à cette entreprise en fournissant l'alibi du soin, donnant ainsi naissance à la psychiatrie moderne avec en prime un renouveau du savoir sur l'aliénation mentale et le mythe d'un Pinel libérant les insensés de leurs chaînes. Ainsi s'est établi un véritable contrat de gestion entre l'Etat et la médecine, celle-ci recevant le monopole du soin des troubles psychiques et assurant en échange l'enfermement et la gestion de cette nouvelle population (auparavant les aliénés n'étaient pas enfermés en tant que tels mais en tant qu'indigents avec les autres pauvres). De son côté la médicalisation de l'esprit sera justifiée par sa réduction au fonctionnement corporel. "C'est en prônant cette physiogenèse de l'activité mentale, écrit André Paradis, que Cabanis (à qui Pinel doit sa nomination comme médecin à Bicêtre) rend donc "pensable" l'émergence d'une médecine des maladies mentales comme discipline, bel et bien intégrée, quant à ses principes fondateurs, dans la "science médicale normale"(4)."

Le savoir psychiatrique moderne, dérivé médicalisé des discours philosophiques et religieux sur l'esprit et l'âme, a été élaboré dans ce contexte d'allégeance au pouvoir politique avec en plus du projet de soin un rôle actif de police sociale. Il est ainsi d'emblée perverti dans le sens des fonctions sociétales qu'il remplit (l'enfermement et l'endormissement) et qui se confondent avec celles de soins. Mais on peut aussi penser que c'est cette prise en charge de l'enfermement des déviants non-criminels par la médecine qui a permis cette véritable révolution dans le traitement et la considérations des "anormaux" que nous connaissons, donnant aux "fous" une place parmi les humains. Que ce changement radical se soit fait sous l'influence de pensées extérieures à la psychiatrie (psychanalyse, phénoménologie, marxisme...) n'en atténue pas la valeur, bien au contraire. A un moment donné il y a eu chez quelques uns la volonté d'une autre psychiatrie, et ils se sont battus pour cela. Mais qu'en restera-t-il ? A mesure que l'on s'éloigne de la chute des régimes totalitaires et de leurs atrocités, l'oubli fait que l'on tende à y revenir.

La pratique psychiatrique est ancrée dans un cadre qui n'est pas comparable au contrat de soin qui régit habituellement les professions médicales, elle conserve de ses origines religieuses quelque chose qui est de l'ordre de l'attitude inquisitoriale, de la conversion forcée, de la soumission et du principe de pénitence. La soumission du patient (à défaut d'adhésion et de coopération) est la première des exigences, elle est offerte docilement par le malade ou obtenue par la violence ou d'autres pressions. Un des maîtres incontestés de la psychiatrie moderne, Kraepelin, définissait le psychiatre comme un chef absolu qui pouvait intervenir sans pitié dans la vie des gens ! La prise en charge thérapeutique commence par un interrogatoire qui peut être très intrusif et dont le but est de débusquer la folie. Ensuite il s'agit d'amener le patient à abandonner la déraison (de le convertir) par un traitement éventuellement douloureux ou invalidant. La maladie est moralisée, et de ce fait les punitions et les

récompenses tiennent une grande place dans le fonctionnement asilaire, bien qu'elles soient souvent masquées en actions thérapeutiques ou y participant.

Avec la psychiatrie moderne, le discours psychopathologique ne peut plus être simplement qualifié de fantasme, il devient ouvertement idéologique et politique. "Dès 1908, écrit Benoît Massin, le Prof. E. Kraepelin (Munich), sans doute le psychiatre le plus important en Allemagne à l'époque, se rallie devant une assemblée de psychiatres au discours eugéniste et l'année suivante, il introduit dans la 8e édition de son célèbre traité de Psychiatrie - le manuel le plus utilisé des étudiants à l'époque - les inquiétudes eugénistes au sujet de la civilisation qui "maintient en vie les inférieurs mentaux et les malades et leur permet le cas échéant de se reproduire"(5).

Mais il n'est pas nécessaire d'aller Outre Rhin pour rencontrer des vérités trop vite oubliées. En France, Antoine Porot, sous la direction duquel a été rédigé le "Manuel Alphabétique de Psychiatrie", proclame en 1935 au Congrès des Aliénistes de Bruxelles que " L'indigène nord-africain, dont le cortex cérébral est peu évolué, est un être primitif dont la vie essentiellement végétative et instinctive est surtout réglée par le diencéphale " (6). Mais Le cas de Porot n'a rien d'exceptionnel, il y avait déjà eu Morel (1809-1873) et sa théorie des dégénérescences (7) dont on sait qu'elle a servi d'alibi à l'assassinat des malades mentaux et des anormaux dans l'Allemagne nazie. "En France, nous rappelle Koupernik, l'eugénisme a trouvé sa légitimation avec la théorie de la dégénérescence formulée par B. A. Morel en 1857 et reprise par V. Magnan en 1895. L'action eugéniste française a été soutenue par le psychiatre, hygiéniste et journaliste Édouard Toulouse (1865–1947). Elle a fait l'objet d'une évolution inquiétante du fait de la position prise par deux prix Nobel français – Alexis Carrel et Charles Richet - qui ont publiquement encouragé la suppression des "tarés" et des "inutiles"(8).

La théorie de Morel qui fait des maladies mentales la forme d'expression d'une dégénérescence qui va s'aggravant de génération en génération illustre bien la manière dont un savoir tiré d'observations limitées est généralisé puis réinterprété à travers des croyances morales et religieuses en partant de l'idée que Dieu a créé l'homme parfait et que ses imperfections sont dues à ses fautes. Ce qui permet de justifier des "traitements pénitences" dans l'enfer asilaire.

De fait, si le discours psychopathologique est parfois à ce point déshumanisant c'est qu'il traduit bien souvent le mépris du thérapeute pour le malade qu'il prétend soigner. Dans notre société celui qui a perdu la raison n'est plus grand chose, ou tout juste une chose, tantôt il est présenté comme étant un déchet, tantôt comme une bête féroce et dangereuse. La pitié et la compassion ne sont sans doute pas des attitudes plus pertinentes, même si elles sont éthiquement plus acceptables.

L'histoire des soins en psychiatrie est donc largement un historique de la maltraitance (9) avec des conditions d'hospitalisation carcérales car il n'y a pas eu d'hôpital digne de ce nom en psychiatrie avant la mise en place des secteurs psychiatriques dans les années 1970. Mais on a envie de croire que la barbarie n'excluait pas parfois une certaine charité.

Un autre élément important du savoir psychiatrique, et ceci d'abord par ses répercussions sociales et humaines pour le malade, est l'idée de la chronicité des maladies mentales. Lanteri-Laura questionne ce postulat indiscuté de la psychiatrie moderne et fait le lien entre cette supposée chronicité et la nécessité d'hospitaliser pour de longues durées les malades indigents afin d'avoir à disposition une main d'œuvre gratuite pour la survie économique de l'hôpital-ferme : "...l'on prend alors les conditions de possibilité de la vie économique des établissements pour des données particulières à la pathologie mentale; cette condition s'occulte, et le savoir théorique vient affirmer, à sa place, que la chronicité est une caractéristique essentielle à la psychiatrie...." (10). Mais sans doute que par le passé la chronicité a aussi trouvé une de ses causes dans des conditions d'hospitalisation plus aptes à détruire psychologiquement un individu qu'à l'aider à se reconstruire. Puis il faut bien reconnaître qu'avant la réalisation de la sectorisation et la mise en place de structures de soins extrahospitalières beaucoup de patients étaient enfermés faute de lieu extérieur pour les accueillir. Actuellement, avec la création de cliniques agréables pour les patients en hospitalisation libre, ainsi qu'un certain confort obtenu dans la maladie par les drogues, les arrêts de travail, les avantages financiers, etc. les prises

en charge thérapeutiques ont des effets de chronicisation dans la maladie, ce qui amène à penser que le souhait du malade n'est pas forcément la guérison, mais le confort dans la maladie. Il serait donc nécessaire d'interroger les désirs du patient et de son thérapeute, ainsi que la nature des soins et les conditions d'hospitalisation dans la durée des maladies mentales, avant de les déclarer incurables.

Il reste important de distinguer la "folie" comme "maladie de l'esprit" des maladies de l'âme ou de celles du cerveau. Car même si la subjectivité n'est qu'une illusion du fonctionnement neuronal, cette illusion existe et c'est à partir d'elle que se construit la psyché d'un individu. C'est dans l'identification du "pré-moi" à cette autre illusion qu'est l'image spéculaire que s'ancre le sentiment du "Je". Peu importe que la sphère psychique soit le domaine d'un esprit qui illusionne son existence et sa liberté, cette illusion constitue la réalité psychique. Il suffit de penser à ce que serait notre réaction face à quelqu'un qui dirait "ce n'est pas moi qui pense, c'est mon cerveau". Les théories qui nient la subjectivité en la réduisant au fonctionnement neuronal oublient, parce qu'elles sont élaborées dans des laboratoires, le rôle primordial dans l'émergence et la construction de la psyché de la relation à l'Autre, à commencer par la mère, un Autre qui n'est pas un objet quelconque, mais un sujet avec un désir et une histoire. Il aura fallu attendre Lacan pour que quelqu'un se pose la question du désir de Pavlov soufflant dans sa trompette (encore qu'il semblerait plutôt qu'il se soit servi d'une clochette). C'est dans cette rencontre avec l'Autre que l'illusion de soi pourra se constituer et prendre sens, devenir conscience.

L'histoire des "découvertes thérapeutiques" en psychiatrie est riche d'enseignement, non par le côté hasardeux de ces découvertes et le pragmatisme de leur utilisation, ou le côté inexplicé de leur éventuelle efficacité, mais par l'indifférence qu'elles témoignent à l'égard de la personne du malade et de sa souffrance. Il s'agit avant tout d'éradiquer un trouble ou un symptôme quitte à mettre en péril ce qui reste au malade de santé physique ou morale et de dignité. On connaît l'histoire des électrochocs dont le principe reposait sur un prétendu antagonisme clinique entre épilepsie et schizophrénie (11). D'où l'idée de soigner la schizophrénie en produisant artificiellement des crises d'épilepsie, d'abord par injection de pentétrazol (1937, Ladislav Joseph von Méduna) puis par des chocs électriques à la tête (1938, Ugo Cerletti). Actuellement les électrochocs sont utilisés dans des conditions supposées moins traumatisantes, essentiellement pour soigner les dépressions sévères, mais on ne connaît toujours pas le mécanisme de leur action. Evidemment, envoyer de l'électricité dans le crâne de quelqu'un ne laisse pas beaucoup de place pour la prise en considération de sa subjectivité. L'histoire de la psychiatrie a aussi retenu l'utilisation des électrochocs à des fins punitives. Je me souviens être allé à une conférence (en 1973 ou 74) dans laquelle un psychiatre renommé racontait qu'il avait fait une série d'électrochocs à un patient pour satisfaire l'agressivité de l'équipe soignante, agressivité à l'égard du malade, mais aussi sans doute à l'égard du médecin.

De la même manière c'est un peu le hasard qui a amené à utiliser, pour calmer les états d'agitation, la chlorpromazine, antihistaminique abandonné à cause de ses effets secondaires dangereux et utilisé accessoirement comme sédatif préopératoire. Mais si les neuroleptiques ont cet effet de calmant parfois bien utile, c'est au prix d'une inhibition importante de l'ensemble de la personnalité du malade tant au niveau intellectuel qu'affectif (12).

Autre exemple, plus actuel, mais non moins intéressant est le tripartite trouble déficitaire de l'attention avec hyperactivité (TDAH), théorie du dysfonctionnement cérébral minime et Méthylphénidate. Poser le diagnostic de TDAH est déjà souvent pour le clinicien faire un choix en privilégiant certains symptômes dans un tableau plus complexe et en faisant passer au second plan d'éventuels traits anxieux, dépressifs ou une situation familiale difficile. Ce qui va déterminer ce choix c'est d'abord la plainte de la famille liée au comportement de l'enfant et aux difficultés scolaires qui souvent motivent la demande. Et puis il y a un certain consensus entre l'idéologie que défend la santé mentale et l'idéal social d'un enfant docile et performant. Il est vrai que l'enjeu est de taille pour l'enfant car il peut jouer son avenir à l'école. Et même si la conscience populaire n'a plus la naïveté de penser que de bonnes études mènent forcément à un métier intéressant et bien rémunéré, l'échec scolaire n'est pas non plus le chemin privilégié de la réussite. On comprend pourquoi un TDAH est plus insupportable pour les parents qu'un état anxieux ou une phobie, sauf bien sûr s'il s'agit d'une phobie scolaire.

Personne ne se préoccupe trop de ce que pense l'enfant concerné. Second choix important du clinicien : faire des symptômes qui s'offrent à lui une maladie en soi, un TDAH primaire, ou des manifestations réactionnelles à un autre état psychopathologique, une dépression par exemple. L'existence de TDAH primaires reste de l'ordre de l'hypothèse, disons du vraisemblable, mais sans certitude. Il est alors plus facile de se cacher derrière des échelles d'évaluation donnant un faux-semblant d'objectivité à une démarche qui reste profondément subjective.

On ne peut pas nier que le Méthylphénidate puisse avoir une certaine efficacité dans le traitement des TDAH, mais ces effets se limitent aux manifestations apparentes du trouble, permettant parfois une relative accalmie favorisant l'intégration et le travail scolaires, ce qui est loin d'être négligeable. Les parents peuvent se contenter de ce niveau d'efficacité et en rester là : l'enfant étant "calmé" chimiquement, s'engager dans une démarche psychothérapique paraît alors comme étant inutile. Il est souvent plus confortable de ne pas considérer certains "troubles" comme étant des signes de détresse, ce qui permet de faire taire plus facilement l'enfant appelant à l'aide.

La médicalisation du TDAH se justifie par l'hypothèse d'un dysfonctionnement cérébral minime qui en serait la cause. Cette hypothèse est bien confortable puisqu'elle dénie toute participation subjective, familiale ou sociétale. Qui plus est, les enjeux financiers sont énormes. Et au passage on oublie que le dysfonctionnement cérébral minime n'est qu'une fiction.

De même, que penser de ce rapport de l'Inserm qui veut voir dans les problèmes de comportement souvent associés aux TDAH chez les petits enfants le signe annonciateur d'une future délinquance ! Avec pour projet un dépistage dans les crèches et les maternelles. C'est là que l'on peut se rendre compte combien le discours scientifique se met facilement au service d'un projet politique et lui sert d'alibi.

Ainsi se constituent des savoirs psychopathologiques illusoire, mais qui ne sont pas sans implications. Quand l'affirmation de l'existence d'une fragilité génétique prédisposant au suicide fait irruption dans le discours politique, on ne peut que s'interroger sur les motivations qui sous-tendent une déclaration qui ne repose sur aucune base scientifique réelle. S'agit-il de déresponsabiliser une société qui aurait à s'interroger sur son fonctionnement ? Il suffit de penser au nombre impressionnant de personnes âgées qui mettent fin à leur existence quand à l'âge s'ajoute la pauvreté, l'exclusion et le mépris. Et qu'en est-il de l'échec de notre société à offrir aux adolescents un espace de vie authentique, un espace où leur vie pourrait prendre sens ? L'espoir n'est pas pour tout le monde.

Il est pour le moins exagéré d'énoncer, comme le fait Gladys Swain, que Pinel " a instauré le cadre thérapeutique de l'asile en l'arrachant à l'univers de la contrainte carcérale "(13). Il serait sans doute plus juste de dire que le cadre carcéral a été relooké en cadre thérapeutique. Car malgré quelques progrès les conditions d'enfermement sont restées longtemps extrêmement rudes, mais on est face à cette particularité de l'univers psychiatrique qui est de qualifier de thérapeutique tout ce qu'y subissent les malades, y compris le pire. Le médecin (Pinel et ses disciples) compatissant, usant d'une parole douce et rassurante, redevenait vite un despote menaçant quand le malade refusait de se plier à sa volonté et à l'exigence d'abandonner sa folie. La parole n'est plus alors le lieu où une vérité pourrait se dire mais un instrument de manipulation.

Dans les années 1970-80 les hôpitaux psychiatriques, dans leur grande majorité, ressemblaient encore à s'y méprendre à des prisons dans lesquelles se trouvaient enfermés non seulement les malades hospitalisés sous contrainte, mais des patients en hospitalisation libre qui tout simplement se heurtaient à des portes fermées à clé. Evidemment la prison de la fin du 20^{ème} siècle n'avait rien à voir avec celles du 19^{ème} et de la première moitié du 20^{ème} siècle. Univers carcéral et institution psychiatrique avaient évolué ensemble dans le sens d'une humanisation, mais continuaient à se ressembler étrangement. Avec cependant une différence importante, celle de la durée de l'enfermement. Certains patients disaient regretter de ne pas être en prison "car les détenus savaient au moins quand ils allaient être libérés". Et effectivement les malades étaient très souvent hospitalisés pour de longues années, parfois pour toute une vie, et suppliaient qu'on les libère. L'hospitalisation-

enfermement n'a jamais soigné qui que ce soit. Au contraire, la violence et le traumatisme liés à l'hospitalisation sous contrainte ont pour effet une aggravation de la pathologie. Et la pathologie ainsi surajoutée va pouvoir éventuellement se résorber progressivement grâce à un assouplissement des conditions d'enfermement : sorties, activités extérieures, club de malades, etc.

Avec la politique de sectorisation la situation a radicalement changé. L'idée était de soigner les patients à domicile tant pour des motifs thérapeutiques qu'humanitaires, mais aussi financiers. Le médecin-conseil de la Sécurité Sociale venait à l'hôpital pour décider quels malades nécessitaient une hospitalisation en psychiatrie et lesquels relevaient d'autres structures. Cette période pleine d'espoir semble bien loin en ce début du 21^{ème} siècle. Mais il faut dire que ce qui ressemblait beaucoup à une hospitalisation à domicile était aussi pour une part un enfermement à domicile, tant à cause de l'effet "camisole chimique" des neuroleptiques que du rejet des malades par un environnement inquiet et peu tolérant.

Quant à cette autre mouvance inspirée de la psychanalyse, et connue sous le nom de "psychothérapie institutionnelle", elle semble n'avoir eu qu'un impact très restreint dans les établissements psychiatriques, lesquels ont quasiment tous continué à fonctionner sur le modèle de l'asile (14), bien loin de l'idée qu'il fallait soigner l'institution avant de soigner le malade. L'idéal d'une institution qui serait thérapeutique par elle-même, de par sa conception, son organisation et son fonctionnement, est là depuis bien longtemps, mais n'a le plus souvent abouti qu'à recréer un univers peu propice aux soins.

Remplacer les chaînes par la camisole de force et le cachot par la cellule, comme l'ont fait Pinel et Pussin, paraît de nos jours être une humanisation bien limitée, surtout symbolique et faisant partie du mythe. En tout cas l'idée était lancée qu'il fallait humaniser la psychiatrie. On retrouve le même projet après la Seconde Guerre Mondiale, les établissements psychiatriques évoquant pour certains un peu trop les camps nazis. Il n'est sans doute pas inutile de rappeler que de 1940 à 1944 l'administration française a fait mourir de faim la moitié de la population psychiatrique en la sous-alimentant volontairement.

En ce début du 21^{ème} siècle il n'est plus trop question d'humanisation en psychiatrie, mais plutôt de rentabilité, de baisse des dépenses de santé, avec l'apparition d'un concept de qualité des soins bien loin des nécessités thérapeutiques.

Il faudrait s'interroger sur le sens que prend cette oscillation entre humanité et déshumanisation. Si l'engagement individuel est un facteur important dans le traitement des patients, il n'en reste pas moins vrai que la politique d'un établissement de santé est le résultat de choix faits au niveau étatique.

La question de la violence est intimement liée à la psychiatrie. Si au 18^{ème} siècle on enchaînait les aliénés c'est qu'ils étaient présumés violents, fous à lier, déchaînés. Il s'agissait de les empêcher d'agresser leurs geôliers et leurs compagnons, et aussi accessoirement de s'évader. La représentation était celle d'une folie qui déchaînait les pulsions et qu'il fallait ré-enchaîner. Soit, y a des patients agressifs, mais ce n'est de loin pas la majorité. Les neuroleptiques ont permis d'inhiber la violence et de réduire le recours à la contention physique. Ensuite des conditions d'hospitalisation moins dégradantes et l'humanisation du malade ont largement contribué à pacifier les relations. Car s'il y a une violence qui peut trouver sa cause dans la maladie même, il y a aussi celle, bien plus fréquente, réactionnelle aux conditions d'hospitalisation et aux contraintes inhérentes à des soins non souhaités. Des attitudes moins humiliantes envers les malades et le respect de leur dignité ont rendu ceux-ci moins agressifs.

La violence des soignants à l'égard des malades mentaux a été largement décrite et dénoncée : violences corporelles, psychologiques, etc. C'est peut-être dans ce domaine que la psychiatrie a le plus évolué. On ne voit plus de passages à tabac ou d'autres sévices comme par le passé. La loi est entrée dans l'institution. Quand il y a des violences, elles se font en cachette et leur connaissance expose leurs auteurs à des sanctions. Les représentations ont beaucoup évolué : actuellement le

soignant se pense plus thérapeute que géolier et le malade est considéré comme une personne. Pourtant en ce début de 21^{ème} siècle on en revient à diaboliser le malade mental, à le présenter comme dangereux et à élaborer des logiques sécuritaires. Comme d'autres, j'ai ressenti un certain malaise en lisant régulièrement sur le web, en voulant accéder à ma messagerie : " un schizophrène dangereux s'est évadé". Associer schizophrénie et dangerosité, parler d'évasion... c'était là le discours d'une époque que l'on pouvait croire révolue.

La relation médecin-patient est inévitablement une relation d'autorité basée sur le savoir et le pouvoir médical, mais comme en tout il y a une gradation. Chacun jugera selon son éthique personnelle la violence du soin sous contrainte qui est parfois appliqué en recourant à la force. A posteriori on peut avoir l'impression qu'un soin imposé par la violence a été une bonne chose ou inutile. En fait ce n'est pas seulement l'acte qui compte - maintenir un patient pour lui faire une injection, par exemple - mais le sens qu'il prend. Certains traitements ne sont pas prescrits à des fins thérapeutiques, mais pour rassurer les soignants ou réaliser leurs fantasmes punitifs. La chambre d'isolement, la contention, l'augmentation de la dose de neuroleptiques peuvent être des punitions, comme la privation du droit de visite ou de sortie.

L'idée d'une aliénation partielle et la possibilité de faire renoncer l'aliéné à sa folie par le "traitement moral" a joué un rôle important dans la maltraitance du malade. Il suffit de repenser à la description que nous donne Michel Foucault du traitement que "le bon docteur" Leuret infligeait à ses patients. Mais le fond du problème a été longtemps la toute-puissance accordée par la société au médecin-directeur de l'hôpital puis au médecin-chef de service. Esquirol avait en son temps décrit le médecin des aliénés comme devant être le plus parfait des despotes régnant comme un monarque absolu sur son asile (15). L'organisation sociale a longtemps permis la réalisation de ce paradoxe : une république avec des monarques despotiques régnant sur l'univers des aliénés et ceci au nom de la médecine. Le "roi des fous" en quelque sorte...

Une hospitalisation qui reste un emprisonnement et l'application de soins sous contrainte nécessiteraient des mesures de protection juridique renforcées. On comprend mal qu'un individu privé du droit de disposer de sa vie et de sa liberté n'ait pas un avocat commis d'office comme les délinquants et qui pourrait l'accompagner et défendre ses droits tout au long de l'internement. Cela aurait sans aucun doute des effets extrêmement thérapeutiques.

Je me souviens d'un étranger ne parlant pas le français qui, lors d'une visite dans sa famille, s'est retrouvé hospitalisé d'office dans des conditions pas très claires mêlant alcool et commissariat de police. J'entends encore ses hurlements de terreur quand les infirmiers s'approchaient de lui pour lui administrer de force son traitement. Apparemment il avait peur d'être empoisonné ou drogué. Il a fallu un interprète pour que nous comprenions que cet homme ne savait pas où il était, ni pourquoi il était enfermé, ni qui étaient ces individus en blouse blanche qui lui administraient des substances dont il ignorait tout. La suite nous a montré qu'il ne présentait pas de troubles mentaux, hormis des symptômes d'apparence paranoïaque induits par les conditions d'hospitalisation. Evidemment une telle situation est exceptionnelle.

En psychiatrie de l'enfant la relation d'autorité est encore plus évidente puisqu'elle met un soignant adulte face à un enfant dont il a la responsabilité. Ce rapport d'autorité n'est peut-être pas un problème dans le cadre d'une prescription de médicaments, de soins pédagogiques ou de thérapies rééducatives, mais c'est une dimension importante à prendre en compte dans une démarche qui se veut psychothérapique ou psychanalytique. Un questionnement d'autant plus indispensable que le rapport d'autorité paraît incontournable avec un enfant.

Quand je repense à la psychiatrie adulte des années 80 je vois encore les soignants passant une grande partie de leur temps enfermés dans leur infirmerie, évitant au maximum le contact avec les patients. Parfois des malades venaient là pour parler et il leur était répondu que l'accès du lieu leur était interdit. L'idée en vogue à cette époque était qu'il fallait dominer le malade, avoir un ascendant sur lui, le dompter en quelque sorte, mais sans animosité particulière.

Plus tard les infirmiers furent obligés, du moins dans certaines unités d'hospitalisation, d'avoir des entretiens dits psychothérapeutiques avec les patients. Ils ne comprenaient pas forcément le sens de cette exigence et se souvenaient d'une époque où les médecins leur interdisaient de parler aux malades en dehors de la gestion du quotidien. Les infirmiers, de gardiens devenaient thérapeutes. Cette révolution a aussi été le début de l'introduction du taylorisme en psychiatrie avec l'exigence de produire des actes en grand nombre.

Entre temps il y avait bien eu quelques tentatives s'inspirant de la psychiatrie communautaire mais sans grand succès, le service public se méfiant de ce type de démarche considérée comme subversive. L'idée était de vivre avec le malade, et non de produire des actes de soins.

Mon expérience de la psychiatrie adulte, entre CMP, service d'hospitalisation sous contrainte, clinique de psychologie médicale, hôpital de jour, etc. a été riche d'enseignements. Mais le dernier souvenir qui m'en reste est celui d'un patient présentant une grave schizophrénie et qui venait de gifler une infirmière. J'ai côtoyé ce patient pendant une vingtaine d'années, certains matins il était d'humeur agréable, d'autres il était inaccessible. Ce jour là une infirmière l'avait sorti de son lit d'une manière peu douce et il l'avait giflée. Mouvement de masse des infirmiers, mobilisation des syndicats, l'affaire est montée en épingle : le malade a droit à une importante augmentation de sa dose de neuroleptiques et est isolé en attendant d'être transféré dans le Quartier pour Malades Difficiles d'un établissement voisin. C'était en 1999, nous étions revenus 25 ans en arrière.

Quelle est la valeur de la parole du malade dans l'institution psychiatrique ? Elle est essentiellement réduite au statut de parole folle, révélatrice d'une maladie mentale ou du moins de troubles psychiques. Pourtant à l'occasion elle peut être utilisée de façon tout à fait perverse dans les rapports de pouvoir institutionnels. Voici un patient bien connu alternant accès maniaques et épisodes paranoïaques avec, entre les deux, des comportements pervers. Une de ses activités favorites est d'écrire des rapports sur les soignants. L'un d'eux sera utilisé par la hiérarchie pour nuire sérieusement à un infirmier. Alors que par ailleurs ce même patient avait été surpris en train d'essayer de noyer un malade dans un évier, d'abuser sexuellement d'une personne âgée et qu'il avait réussi à faire pleurer une jeune infirmière en lui faisant croire qu'elle avait été mutée à cause de lui. Quant à moi il me calculait mes indemnités de licenciement. L'absence d'un temps d'analyse des phénomènes institutionnels empêche de plus en plus les soignants d'avoir la distance nécessaire pour éviter d'être pris dans des dérapages dont les effets sont profondément pathogènes.

La dynamique d'un service psychiatrique est d'une telle complexité que le seul moyen de porter remède à ses dysfonctionnements est de se donner du temps pour en parler, de les questionner et d'interroger leur sens. Et c'est ce temps là dont on nous dit actuellement qu'il n'est pas rentable parce qu'il n'est pas comptabilisé dans le relevé mensuel des actes. Le risque est de se trouver assez vite dans le seul faire, sans même se poser la question de savoir pourquoi on fait ce que l'on fait et finir par faire n'importe quoi.

N'est-ce qu'utopie que d'espérer une institution soignante qui soit moins déshumanisante et moins désubjectivante, tant pour ceux qui y travaillent que pour ceux qui y sont soignés ? Certains y ont cru et il faut espérer que l'humanisation des soins en psychiatrie continue à être une priorité. Mais la désubjectivation peut prendre des formes plus subtiles que la camisole physique ou chimique, le mépris et les humiliations. Réduire la dépression à des troubles de la pensée, à des schémas cognitifs dépressiogènes, est un bon moyen pour évacuer la question de la subjectivité du déprimé et du sens de sa dépression par rapport à son désir et à son histoire, mais également en lien avec la situation vécue dans le présent. Le symptôme est aussi le produit d'une relation, et peu importe qu'on appelle celle-ci transfert ou non.

S'il existe indéniablement différentes formes de vie psychique, y compris des formes déviantes, anormales ou pathologiques qu'en est-il du droit d'un individu d'être ce qu'il est et de la société d'en faire ce qu'elle veut ? A partir de quand soigner devient-il un signe d'intolérance à la différence ?

- 1) Foucault, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, 1972.
Le pouvoir psychiatrique, Seuil, 2003.
- 2) Veith, Ilza, *Histoire de l'hystérie*, Seghers 1973.
- 3) Baron-Cohen, Simon, *L'autisme : une forme extrême du cerveau masculin ?* 2004 *Terrain* n°42, pp 17-32.
- 4) Paradis, André, *De Condillac à Pinel ou les fondements philosophiques du traitement moral*, *Philosophiques*, vol.20, n.1, 1993, p69-112, citation p86.
- 5) Massin, Benoît, *L'euthanasie psychiatrique sous le IIIe Reich : la question de l'eugénisme*.

<http://infodoc.inserm.fr/ethique/ethique.nsf/0/ef465194a855aed1c12567c8004790f8?OpenDocume>

- 6) Porot, Antoine, *Intervention au congrès des aliénistes et neurologistes de langue française - Bruxelles, 1935. Voir le site de la LDH : <http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article450>*
- 7) Morel, *Bénédict-Auguste*, *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, Paris, *Jean-Baptiste Baillière*, 1857.
- 8) Koupernik, Cyrille, *Eugénisme et psychiatrie*. *Ann Méd Psychol* 2001 ; volume 159, numéro 1, pages 14-18.
- 9) *Je ne citerai que la "chaise de Darwin". On y faisait tourner les malades jusqu'à ce que du sang coule de leur bouche, oreilles et nez.*
- 10) *Lanteri-Laura, Georges*, *La chronicité dans la psychiatrie française moderne*. *Annales*, 1972, volume 27 n°3, p 568.
- 11) *Une étude statistique danoise datant de 2005 trouve quant à elle une augmentation du risque de schizophrénie chez les malades ayant des antécédents épileptiques. Qin P, Xu H, Munk Laursen T, Vestergaard M, Bo Mortensen P. Risk for schizophrenia and schizophrenia-like psychosis among patients with epilepsy : population based cohort study. British Medical Journal, 2005 ; 331 : 23. (Published online 17 June 2005).*
- 12) Postel, Jacques, *Eléments pour une histoire de la psychiatrie occidentale*, L'Harmattan 2007.
- 13) Swain, Gladys, *Le sujet de la folie*, Privat 1977.
- 14) Goffman, Erving, *Asiles*, Ed de Minuit 1968.
- 15) Juchet, Jack, *L'« empirique » et le médecin dans la genèse de l'asile*, *Mots*, Année 1991, Volume 26, Numéro 1, p. 109 – 120.

"Parce que langage"

Claude Kessler (2012)

Quand je reçois pour la première fois la mère de ZAC, accompagnée de son fils âgé de 3 ans et 2 mois, j'ai en face de moi une femme déçue par l'inefficacité des remèdes éducatifs qui lui ont été conseillés pour résoudre le problème que lui pose son enfant depuis la séparation du couple parental il y a quelques mois. Depuis cette époque il veut revenir au tétage (il a été allaité pendant huit mois) et parfois il se jette sur elle, même en public, pour s'emparer d'un de ses seins et tenter de le mettre dans sa bouche. Elle a essayé les techniques éducatives qui lui ont été conseillées : le rappel de l'interdit, la punition, la satisfaction substitutive, etc. Tout cela en vain. De la même manière elle n'a pas réussi à interdire à son fils l'accès à son lit. Si cette histoire m'a interpellé c'est que, lors d'un deuxième entretien, cet enfant m'a répondu "parce langage" à la question lui demandant pourquoi il voulait téter sa mère. Mais que cherche cet enfant en demandant à sucer le sein maternel ? Est-ce simplement une preuve d'amour ou un plaisir qu'il aurait pourtant pu trouver plus facilement dans la succion d'un substitut ? Par ailleurs quelle est la part de l'ambiguïté de l'attitude maternelle dans l'induction et l'ancrage du comportement symptomatique de l'enfant ? En toile de fond nous avons la tentative d'éviction d'un père dont la mère s'est séparée et dont elle veut réduire au minimum la présence dans la vie de son fils.

Premier entretien

Au cours de l'entretien la mère me dit que son fils est âgé de trois mois. Entendant son lapsus, elle le corrige immédiatement. Le comportement régressif de l'enfant est apparu à la mise en place d'une garde alternée ordonnée par le juge. Il supporte apparemment mal d'être séparé de sa mère une semaine sur deux, et la mère est, elle aussi, mise en souffrance par cette séparation. Il exprime une forte angoisse d'abandon et la mère pense que ses absences en sont la cause. Les relations de l'ancien couple sont difficiles et leurs conflits se sont cristallisés autour de la garde de l'enfant. La mère n'accepte pas que la grand'mère paternelle puisse vouloir la remplacer auprès de son fils quand il est chez son père.

Parler de régression orale pour rendre compte du comportement symptomatique de Zac c'est se référer explicitement à une vision développementaliste qui, à défaut de se révéler forcément pertinente, est d'un usage facile quand il s'agit d'un enfant.

Pendant que sa mère parle, ZAC joue avec les dinosaures : les méchants tuent les gentils et les mangent, lui serait le T.Rex, "le plus méchant et le plus fort, qui tue et mange tous les autres".

Parlant de son lapsus, la mère m'explique qu'elle a l'impression de se retrouver face à un bébé de trois mois quand son fils lui impose de la téter, mais c'est peut-être aussi l'âge qu'elle aimerait qu'il ait. Alors qu'en est-il de la demande inconsciente de cette mère qui dit, à propos de la garde alternée, qu'elle avait l'impression qu'on était entrain de lui voler son "bébé" ? L'allaitement a été une période de satisfaction pour tous les deux, et il n'y a certainement pas que l'enfant qui la regrette. Ce qui dérange surtout la mère c'est le regard des autres quand son fils se jette sur sa poitrine, mais elle craint aussi d'avoir un enfant qui puisse être ou devenir anormal. Évidemment il y a chez elle une forte culpabilité dans la mesure où elle se sent responsable de la situation dans laquelle se trouve actuellement l'enfant. Par ailleurs le fait qu'elle travaille en milieu hospitalier ne fait qu'aggraver son angoisse face à un comportement qu'elle trouve hors norme. Elle se vit comme étant une mauvaise mère dont le comportement fautif (avoir quitté le père de son fils) a rendu son enfant malheureux, peut-être même malade.

Deuxième entretien

Zac me dit qu'il a peur que sa mère l'abandonne comme elle a abandonné son père. Il parle avec difficultés de ce père qui lui manque. Ce qu'il dit est manifestement difficile à entendre pour la mère qui se trouve face à une réalité qui diffère nettement de celle qu'elle s'était imaginée. Puis il dit qu'il ne veut plus parler mais téter, qu'il veut redevenir un bébé car en ce temps là ses parents étaient encore ensemble, qu'il regrette cette époque. Si sucer le sein se donne comme étant une activité régressive ce n'est donc pas tant par rapport à un mode d'alimentation que par rapport à l'acte de parler.

Zac fait un gribouillage qu'il dit être une coquille d'escargot. Puis il parle d'un escargot qui dort dans la coquille. Dans un premier temps il se voit être l'escargot, puis il s'imagine être le requin qui mange l'escargot. Il s'agit là de deux fantasmes élaborés pour pallier à son angoisse d'abandon et se réapproprier le corps de sa mère (sa présence) : retourner dans son ventre ou la dévorer, dans ce dernier cas ce serait lui qui l'incorporerait.

Selon la mère, son fils aurait entendu dire aux informations télévisées qu'une mère allaitait son enfant de 3 ans. Elle se demande s'il n'a pas voulu faire de même. Allaiter un enfant de 3 ans n'est donc pas un crime, sauf que la mère n'ayant plus de lait, sucer et se faire sucer prennent un sens différent de la satisfaction d'un besoin alimentaire. Et il ne s'agit pas là non plus simplement du symbole d'une époque révolue et d'un bonheur perdu, même si ces dimensions sont bien présentes.

La séparation des parents, révélant chez la mère un désir pour autre, n'a pas fait que naître une angoisse d'abandon mais a aussi réveillé l'angoisse de castration orale, comme si le sein était resté l'objet qui nouait la relation mère-enfant, c'est-à-dire leurs désirs réciproques (l'un étant le bouchon de l'autre, dans l'esprit de l'enfant du moins, mais pas seulement). Les événements familiaux ont cassé l'illusion de ZAC d'avoir le monopole du sein maternel et de la mère (le père, peu présent dans la vie de l'enfant, ne semble pas avoir été un obstacle pour lui), engendrant par là même des tentatives pour s'en emparer dans la réalité. L'exclusion du père a dû laisser penser à l'enfant que la voie était libre et qu'il allait pouvoir prendre possession de sa mère, avant de rencontrer un rival. Son comportement pourrait alors prendre un sens plus érotisé voulant dire : "Tu es à moi maintenant" et non seulement : "Je suis ton bébé et j'ai besoin de toi". L'érotisation a sans doute été introduite par le désir de la mère qui, lasse de n'être que maternelle, s'est trouvé un amant. Ce qui a radicalement changé l'image qu'en avait ZAC. Il s'est trouvé face à la représentation d'une mère sexuée, d'une femme qui cherche un homme et non un petit enfant, et là il n'est pas de taille. C'est le désir de sa mère qu'il interroge à travers sa demande.

Dans le développement de l'enfant l'objet oral vient à être marqué du sceau de l'interdit en tant qu'objet oedipien. C'est cet interdit que Zac et sa mère vont transgresser répétitivement sur un mode exclusivement symbolique, c'est-à-dire dans le registre du signifiant et du fantasme. L'évolution psychologique d'un l'enfant se fait ainsi par des transgressions substitutives (sublimations). Ici la difficulté vient de ce que la régression orale prend le sein maternel comme objet et non une de ses représentations. C'est le chemin inverse de celui de la sublimation. Encore que l'accès qu'un enfant à au corps dont il est issu est quelque chose de conventionnel et défini culturellement en fonction de l'âge, avec cependant un interdit absolu qui est l'inceste réel. Il existe parfois des situations plus ou moins malsaines ou ambiguës, mais dans le cas présent il n'en est rien. Si Zac se comporte comme un "piranha" érotisé ayant pris comme cible le sein maternel, c'est que, dans cet objet, amour et désir se confondent en une présence reconfortante et apaisante prenant appui sur un certain plaisir oral. Pour cet enfant le sein de la mère est semblable à un "doudou", il remplit une fonction comparable à celle d'un objet transitionnel, avec les inconvénients d'être resté intégré au corps de la mère et donc de ne pas pouvoir assurer la présence permanente d'un signifiant maternel. La place centrale du "sein" dans cette famille est sans doute liée à l'importance de l'oralité pour la mère qui se définit elle-même comme étant "une bonne mangeuse" et qui fait passer beaucoup de transactions par la nourriture, que ce soit dans son rôle de mère ou dans celui de femme.

Ce qui différencie l'objet transitionnel des autres objets c'est que l'enfant refuse de s'en séparer. Cet objet qui n'est prélevé ni sur le corps de la mère ni sur celui de l'enfant, et qui se situe entre succion du sein et succion du pouce, est d'abord un substitut du sein maternel. Avec l'âge il devient un substitut de la mère perçue personne totale et finit par intégrer des éléments paternels. Il remplit une fonction de réassurance protégeant l'enfant contre l'angoisse de séparation.

Le sein que rencontre l'enfant à la naissance est d'emblée un signifiant de la mère, ce qui explique qu'il puisse être remplacé par un biberon sans que cela soit dommageable pour l'enfant. Les motivations d'une mère à ne pas vouloir ou pouvoir allaiter sont parfois plus problématiques. Le sein que réclame et obtient éventuellement Zac n'est évidemment pas le sein originaire puisqu'il est sec. Encore qu'il puisse avoir l'illusion de le réanimer. L'objet de la régression orale est un substitut de l'objet originaire dans une chaîne de substituts (de signifiants) qui aurait dû aboutir à l'objet transitionnel. Mais comme cet objet n'a pas été abstrait du corps maternel, Zac reste entièrement dépendant de la présence de la mère. On peut dire aussi bien que cet enfant a échoué à symboliser un objet transitionnel que de dire qu'il s'est trouvé un objet qui a une fonction partielle d'objet transitionnel (la défense contre l'angoisse dépressive) mais qui n'en est pas un.

Le don du sein n'est évidemment pas qu'une preuve d'amour et l'objet ne remplit pas qu'une fonction de réassurance, la succion a aussi à voir avec la quête de la jouissance. La castration orale n'est pas le sevrage qui concerne le sein comme organe et qui met un terme à une des modalités de satisfaction des besoins alimentaires chez le nourrisson. Ce qui est mis en scène dans la régression orale de Zac, c'est le sein comme objet de jouissance dans le fantasme d'une satisfaction totale et absolue (pulsionnelle et narcissique). Mais parler de "castration orale" c'est précisément dire que le sein n'est pas l'objet de jouissance mais un de ses signifiants : la castration symbolique procède de ce que le mot ne coïncide pas avec la chose, et le désir trouve sa cause dans le manque-à-être qui en résulte.

La mère de Zac, dont le métier est de soigner, est prise dans le fantasme d'un enfant qui serait sans manque et dans l'idéal d'être une "bonne mère" apportant à son enfant une satisfaction totale et sans limite. Pour cela elle s'offre à être ce qui n'existe pas, un sein tout-puissant, pour une satisfaction absolue, une jouissance qui elle aussi n'existe pas. C'est donc d'abord du côté de la mère que la castration orale n'est pas opérante puisqu'elle ne peut pas penser sans angoisse ni culpabilité apporter une satisfaction limitée, incomplète, à son fils. Et en retour elle attend une satisfaction identique à celle qu'elle imagine donner, elle veut un enfant comblé qui la comble et la rende pleinement heureuse en retour. C'est déjà une problématique identique qui a mené à l'échec de son couple : ne pas accepter une certaine dose d'insatisfaction dans la relation.

Pour toutes les formes de castration l'enjeu est le même : l'expérience d'une limite dans la satisfaction donnée et celle obtenue. La castration phallique en est le modèle théorique. Si le sujet est castré en tant que lui manque l'objet de jouissance imaginé sur le modèle de l'image du corps, l'objet est castré lui aussi car il n'est jamais à même d'apporter la satisfaction absolue qui en est attendue dans le fantasme d'une complétude retrouvée, et à cela rien d'étonnant puisqu'il n'est que le signifiant d'un objet et d'une jouissance mythiques. Le sein, objet partiel, n'est donc pas l'objet de jouissance mais une de ses représentations. Cette jouissance indéfiniment ratée, impossible, va être réécrite dans la névrose comme jouissance interdite. Le sevrage n'a pas le statut d'interdit, et l'interdit du cannibalisme n'a de sens que s'il est compris comme étant celui de réduire l'autre à l'état d'objet de jouissance, ce qui est au principe même de la Loi. Les limites symboliques que rencontre l'enfant au niveau oral sont celles dérivées de l'interdit de l'inceste et viennent limiter le libre accès de l'enfant au corps de sa mère. Par l'interdit de l'inceste la coupure biologique de la naissance et du sevrage prennent une valeur symbolique.

Le langage, par les différences qu'il amène à l'être et articule, sépare le sein maternel de la bouche de l'enfant et inscrit un manque dans son image du corps. Cette coupure réécrite et consolidée comme interdit de l'inceste donne sens à l'impossible jouissance comme jouissance interdite. Alors c'est bien de la transgression d'un interdit dont il est question dans la problématique évoquée par Zac, de la

réalisation symbolique de l'inceste comme retour au et dans le sein maternel. L'avenir des enfants qui gardent un libre accès au corps de leur mère malgré un âge avancé (pouvant la toucher en tout endroit du corps, par exemple) est d'un mauvais pronostic.

Dans l'histoire que Zac partage avec sa mère l'objet oral est déjà bien phallicisé. Il est là comme un des substituts du phallus qui manque à la mère, phallus en danger qu'un simulacre d'allaitement restaure dans sa fonction. C'est la castration maternelle que cet enfant refuse en faisant du sein maternel un précurseur du fétiche.

Une autre question se pose inévitablement, celle des conditions nécessaires pour qu'une intégration des limites soit opérante. En tout état de cause les techniques éducatives à base de punitions et de récompenses, ou faisant appel à la raison, utilisées dans les thérapies mentales, sont inefficaces à assurer cette intégration. Quand les limites ne sont pas intériorisées elles ne peuvent pas avoir un rôle structurant. On assiste alors tout au plus à un dressage de l'enfant. Dans la théorie freudienne l'intériorisation de la loi est liée à la constitution du surmoi par une identification au père haï à la sortie de l'Œdipe. A partir de là l'enfant et l'adulte qu'il va devenir seront arrêtés, ou du moins freinés, dans la transgression des interdits par les manifestations de l'angoisse et de la culpabilité. Il n'y aura plus la nécessité de la présence dans la réalité d'un gendarme agitant la menace d'une punition. Evidemment pour que l'enfant s'identifie à un père qui soit "une métaphore de la loi" il faut qu'il puisse symboliser un tel père. Et là tout semble dépendre de ce qu'il rencontre ou non du côté de la mère, une référence chez elle à un au-delà de sa seule satisfaction, un signe de son assujettissement à une loi comme effet de son inscription dans l'ordre du symbolique, c'est-à-dire l'inverse d'une mère toute puissante. Cette référence chez la mère à un Ailleurs qui la structure et qui vient lui dire que tout ne lui est pas permis (ailleurs pouvant être incarné par la figure du père : le père de l'enfant, de la mère, un oncle, etc.) semble indispensable pour que l'enfant soit lui aussi référé à une parole qui fasse loi. La mère de ZAC, par la culpabilité qu'éveille en elle son fils lui demandant le sein, renvoie celui-ci directement à la loi. Elle refuse, tout en cédant parfois, de satisfaire la demande de l'enfant, non parce qu'elle n'en a pas envie, mais parce que cela ne se fait pas. De son côté, en jouant le rôle du tentateur, Zac renvoie aussi sa mère à la loi. Prendre possession du sein maternel devient alors pour lui une transgression, une jouissance interdite, même s'il sait qu'il existe des enfants de son âge qui sont encore allaités. le sein mis en scène dans la régression orale, par la référence à l'interdit de l'inceste qu'il implique, renvoie donc aussi, en tant qu'objet interdit au signifiant paternel.

C'est du côté de la mère que la situation doit évoluer pour introduire un changement du côté de l'enfant, un changement qui ne relève pas de la répression et du dressage. Il faut qu'elle prenne conscience de ses propres fixations infantiles et fasse le deuil de l'illusion d'un sein qui serait tout-puissant dans le registre de l'être comme dans celui de l'avoir.

Quelles que soient les questions théoriques auxquelles renvoie la régression orale de Zac, une chose est certaine, et la mère l'a bien compris, l'enfant a besoin de ces moments pour se ressourcer, pour soigner sa souffrance. D'une certaine manière il est " addict " au sein maternel.

Troisième entretien (deux mois se sont écoulés)

La mère m'apprend que Zac n'essaie plus de s'emparer de son sein en public, il passe par les mots et demande à téter. Il répète souvent qu'il veut être un bébé. Il me dessine des ronds recouverts d'un gribouillage et qu'il dit être des "crottes", puis une "grotte d'ours", puis encore "une crotte d'ours dans une grotte". Apparemment des liens signifiants se mettent en place, ainsi qu'une certaine distance par rapport à l'objet. Le passage du faire au dire montre que la mère n'est plus là comme un arbre sur lequel l'enfant viendrait cueillir une pomme, mais un sujet auquel il adresse une demande, lui reconnaissant ainsi un désir. Dans le même temps il trouve du plaisir à jouer avec les mots, entre sonorité et sens, ce qui est encore un moyen de prendre de la distance par rapport à l'objet réel (la crotte recouverte d'un gribouillis). Si la transgression au niveau des mots n'affecte pas la permanence du sujet c'est qu'il est bien ancré dans le symbolique. Et c'est cela qui va lui permettre de progresser.

On remarquera que dans le dessin, la "crotte dans la grotte" ressemble à un fœtus. Le fantasme qui s'exprime ainsi est la réalisation d'une jouissance incestueuse sous la forme d'un retour dans le sein/ventre maternel. L'échec de l'identification orale (être le bon sein tout-puissant) mène à une identification anale. Le lien entre contenu et contenant se fait sur la base d'une similitude phonétique. Le contenu, le bébé-crotte, est lié par le langage au contenant, l'utérus-grotte. Le lien anal vient réparer le lien oral mis à mal par les évènements réels sollicitant l'angoisse de séparation. Et l'on voit bien que cette dernière n'est qu'une des modalités de l'angoisse de castration. Pour Zac la castration anale "passe mieux" que la castration orale, elle est moins anxiogène. Perdre la mère, c'est perdre le sein ou tout autre objet de complétude puisé dans l'image du corps. Et il s'agit d'inventer de nouveaux liens pour pallier à ceux qui menacent de s'effondrer.

Dans ses jeux Zac incarne le prédateur, c'est lui qui dévore les autres et il en est fier. Il ne dévore pas pour ne pas être dévoré, mais parce qu'il est "méchant", dit-il. Ce jugement qu'il porte sur lui-même montre qu'il a un certain savoir sur ce qui est considéré comme étant bien ou mal, mais la transgression n'éveille en lui aucune angoisse ni culpabilité. Il s'agit là d'une position qui diffère de celle d'autres enfants qui jouent le rôle du gibier menacé de dévoration et qui élaborent des stratégies pour y échapper ou encore qui s'offrent à être celui qui sauve les autres de la dévoration. Ces dernières positions sont sans conteste plus morales ou névrotiques puisqu'elles mobilisent une culpabilité attestant d'une intériorisation de la loi. A l'inverse Zac exprime librement ses fantasmes sadiques.

Dessin séance 3



Quatrième entretien

La mère m'apprend que Zac qui dort de nouveau avec elle ne veut plus la quitter pour aller à l'école. Depuis notre dernière rencontre la situation s'est tendue entre la mère et son ancienne belle-mère qui joue le rôle de substitut maternel quand l'enfant est chez son père. Elle le considère comme son propre fils, me dit la mère qui se sent niée et dépossédée. Zac est ainsi confronté à deux femmes qui veulent s'approprier la place de mère et à un père réduit au rang de grand frère. Cela semble le perturber : il appelle sa mère "mamie" et inversement. La mère est en colère parce que la grand'mère a interrogé l'enfant sur la manière dont elle s'occupait de son zizi. Apparemment une rivalité s'est installée entre les deux femmes quant à savoir laquelle prenait le mieux soin du sexe de l'enfant.

Elle m'annonce que le père fréquente une femme, et du coup elle ose me révéler qu'elle a elle aussi une nouvelle relation amoureuse. En fait pas si nouvelle que cela puisque c'est elle qui a précipité la séparation du couple parental. Du côté de l'enfant, la jalousie et l'angoisse d'abandon ont dû être renforcées par ce dédoublement de l'image maternelle en mère et amante.

Zac fait un gribouillage. Il m'explique qu'il a dessiné un serpent accroché à un arbre et qui veut manger cet arbre qui ne pousse plus. Il se voit dans le rôle du serpent et sa mère dans celui de l'arbre qui ne grandit plus. Puis il me parle d'un cauchemar dans lequel des fantômes le dévorent et il me dit que c'est à cause de sa peur d'être dévoré qu'il veut dormir avec sa mère. L'angoisse de dévoration qui s'exprime dans ce cauchemar traduit le début d'une identification à l'objet oral, ce qui semble être le détour nécessaire à la possibilité d'une élaboration de la position dépressive. Si dans un premier temps l'identification à l'objet oral signifie être dévoré, avec l'atténuation de l'angoisse d'abandon l'agressivité va diminuer et la relation au sein maternel sera pacifiée. De là l'enfant pourra sortir de la fixation à une image de bouche amputée et menaçante, et le départ de la mère ne signifiera plus forcément la fin du monde. L'objet oral ne sera plus alors incarné dans l'organe. Il deviendra concept (un sein qui n'est pas tout-puissant, mais qui est inusable) et idéal (de bonté), et sera perdu comme objet réel.

Dessin séance 4



Cinquième entretien

La mère se plaint des "attaques" de son fils qui veut toucher ses seins quand il dort avec elle. Il lui aurait dit qu'il voulait rester petit et rentrer dans son ventre. De son côté la mère déclare qu'elle n'est pas prête à le rendre malheureux en lui imposant une trop grande frustration. Elle lui oppose bien un "non" quand il veut la téter ou venir dans son lit, mais finit par céder. C'est donc un "drôle de jeu" qui s'est instauré entre les deux, jeu que la mère dit subir mais dans lequel elle a aussi sa part de responsabilité, ce dont elle a conscience.

Zac me dessine (un dessin entre le gribouillage et le figuratif) "une montagne cassée par l'eau". Ça parle de l'unité perdue : l'unité symbiotique mythique, mais aussi du couple parental et de la famille.

L'hostilité croît entre la mère et les grands-parents paternels qui culpabilisent l'enfant dans le conflit qui fait rage autour de sa garde (la mère veut la garde exclusive).

Zac passe l'entretien collé à sa mère. Je lui propose de jouer. Il s'empare d'un dinosaure et me dit qu'il est mort. Je lui demande : " Il est mort comment ?" et il me répond : "Parce que langage". Veut-il dire que le dinosaure est mort dans son jeu parce qu'il le dit, et que cela suffit ? Mais pour moi cette réponse n'est pas sans évoquer une autre parole qui dit que le mot est le meurtre de la chose. Ce serait donc le langage qui a tué le dinosaure ? En tout cas, mort, le T.Rex ne dévorera plus personne. Ensuite l'enfant se met à pleurer quand sa mère lui dit qu'un jour elle sera amoureuse d'un homme. Il me regarde et déclare que sa mère ne veut pas d'homme. Je lui apparais comme un rival potentiel.

A partir de là l'intérêt exprimé par Zac pour les seins de sa mère va diminuer. Sans doute que du fait de la présence d'un homme dans la vie de sa mère il a pris conscience que celle-ci pouvait désirer autre chose que donner le sein, ce qui fait que lui aussi a pu évoluer, mais aussi parce que le sein, symbole de l'amour maternel, a pu être intériorisé après avoir été abstrait de l'organe réel. Intériorisé veut dire qu'une liaison signifiante a été établie entre l'enfant et le sein maternel.

C'est donc le désir de la mère qui va guider l'enfant vers la rivalité oedipienne et l'interdit de l'inceste.

Sixième entretien

Zac n'apprécie pas que l'amoureux de sa mère vienne à la maison. Il répète qu'il ne l'aime pas, et le montre. Il a adopté une attitude d'opposition et de provocation pour se venger, pourrissant la vie de sa mère. Celle-ci culpabilise et se reproche d'avoir imposé la présence d'un homme à son fils. Elle a peur de perdre son amour et a l'impression qu'il la rejette. La nouvelle situation réveille donc aussi des fantasmes œdipiens du côté de la mère. Quant à l'enfant, il menace d'aller vivre à temps complet chez son père, ce qui inquiète la mère qui craint que l'attitude de l'enfant n'influence le juge en ce qui concerne l'octroi de la garde. Dans la vie de cette femme il y a peut-être de la place pour un homme, mais pas pour un père pour son fils. Dans ses jeux Zac met en scène de nombreux scénarios de dévoration par lesquels il exprime librement son agressivité orale. Il s'agit autant de détruire l'autre que de se l'approprier comme objet.

Septième entretien

Zac arrive en me disant que c'est mieux de dormir dans son propre lit. Il a quitté le lit de sa mère et dort maintenant dans sa chambre. De son côté la mère dit qu'il veut "jouer le chef", ce qui l'oblige à le punir. En retour l'enfant menace d'aller vivre chez son père.

Zac me dit qu'il n'est pas un veau, qu'il ne veut pas boire du lait de vache. Il suce ostensiblement son pouce. La mère me dit qu'elle a toujours refusé de lui donner une sucette. Là il n'est plus seulement question du plaisir de sucer et de s'assurer la possession du sein, et de la mère à travers son sein, mais de se remplir de lait maternel pour confirmer son identité. Comme quoi "on est ce qu'on mange" à tout âge. La satisfaction orale n'est pas qu'une absorption de lait, mais aussi un flux de signifiants allant de la mère à l'enfant, assurant ainsi son identité et son humanisation. Manifestement Zac a toujours besoin de renforcer le lien symbolique qui le relie à sa mère en l'étayant sur du corporel. D'autre part il

n'est pas impossible que, sa mère ne lui ayant pas permis d'avoir un substitut du mamelon, il se soit imaginé qu'il lui était interdit de trouver son plaisir ailleurs. Sucrer son pouce comme il le fait, c'est de la provocation. D'ailleurs la mère ne le supporte pas. Toute la difficulté de cet enfant est d'arriver à désirer en dehors du corps de sa mère, pour cela il faut qu'elle l'y autorise ou qu'il s'affranchisse de son autorité. Pour l'instant elle ne lui a pas plus permis de trouver un substitut à l'objet oral que de lui échapper du côté du père.

D'un côté Zac n'arrive pas à se séparer et à élaborer sa propre identité, et l'attitude ambivalente de la mère n'y est sans doute pas pour rien, de l'autre il n'arrive plus à reconstituer l'unité originaire, symbiotique.

Il me dessine un bonhomme têtard en me disant que c'est "un monsieur sans bras, qui n'en veut pas, qui n'aime pas les bras". Puis "un crocodile qui va sur un pont...il pique et gratte... c'est maman". Il est bien question d'un père absent, d'un père qui ne porte pas, et d'une mère dont l'évocation n'est pas empreinte de douceur.

Un troisième dessin représente un éclair. Il me dit qu'il a peur que l'éclair "entre dans la maison et la casse. Ça peut être dangereux, on peut être mort." La mère m'apprend que le grand père paternel, particulièrement mystique, emmène fréquemment l'enfant au cimetière. Ce qui expliquerait, selon elle, la peur qu'il a de la mort. A la fin de l'entretien ZAC me demande : "Et si maman était pendue, accrochée dans le ciel, ce serait grave ? Elle regarderait Jésus toute la journée." En entendant ces propos la mère est furieuse. Elle a l'impression que les parents du père entraînent son fils dans ce qui est pour elle un délire religieux. Il lui est difficile d'accepter l'idée que l'enfant puisse l'imaginer comme étant "au ciel", c'est-à-dire morte. Les limites qu'elle essaie de mettre à son fils, ainsi que la présence à la maison d'un "rival" pour l'enfant, alimentent une agressivité qui explique ce regain de fantasmes de mort. Mais il y a là aussi une tentative pour symboliser l'idée d'une perte éventuelle de sa mère et de penser sa vie sans elle. Il imagine la possibilité de la confier à Dieu qui, en tant que Nom du Père, pourra lui assurer une jouissance éternelle.

Huitième entretien

Le père n'est pas venu à la fête de fin d'année de l'école. Selon la mère ce serait pour éviter tout contact avec elle. Elle explique de la même manière qu'il ne soit jamais venu aux entretiens, mais elle se dit aussi convaincue qu'il ne s'intéresse pas à son fils et qu'il ne demande la garde alternée que pour l'embêter et faire plaisir à ses parents.

De son côté Zac me déclare qu'il aime m'appeler "pipichologue". La mère me précise qu'il est particulièrement intéressé en ce moment par son pénis et qu'il n'exprime plus aucun intérêt pour sa poitrine. Il dessine un bonhomme en mauvais état, à l'expression triste et fâchée qu'il dit être sa mère qui est tombée et s'est cognée la tête. Il blesse encore celle-ci en lui disant devant moi qu'elle est "grosse". Ce qui est un des points sensibles de la mère. Il la traite de "souris grasse" et dit que quand il sera grand il sera un dinosaure. Alors il pourra la dominer... L'agressivité de l'enfant à l'égard de sa mère s'exprime de plus en plus librement. Et celle-ci arrive à ne pas en faire un drame.

Dessin 8 (Zac a 4 ans et 5 mois)



Neuvième entretien

Le père n'est pas venu à la fête de fin d'année de l'école. Selon la mère ce serait pour éviter tout contact avec elle. Elle explique de la même manière qu'il ne soit jamais venu aux entretiens, mais elle se dit aussi convaincue qu'il ne s'intéresse pas à son fils et qu'il ne demande la garde alternée que pour l'embêter et faire plaisir à ses parents.

De son côté Zac me déclare qu'il aime m'appeler "pipichologue". La mère me précise qu'il est particulièrement intéressé en ce moment par son pénis et qu'il n'exprime plus aucun intérêt pour sa poitrine. Il dessine un bonhomme en mauvais état, à l'expression triste et fâchée qu'il dit être sa mère qui est tombée et s'est cognée la tête. Il blesse encore celle-ci en lui disant devant moi qu'elle est "grosse". Ce qui est un des points sensibles de la mère. Il la traite de "souris grasse" et dit que quand il sera grand il sera un dinosaure. Alors il pourra la dominer... L'agressivité de l'enfant à l'égard de sa mère s'exprime de plus en plus librement. Et celle-ci arrive à ne pas en faire un drame.

Dixième entretien

Zac, qui depuis peu répète que personne ne l'aime, dessine un gigantesque bras qui remplit toute la feuille et, dans un coin, un petit bonhomme sans bras ni jambes mais avec des yeux, un nez et une bouche. Il m'explique que c'est "une main qui sort de la terre et qui prend tout ce qu'elle voit. C'est un vampire qui a arraché le bras d'un dinosaure. Je suis le dinosaure qui s'est fait arracher la patte par la maman vampire." Le rôle d'agent de la castration est assuré par une image maternelle, ce qui n'a rien d'étonnant compte tenu du peu de place qu'a le père dans le discours de son fils. Apparemment le grand-père paternel est tout aussi inexistant.

La castration est doublement représentée dans ce dessin : d'abord par le dinosaure auquel la mère a arraché la patte, puis par le minuscule bonhomme dépourvu de bras et de jambes.

Que la mère soit imaginée sous les traits d'un vampire n'a rien d'étonnant puisque Zac évolue dans un univers dominé par l'objet oral et que du lait au sang il n'y a qu'un pas qui est vite franchi, mais l'investissement récent par l'enfant de son pénis introduit aussi la dimension de la castration phallique.

Cette main arrachée sortant du sable du sable et qui se saisit de tout est semblable à une bouche vorace: c'est le phallus castré qui se transforme en bouche dévorante. ZAC est là comme castré, phallus séparé du corps et bouche vorace, et c'est cette castration qui fait de lui une bouche vorace, peut-être parce qu'elle est opérée par une mère imaginarisée comme dévorante (phallophage). et qui "oralise" son fils. La régression orale de ZAC est alors autant une fuite devant une menace de castration que l'effet d'un interdit maternel à accéder au phallus. Et ce n'est pas du côté du père qu'il trouvera un soutien.

Il y a une certaine ambiguïté dans le récit de Zac qui peut laisser croire que le bras arraché du dinosaure est aussi le bras du vampire caché sous le sable. Ce qui voudrait dire qu'il y a des zones d'indifférenciation, de confusion, entre le corps fantasmatique de la mère et celui de l'enfant. Ces failles dans la différenciation sont déjà en elles-mêmes un obstacle à la séparation.

Il dessine encore "une rivière avec les limites qu'on doit pas franchir ... sinon on tombe dans l'eau qui est très profonde". Dans la rivière il dessine une "maman baleine bleue qui a la forme d'une porte. Devant une porte fermée à clé l'eau ne passe pas, dit-il. La porte tombe dans l'eau ... elle se noie presque ... Il y a un long serpent, un vieux, qui veut aller dans l'eau, puis il y a un petit mâle qui est dangereux." C'est la première fois qu'un de ses dessins évoque directement son père. Il y a là, représentée, la famille oedipienne au grand complet : le grand serpent, le petit et puis la maman, tantôt rivière dans laquelle on risque de se noyer, tantôt porte, et enfin l'interdit représenté comme fermeture. Les limites commencent à être intériorisées, et cela parce qu'au préalable une symbolisation de l'interdit de l'inceste a été rendue possible

Onzième entretien

La liste des reproches que la mère a à faire au père et aux grands-parents paternels quant à l'éducation de son fils est bien longue. En fait elle n'accepte pas l'idée qu'il puisse être heureux chez eux et elle ne le croit pas quand il le dit. Elle attend un soutien de ma part dans son conflit avec le père pour avoir la garde exclusive de l'enfant. Elle essaie de me convaincre que le comportement de ce dernier nuit à l'enfant, ceci en vue d'une attestation pour son avocat.

Zac dessine " un pont avec un chemin pour aller dans l'eau. Il y a des poissons et des légumes et on peut les manger. Un ours géant prend le chemin et va manger." Il se voit dans le rôle de l'ours géant. Et il est vrai qu'il a gagné en assurance. Il m'aborde avec insolence, mais dans les limites de l'acceptable : une rivalité amusante venant de ce petit garçon. Dans le même temps il peut envisager des substituts au lait maternel. L'expression : "on peut les manger" est à entendre comme "on a le droit de les manger, "on a le droit de se nourrir d'autre chose que du lait maternel", mais aussi au sens de "on n'en tombera pas malade". Ce qui est en dehors du désir de la mère, en dehors de son corps, cesse donc de représenter un danger.

Douzième entretien

Zac a appris par son père que sa mère a demandé la garde exclusive. Il voit son grand-père paternel pleurer quand il quitte ses grands-parents pour retourner chez sa mère. Son père aurait menacé de l'abandonner s'il disait à l'enquêtrice sociale qu'il préférerait vivre chez sa mère (évidemment je tiens ces informations de la mère et elles ne correspondent pas forcément à la réalité, mais il s'agit d'un discours que l'enfant entend, et pas seulement dans mon bureau).

Il dessine (dessin 12) " un robot qui n'a pas d'yeux, il n'en a pas besoin parce qu'il sait où il va. Un autre robot avec une trompette et deux yeux et un troisième avec une corne à l'avant. Une porte bleue." Zac ne dit pas grand-chose à propos de son dessin. Il associe simplement le robot qui sait où il va à sa mère et la porte à son père. Est-ce que cela signifie que ce dernier représente une issue ? L'enfant ne peut pas préciser si cette porte est ouverte ou fermée. En tout cas le signifiant "porte" est plein de sens potentiels : le père qui porte, apporter la mère au père ou inversement, etc.

Dessin 12 (Zac a 5 ans et 1 mois)



Treizième entretien

Zac a une position ferme dans le conflit qui oppose ses parents. Il répète qu'il veut continuer à aller chez son père une semaine sur deux. Il subit des pressions des deux côtés et ses dessins expriment la souffrance, ainsi qu'une violence qui répond à celles qu'il subit.

Il dessine (dessin 13a) un "sapin vivant et un rocher qui lui dit : "Pourquoi tu marches sur moi, ça fait mal ?" Une pierre tombe sur les deux et ils sont écrabouillés comme une limace...Le rocher a un œil."

Dessin 13a



A propos d'un deuxième dessin (dessin 13b) il dit : " Ce sont des escargots qui prennent de l'électricité et explosent. Trois chameaux sur un pont. Il craque et ils tombent. Ils ont mal aux fesses...aux bosses."

Dessin 13b



Quatorzième entretien

Zac souffre depuis une semaine d'une urticaire impressionnante alors que toute la famille attend, anxieuse, la décision du juge concernant la garde de l'enfant. La mère m'annonce que son compagnon a eu un accident de voiture, mais sans gravité et qu'il va sortir de l'hôpital le lendemain. L'enfant commente les paroles de sa mère en disant : "c'est dommage". Puis il se reprend et dit "je suis heureux pour lui".

Zac se lance dans un jeu qui consiste à tuer le stylo. Il exige de sa mère qu'elle se taise pour qu'il puisse parler et dit qu'il va marquer la lettre "v" (il prononce "veu") sur son front. Là il ne peut pas être plus explicite. Il s'agit pour lui de se faire reconnaître comme sujet désirant, comme ayant lui aussi un désir avec lequel il faut compter. C'est précisément ce que mon travail essaie de préserver : une place pour la parole et le désir de l'enfant.

Quinzième entretien

Zac a fait une nouvelle crise d'urticaire. La mère pense que c'est en lien avec un passage à l'acte violent du père qui aurait voulu "donner une leçon" à la mère.

Il me dessine "un extraterrestre qui veut passer sur un pont, mais il est cassé. Il passe à côté sans tomber dans l'eau. Chez lui il fait du feu sur sa tête, toute la maison brûle et lui avec". Le corps qui brûle évoque évidemment les sensations de brûlure liées à l'urticaire. Il extériorise sans doute ainsi l'agressivité et la volonté de destruction qui l'habitent. Mais les ressources psychologiques dont dispose cet enfant sont énormes, et ce n'est pas un pont cassé qui va l'arrêter.

Dessin 15



Seizième entretien

La mère s'est séparée de son compagnon. Elle explique sa décision par le fait que son fils n'a pas accepté la présence de cet homme. Du coup Zac ne veut plus aller à l'école mais rester avec sa mère. Il se plaint de douleurs à plusieurs endroits du corps. Il devient tyrannique et menace de se jeter par la fenêtre quand sa mère lui dit non.

L'enfant se dessine entrain d'écraser le compagnon de sa mère puis il représente "un papillon qui pond une larve dans un concombre". Si comme le dit Freud le fantasme de la petite fille au moment de l'Oedipe est d'avoir un enfant du père, là le fantasme du petit garçon est de faire un enfant à la mère après avoir éliminé le père.

Dix-septième entretien

La mère m'annonce qu'elle a perdu son action en justice réclamant la garde exclusive de son fils. Zac est content, mais il culpabilise et demande à sa mère si elle lui en veut d'avoir exprimé le souhait d'une garde alternée. Il dit qu'il craint une punition, une vengeance. Quant à la mère elle se sent trahie et abandonnée. Elle vit la décision du juge comme étant un rapt d'enfant, alors que dans les faits rien ne change.

Dix-huitième entretien

Zac dessine son chat entrain de rêver qu'il attrape une souris et la mange (dessin 18). En ce moment il embête sa mère en lui disant qu'elle est grosse. Il me dit en parlant d'elle : " elle court après la magnification" et conclut l'entretien en affirmant : "On est des personnes, on n'existe pas". On peut toujours se demander si cet enfant joue avec le langage ou si le langage se joue de lui ("une personne c'est personne"). En tout cas il a bien compris que pour sa mère, qui s'impose un régime alimentaire et rêve de maigrir, l'enjeu est de plaire. Le signifiant "personne" a aussi à voir avec le masque comme apparence et signifiant.

Dessin 18



Dix-neuvième entretien

Pour Zac tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il ne veut plus dormir avec sa mère, ni sucer son sein. Son entourage le trouve d'une humeur gaie et d'une relation facile. Malgré des retours très positifs la mère reste pourtant inquiète. Elle exprime la peur que son enfant puisse un jour avoir des problèmes psychologiques parce qu'elle a quitté son père.

Il me fait un dessin qui parle du refus des dessins de partager la feuille blanche. "Une maison qui veut casser la montagne, dit-il. La montagne veut casser le pont. Le pont veut casser la miette et la miette le cube. Ils veulent pas qu'il y en ait un autre. Chacun veut la feuille pour lui tout seul..." la feuille de papier est évidemment là comme une représentation de la mère dont chacun voudrait l'exclusivité.

Vingtième entretien

Trois mois se sont écoulés depuis notre dernière rencontre. C'est la mère qui a pris la décision d'espacer les entretiens. Aujourd'hui elle parle de les arrêter. Les parents ont réussi à renouer le dialogue, ce qui n'a pas empêché la mère de faire appel contre la décision d'une garde alternée.

Zac dit à sa mère qu'il s'ennuie chez elle, ce qu'elle ne supporte pas d'entendre. Elle se reproche de ne pas être capable de faire le bonheur de son fils, de ne pas lui suffire. L'enfant dit encore à sa mère qu'il ne l'aime pas parce qu'elle a prévu de partir une semaine pour des raisons professionnelles. Il sera chez son père pendant ce temps.

La mère exprime le sentiment d'avoir sacrifié sa vie pour son fils, elle pense qu'il est peut-être temps de passer à autre chose et de s'occuper un peu plus d'elle-même. J'ai l'impression que c'est l'enfant qui, en disant à la mère qu'elle ne lui suffit pas, lui permet de se déculpabiliser face à l'idéal d'une mère qui se consacrerait exclusivement au bonheur de son fils. Mère et enfant se renvoient en miroir leur propre castration mettant ainsi en échec le fantasme de leur complétude.

Les entretiens s'arrêteront là, laissant une impression d'inachevé qui offre une ouverture sur les possibles de la vie.